

alain m. bergeron

la fabuleuse saison d'Abby Hoffman



La fabuleuse saison d'Abby Hoffman

Votre premier but devrait être de visiter
notre site : www.soulieresediteur.com



Du même auteur chez le même éditeur

C'était un 8 août, roman, coll. Graffiti, 1999. Finaliste Prix Hackmatack 2001.

L'arbre de joie, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 1999. Prix Boomerang 2000; nouvelle édition (2008), illustrée par Stéphane Poulin et racontée par Pierre Verville.

Zzzut! roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2001. Prix Communication-Jeunesse 2001-2002; sélectionné pour la Bataille des livres en Suisse: 2005-2006-2007, 2008, 2009 et 2010; traduit en coréen (2008). Traduit en anglais.

Mineurs et vaccinés, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2002. 2^e position au Palmarès de Communication-Jeunesse 2002-2003; traduit en coréen (2008). Traduit en anglais.

Zak, le fantôme, roman, coll. Chat de gouttière, 2003. Prix Hackmatack 2005. Finaliste au Prix Communication-Jeunesse 2003-2004.

Mon petit pou, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2003. Finaliste Prix choix du public au Salon du livre de Trois-Rivières 2004. Finaliste au Prix Communication-Jeunesse 2004-2005.

Un gardien averti en vaut trois, roman, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2004. Finaliste au Prix des abonnés des bibliothèques Mauricie et Centre-du-Québec.

Les Tempêtes, roman, coll. Graffiti, 2004. Finaliste au prix du Gouverneur Général du Canada 2005, texte, littérature jeunesse.

L'Initiation, roman, coll. Graffiti, 2005.

Le jour de l'araignée, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2006.

La classe de neige, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2006, traduit en coréen.

Dominic en prison, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2007, traduit en coréen.

Face de clown, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2008.

Le don de Yogi Ferron, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2009.

Ma sœur n'est pas un cadeau, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2009, traduit en coréen. Sélection Forest of Reading (2011). Finaliste au Prix Tamarack. Traduit en anglais.

Ma petite amie, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2010. Lauréat du Prix jeunesse des Libraires 2011. Traduit en coréen.

Oh! la vache! recueil de poèmes en collaboration avec Édith Bourget, Colombe Labonté et Guy Marchamps 2010. Finaliste au Prix TD 2011 et Médaille d'argent au Prix Gutenberg 2011.

L@ M@lédition, coll. Ma petite vache a mal aux pattes, 2011.

Alain M. Bergeron

La fabuleuse saison d'Abby Hoffman

roman

Inspiré d'un fait vécu



case postale 36563 — 598, rue Victoria
Saint-Lambert (Québec) J4P 3S8

Soulières éditeur remercie le Conseil des Arts du Canada et la SODEC de l'aide accordée à son programme de publication et reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) pour ses activités d'édition. Soulières éditeur bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion Sodec — du gouvernement du Québec.

Dépôt légal: 2012

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Bergeron, Alain M., 1957-

La fabuleuse saison d'Abby Hoffman

(Collection Graffiti ; 76)

Pour les jeunes de 13 ans et plus.

ISBN 978-2-89607-159-3

1. Hoffman, Abby - Romans, nouvelles, etc. pour la jeunesse. II. Titre. III. Collection: Collection Graffiti ; 76.

PS8553.E674S24 2012

jC843'.54

C2012-940589-2

PS9553.E674S24 2012

Illustration de la couverture et illustrations intérieures :

Carl Pelletier

(Polygone Studio)

Conception graphique de la couverture :

Annie Pencrec'h

Copyright © Alain M. Bergeron et Soulières éditeur

ISBN 978-2-89607-159-3 (version papier)

ISBN 978-2-89607-176-0 (version EPUB)

ISBN 978-2-89607-194-4 (version PDF)

Tous droits réservés

À l'unique Abby Hoffman,
à ses frères Paul, Muni et Benny,
ainsi qu'à la mémoire de leurs parents,
Dorothy Medhurst et Samuel H. Hoffman.

*«Only she who attempts the absurd
will achieve the impossible...»
«Seule celle qui tente l'absurde
réussira l'impossible...»*

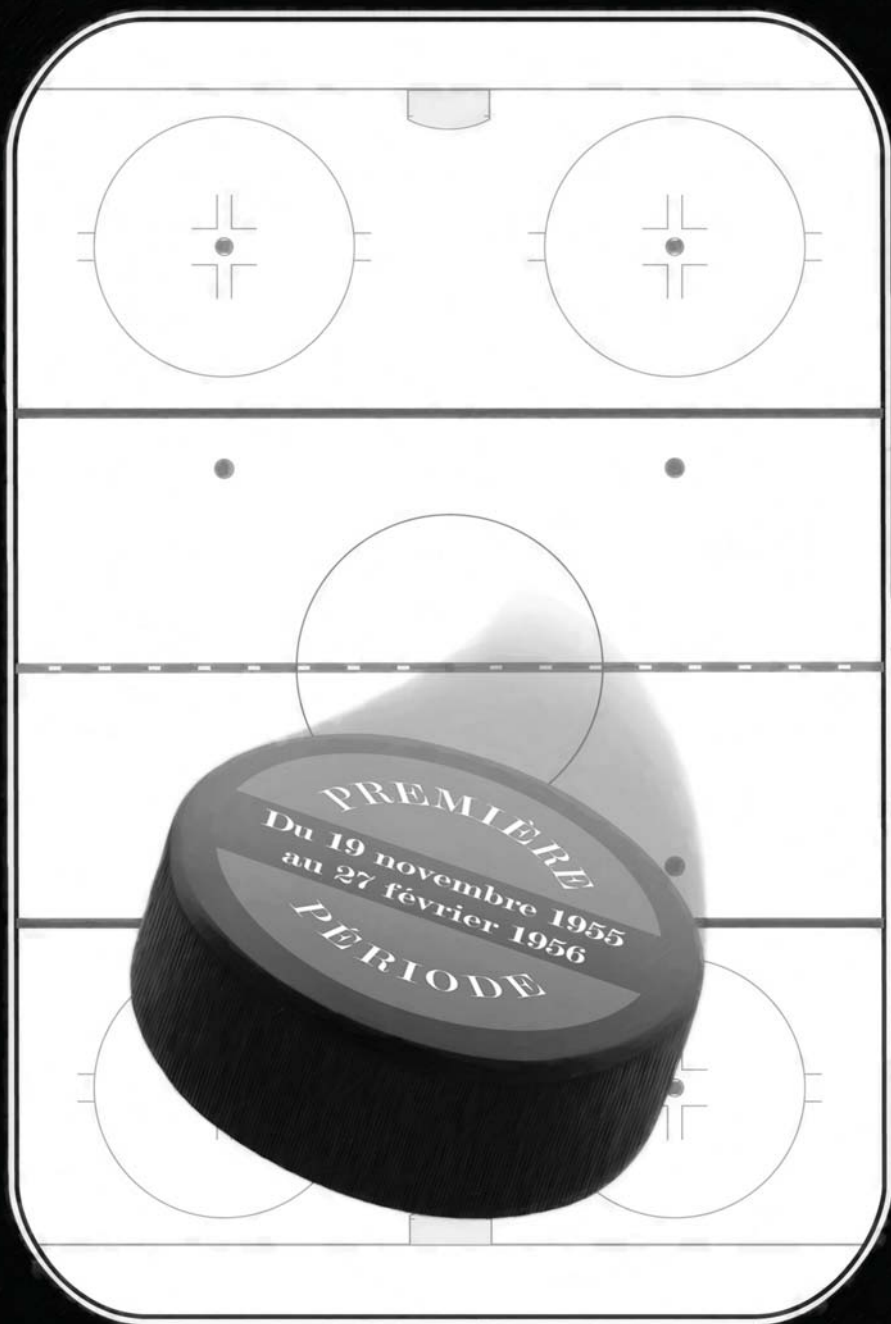
(Ce texte apparaît sur une plaque
à la Hart House de l'Université de Toronto,
en hommage à Abby Hoffman – 1979)

La Petite Ligue de hockey de Toronto reprend ses activités le 19 novembre à l'aréna Varsity

La Ligue de hockey de Toronto parrainera de nouveau la saison de la Petite Ligue de hockey de Toronto à l'aréna Varsity. L'objectif de cette ligue est d'enseigner aux garçons comment jouer au hockey. La Petite Ligue s'adresse aux garçons de 8, 9 et 10 ans, en date du 1^{er} août 1955, qui habitent dans la région métropolitaine et qui ne jouent pas ou qui ne sont pas membres d'un club de hockey organisé autre que celui de leur propre école.

Les inscriptions pour la Petite Ligue auront lieu ce samedi 19 novembre, de 5 h à 7 h, le soir, à l'aréna Varsity. Les garçons sont priés d'apporter leur bâton, leurs patins et leur extrait de naissance. Ils auront le droit de jouer sur la glace jusqu'à 7 h 15 après s'être inscrits.

Le coût est de 25 sous chaque soir et demeurera le même toute la saison. Pour plus d'informations, contactez le commissaire de la ligue, Earl Graham. » (tiré du *Toronto Daily Star*, du samedi 12 novembre 1955 ; page 24)



PREMIÈRE

Du 19 novembre 1955
au 27 février 1956

PÉRIODE

Chapitre 1

DÈS QUE JE METS LES PIEDS DANS LA VASTE SALLE BONDÉE DE JEUNES ACCOMPAGNÉS POUR LA PLUPART DE LEURS PARENTS, JE CONSTATE QUE JE SUIS DÉJÀ L'EXCEPTION...

Que des garçons ! Des centaines de garçons qui assistent à cette rencontre d'information pour la nouvelle saison de la Petite Ligue de hockey de Toronto.

Des garçons de tous les âges, des enfants qui tiennent la main de leurs parents, aux adolescents venus seuls pour l'occasion, en cette soirée froide de novembre 1955.

Ma mère, la silhouette plus mince dans son long manteau beige, repère trois chaises libres, vers l'arrière. D'un signe du menton, elle désigne deux places vacantes au centre de la pièce pour mes grands frères, Paul et Muni. Ceux-ci s'y précipitent, trop heureux de ne pas être vus par leurs amis en compagnie de leur mère, d'un

bambin de deux ans et encore moins de leur sœurlette.

Une fois à mon siège, encadrée de mes parents, je retire mon manteau, car la présence de cette foule imposante suffit à chauffer l'endroit. Je n'ose imaginer pareille réunion, en plein mois de juin, pour les inscriptions au baseball. Ouf ! J'en crèverais de chaleur.

Pourtant, ce soir, pour des raisons qui me sont propres, je préfère conserver ma tuque bien calée jusqu'à mes oreilles, avec mes cheveux bruns frisés ramenés en dessous.

J'ai beau vérifier partout, il n'y a pas l'ombre d'une seule fille sur les lieux ! Ah ! Si ! J'aperçois ma meilleure amie, Susie Read, à quelques rangées devant nous. Mais elle n'est pas ici pour le hockey. Elle accompagne son jeune frère. Susie, son sport, c'est le patinage de fantaisie. Ça se rapproche davantage du ballet que du sport pur, si vous voulez mon avis.

J'ai tenté l'expérience du patinage, pas du ballet, et j'ai tout de suite détesté ça ! La glace, ce n'est pas fait pour danser, mais pour patiner, un bâton dans les mains, à courir à une vitesse folle après une rondelle de caoutchouc gelée et à bousculer les garçons.

Là, on parle des vraies affaires !

Un homme, près de nous, allume sa cigarette et en tire une grosse bouffée qu'il projette en l'air. Mon père, comme ma mère, privilégie la pra-

tique du sport parce que c'est bénéfique pour la santé. Il lui lance un regard de reproche.

— Vous croyez que c'est bon pour les enfants, de fumer comme une cheminée dans une salle fermée ? lui dit-il avec son plus jeune fils, Petit Benny, assis sur ses genoux.

Cigarette au bec, l'homme lui envoie un nuage de fumée au visage. Quel malotru !

— Bah ! Pourvu que la réunion ne dure pas longtemps... Ça ne fait de mal à personne un peu de fumée. Si votre bébé souffre d'une otite, je peux la guérir en soufflant dans son oreille...

Mon père, je le sens, résiste à l'envie de lui arracher sa cigarette et de l'écraser de son talon sur le plancher. Ou mieux, de la lui éteindre au milieu du front.

Mes parents, à l'opposé de nombreux adultes présents, ne fument pas. Mais ils fument malgré eux, tout comme Benny et moi. Un léger nuage de fumée se forme au-dessus de nos têtes et masque en partie la banderole qui surplombe la scène. Ironiquement, on peut y lire : LE SPORT, C'EST LA SANTÉ !

L'impatience gagne la foule qui murmure son mécontentement. Voilà au moins quinze minutes que la réunion aurait dû commencer. C'est autant de précieuses minutes grugées à la séance de patinage qui suivra la période d'inscription. C'est pour cette raison que tant de garçons, et une fille, ont apporté bâtons et patins.

Un mouvement à l'avant – un homme qui grimpe sur l'estrade pour marcher vers le micro – suffit à imposer le silence.

Earl Graham, en apparence plus vieux que mon père si j'en juge par sa calvitie avancée, se présente. C'est le commissaire de la Petite Ligue de hockey de Toronto. De taille modeste, plutôt grassouillet, il paraît coincé dans son veston noir. Ses grosses lunettes prennent appui sur ses joues rebondies.

— Bonsoir à vous, mesdames et messieurs, et salut... les garçons ! s'exclame-t-il d'une voix enjouée.

Les garçons... Tout un début...

Après des banalités, monsieur Graham explique, principalement à l'intention des parents, les grandes lignes de la saison 1955-1956.

— L'important n'est pas de gagner, mais de jouer. Chez les plus petits, chacun des hockeyeurs, quel que soit son talent, aura un temps de glace égal à ses coéquipiers, assure le commissaire.

Après les inscriptions de ce soir, les joueurs seront répartis selon les différentes catégories d'âge puis divisés dans les clubs. Les garçons – décidément, il y tient ! – seront informés par téléphone du premier match de leur formation.

La saison compte une dizaine de parties, y compris les séries éliminatoires.

— Pour ceux qui étaient avec nous les années passées, je ne vous apprends rien. Toutefois, nous avons une nouveauté pour cette saison.

Vers la fin du calendrier, nous regrouperons les meilleurs joueurs dans une équipe d'étoiles pour chacune des catégories pour participer ensuite à une joute inter-ligues ici, à Toronto.

La nouvelle est saluée par des applaudissements frénétiques. Certains parents y voient déjà leurs fils, même si le premier coup de patin n'a pas encore été donné.

— Des questions ? demande monsieur Graham.

Comme il paraissait s'y attendre, plusieurs mains se lèvent.

Une dame avec un curieux chapeau sur la tête – on dirait un cendrier – fait part de ses doléances.

— L'an dernier, mon garçon n'aimait pas son instructeur. Qu'entendez-vous faire pour remédier à la situation cette année ?

Son fils, assis à ses côtés, s'est enfoui le visage dans son manteau, gêné de l'intervention de sa mère.

— C'est vrai, ça, renchérit un homme debout, deux rangées derrière elle. Mon gars ne jouait pas assez souvent à mon goût, l'an passé. Ça nuit à ses chances d'accéder à la Ligue nationale. Qu'est-ce qui ME garantit qu'il prendra son tour régulier cette année ?

Et un autre...

— Mon fils doit être dans le club de son meilleur ami ! exige un adulte à la barbe blanche imposante digne d'un faux père Noël.

Peu ou pas de questions d'ordre général. Que des cas particuliers qui appellent des réponses individuelles. Avec infiniment de patience, monsieur Graham invite les gens à venir le rencontrer au terme de son discours pour en discuter.

En fait, l'une des rares questions pertinentes est posée par... mon père.

— Y a-t-il des équipes de filles cette saison, monsieur Graham ?

Bon, enfin un sujet intéressant ! Il était temps. Je trépigne d'excitation sur ma chaise. Mais mon enthousiasme s'éteint brutalement.

— Non. Rien ne justifie, pour l'instant du moins, la création d'une ligue pour les fillettes, exprime-t-il sur un ton neutre.

Les fillettes... Pfff !

— De toute façon, enchaîne un garçon assis devant moi, les filles ne savent pas jouer au hockey.

Des garçons, ces idiots, approuvent bruyamment ses propos. Ma mère presse sa main sur mon épaule pour m'empêcher de me lever et de répliquer à cette stupide réflexion. Si ce garçon était un adversaire sur la glace, je lui imprimerais le visage dans la bande !

Monsieur Graham signale qu'on vient de l'aviser que les inscriptions pour le patinage de fantasia auront lieu la semaine prochaine.

Je suis indignée. Est-ce que ça signifie que je ne pourrai pas jouer au hockey ? Car j'en suis capable, moi ! Je jette un regard farouche à mes

parents tandis que monsieur Graham déclare ouverte la période d'inscription des enfants pour la saison de hockey.

Rapidement, les tables sont envahies de manière chaotique. Les responsables s'efforcent de garder un semblant d'ordre, mais ils sont aussitôt débordés.

Ma mère accompagne discrètement mes deux grands frères pour les inscrire dans une catégorie d'âge supérieur. Je les envie ! C'est totalement injuste. J'ai le goût de pleurer. Je mets mon manteau, prête à quitter la salle.

Mon père m'entoure les épaules de son bras, ce qui me console à peine.

— Tu sais, Abby, me dit-il avec un sourire coquin, je n'ai rien entendu ce soir qui interdise à une fille de jouer au hockey.

Il se lève de sa chaise, tout en hissant Petit Benny sur ses épaules.

— Viens avec moi.

D'un pas sûr, mon père m'entraîne vers la table d'inscription pour le groupe de mon âge, les huit à dix ans. Plusieurs parents s'y pressent, désireux d'en finir au plus tôt. Les deux personnes qui affrontent la foule impatiente, un homme et une dame aux cheveux gris, gèrent tant bien que mal l'affluence.

L'agitation est trop élevée au goût des responsables qui doivent, régulièrement, rappeler les gens au calme. Dès qu'un bénévole termine de remplir une feuille d'inscription, un parent lui

brandit impoliment sous le nez l'extrait de naissance de son garçon pour l'inscription suivante.

Mes parents ont toujours privilégié l'initiative chez leurs enfants. Une nouvelle table d'inscription est installée pour tenter de libérer un peu les autres. Sans avertir mon père, en discussion avec un adulte, je me faufile et je me retrouve soudainement la première arrivée. Un doute m'assaille. Et si on me refusait. Et si... Il fait de plus en plus chaud, ici. Je suffoque sous mon manteau et ma tuque.

— Allons-y, lance un homme mince, aux lunettes rondes, avec un crayon à la main. On n'a pas toute la soirée.

Je lui tends mon extrait de naissance, sans toutefois le lui remettre. Mon pouce cache la lettre F, pour Fille...

— Abigail Golda Hoffman... C'est un drôle de nom pour un garçon, ça, observe-t-il.

Je me contente d'un demi-sourire.

— C'est vrai. Je ne connais pas de garçon qui s'appelle Golda, lui dis-je.

— Il n'y a pas assez de cases pour écrire toutes les lettres de ton nom, remarque-t-il. On règle pour Ab Hoffman, ça te convient ?

Il note mon nom en abrégé, mon âge, mon adresse et mon numéro de téléphone.

— À quelle position joues-tu, mon garçon ? me demande l'homme.

Mon garçon ? Normalement, ça m'aurait insultée. Mais là, non, pas vraiment. S'il faut que

je sois transformée en garçon afin de pouvoir jouer au hockey, je m'en accommoderai sans problème.

— Défenseur... Je suis un GARÇON défenseur, lui dis-je avec nervosité.

Je signe au bas du formulaire d'inscription. Il détache l'original et me remet un exemplaire.

— Merci beaucoup, lui dis-je. Et bon courage pour la fin de la soirée.

Je plie la feuille et la range dans la poche de mon manteau. Je cherche mon père du regard, mais ne le trouve pas. Je choisis plutôt de me préparer pour me rendre sur la glace de l'aréna Varsity pendant qu'il me reste encore un peu de temps.

Je me hâte vers le vestiaire pour enfiler mes patins et je saute sur la glace envahie par des dizaines de garçons qui manient la rondelle, déjouent d'invisibles adversaires... Au bout du compte, ce n'est pas bien différent des joutes sur la patinoire extérieure en face de chez moi. Je suis solide sur mes patins ; je ne patine pas sur les chevilles comme ces garçons qui longent les bandes pour s'y tenir. Je parviens à suivre facilement ceux qui ont le toupet au vent. Je lance le disque aussi fort que la plupart d'entre eux. Je me sens à ma place !

Tout à coup, j'aperçois, sur le bord de la rampe, mes parents, en compagnie de mes deux grands frères. Je m'approche d'eux avec un sourire de satisfaction.

— Eh ! C'est réglé ! leur dis-je.

— Quoi ? s'exclame Paul, mon frère aîné. Abby, tu vas jouer au hockey ?

— Avec des garçons ? renchérit Muni, son cadet.

Pour confirmer mes propos, je leur montre le formulaire d'inscription.

— Qui est cet Ab Hoffman ? soulève Paul. Je ne savais pas que tu avais un frère jumeau à la maison.

— Ouais. Il a la même date de naissance que toi ! observe Muni.

— Les garçons, c'est presque ça, découvre maman, en jetant elle aussi un coup d'œil à la feuille.

Mon père semble faussement surpris.

— Probablement une erreur dans le prénom...

— On n'a pas à le corriger, n'est-ce pas, papa ? lui dis-je.

Mon père s'amuse.

— Seulement si tu insistes...

Nous rentrons à la maison en voiture, moi assise entre mes deux grands frères, sourde à leurs sarcasmes à propos de la place des filles sur une patinoire.

— Les filles, ça fait du patinage de fantaisie, affirme Paul.

— Ouais ! Elles ne jouent pas au hockey, ajoute Muni.

— Les gars ! gronde papa.

Ab Hoffman...

Oui, je peux vivre avec ça...

Chapitre 2

EN ME COUCHANT DANS MON LIT, CE SOIR, JE SUIS TELLEMENT EXCITÉE À L'IDÉE DE JOUER DANS LA PETITE LIGUE DE HOCKEY DE TORONTO QUE JE NE PARVIENS PAS À M'ENDORMIR.

Je tourne, me retourne et me re-retourne pendant une heure, au point où, excédée de ne pas trouver le sommeil, je me lève. J'essaie de ne pas trop faire de bruit, afin de ne pas alerter mes parents qui ronflent dans la pièce à côté ou de réveiller Petit Benny. Il n'y a qu'un moyen pour me détendre à une heure aussi tardive.

Avec la discrétion d'une souris, je m'habille en toute hâte, je mets mon manteau et je me glisse hors de la maison.

L'air de cette nuit de novembre est vivifiant. Pas encore de trace de neige au sol, mais la terre a gelé à partir de la fête de l'Halloween. Le temps froid a marqué cette fin d'automne. Au grand soulagement de mes frères, la tondeuse manuelle

pour le gazon a été rangée dans le garage depuis que l'herbe a cessé de pousser et qu'elle a viré du vert tendre à un jaune mat.

Si chaque saison possède son charme au Canada, l'hiver est ma saison préférée à cause du hockey.

Les patins sur l'épaule, le bâton de hockey à la main, je traverse la rue pour me diriger vers la patinoire du quartier, celle du Collège Humberside. Nous sommes chanceux, mes frères et moi, puisque nous habitons à quelques pas de là. Et toujours en raison du froid qui sévit depuis plusieurs jours, les responsables ont décidé de devancer de deux semaines son ouverture. Noël pour moi est arrivé à la mi-novembre.

Dès que je suis libre deux minutes, je chausse mes patins pour m'y rendre.

J'ai commencé à patiner sur cette glace vers l'âge de trois ans et demi. C'est déjà un peu loin pour moi. Cependant, je me souviens de la première fois où je me suis présentée ici avec un bâton de hockey ; j'avais un peu plus de cinq ans. J'ai éprouvé un plaisir fou. Contrairement à bien des enfants de mon âge, garçons inclus, le bâton me servait pour frapper la rondelle, pas pour me maintenir debout sur mes patins !

Mes deux frères, s'ils sont parfois – pas parfois, mais souvent ! – de véritables casse-pieds, m'avaient montré comment faire. Il m'était interdit de jouer avec les plus grands, car c'était dangereux pour moi. Mais j'aimais manier la

rondelle et patiner sans la perdre. Puis, je lançais sur la bande, et le bruit de la rondelle heurtant le bois produisait le plus beau des sons : *PATLOC* !

Depuis l'an passé, on me permet de jouer avec des plus âgés. Tous des gars. Parce que les filles se satisfont du patinage de fantaisie sur la seconde portion de l'immense patinoire divisée en deux par une large barrière. Ma meilleure amie, Susie Read, est une championne dans le domaine. Elle vient à la patinoire, elle aussi, et elle exécute des figures. Elle saute sur une jambe pour atterrir sur l'autre. Elle tourne sur elle-même tout en conservant son équilibre.

Sans mon bâton de hockey, je me sens toute nue sur la glace. Et que dire des patins blancs de fille avec les dents à l'avant de la lame pour je ne sais plus trop quelle raison ? C'est un vrai truc pour casse-cou. Quant au coup de patin, les filles ne glissent pas pour avancer, elles poussent !

Faire des pirouettes en solitaire, les bras tendus à l'horizontale, ça ne m'intéresse tout simplement pas. Être en grâce et en finesse, vêtue d'une jolie robe et coiffée d'un chapeau de dentelle, probablement parfumée et maquillée ? Non merci !

Je préfère patiner à fond de train, freiner brusquement, repartir en direction opposée pour protéger mon gardien, plaquer un adversaire dans la bande, ça, j'adore ! Après le *PATLOC* ! le *Houmfff* ! émis par le joueur lorsque je l'écrase est un son que j'aime.

Ce soir, il n'y aura pas de *Houmfff* !, car je suis seule sur la patinoire, éclairée par la pleine lune. C'est féérique. À l'heure où je devrais dormir à poings fermés, je rêve éveillée ! Ce grand espace, rien que pour moi.

Je me presse de chausser mes patins. C'est froid pour les doigts. Mauvaise idée. J'aurais dû les enfiler dans la chaleur de la maison, sur le plancher carrelé de terrazzo dans le salon, comme à l'habitude. Mais je craignais de faire du bruit et de réveiller quelqu'un, ce qui aurait mis un terme à mes plans nocturnes. Je peux bien souffrir un peu, quand je songe à la joie que j'éprouverai dans quelques minutes.

Voilà ! Je retire mon manteau. J'ai sur le dos mon chandail des Canadiens de Montréal, celui que mes frères ont porté plus jeunes avant moi. Je suis prête maintenant...

Au jeu, Abby Hoffman !

Chaque fois que je touche la rondelle, dans le silence de la nuit, le son me paraît multiplié par dix. Je n'ose projeter le disque sur la bande. Le vacarme risquerait d'ameuter tout le quartier.

Que j'aime ce *Schlick* de la lame qui s'enfonce dans la glace pour me propulser vers l'avant...

Dans ma tête, je ne suis plus seule sur la patinoire ; il y a deux équipes qui s'affrontent. Je défends les couleurs des Red Wings de Détroit contre les Canadiens de Montréal. Mon entraîneur, Jimmy Skinner, m'envoie sur le jeu alors

qu'il reste moins d'une minute à faire dans la rencontre. Le compte est égal 4 à 4.

« L'issue de la partie est entre tes gants, mon garçon ! »

Mon garçon ! Il en a de bonnes, celui-là !

Après la mise en jeu, la rondelle est projetée au fond de ma zone. Je m'en empare. En position derrière le filet de mon gardien de but, j'observe les joueurs qui se déploient devant moi. Personne ne réussit à se dégager de son opposant.

« Vite, Ab ! Le temps file ! » hurle l'entraîneur Skinner.

Je n'ai plus le choix. Je fonce. Je sors de ma bulle de protection. Immédiatement, un adversaire se rue sur moi. Une habile feinte et je lui glisse la rondelle entre les patins. Un deuxième s'amène. J'essaie de relayer le disque à un coéquipier, mais il est tombé sur la glace. Je bouge la tête vers la gauche et je trompe mon vis-à-vis.

Je traverse la ligne rouge. Tiens ! Je ne me souvenais pas que quelqu'un avait peint des lignes pour délimiter les zones sur la patinoire du Collège Humberside...

À toute allure, je dépasse aisément deux opposants. Où sont mes équipiers ? Ils me regardent et m'encouragent à continuer.

« Jusqu'au bout, Ab ! »

L'entraîneur me signale avec ses deux mains qu'il ne reste que dix secondes à écouler dans le match. Arrivée au défenseur, je le contourne tout en protégeant le disque.

« ... 5 !... 4 !... 3 !... », comptent à rebours les milliers de spectateurs massés dans les gradins autour de la patinoire.

Rendue au gardien, j'effectue un lancer du revers qui heurte la barre horizontale avant que la rondelle ne retombe derrière la ligne des buts.

La lumière rouge s'allume une seconde avant la fin de la joute.

Gagné ! Nous avons gagné !

La voix de l'annonceur-maison éclate au micro pendant que je suis entourée et félicitée par les joueurs de mon équipe et par une foule de partisans qui ont envahi la glace.

« Le but des Red Wings de Détroit a été compté par Ab Hoffman ! »

L'ovation qui suit me donne la chair de poule. Parmi les admirateurs, je reconnais mes parents qui me font signe de la main. Ma mère s'approche. Au lieu de me complimenter, elle me prend doucement par les épaules.

« Abby ! Abby ! Ma fille... »

« Chuut ! maman, c'est un secret. Ils ne savent pas... »

Mais ma mère me secoue légèrement.

— Abby ! Abby... Tu es en retard pour l'école. Réveille-toi ! Sors du lit !

Qu... quoi ? L'école ?

Oh, non !

Chapitre 3

JE ME SENS COMME QUELQU'UN QUI A JOUÉ UN BON TOUR. ÇA DOIT PARAÎTRE DANS MA FIGURE PARCE QUE MON AMIE SUSIE READ M'EN PARLE À LA RÉ-CRÉATION DANS LA COUR D'ÉCOLE, À L'INSTITUT DES ÉTUDES POUR ENFANTS DE TORONTO.

— Dis donc, Abby, tu as ton sourire coquin, comme celui de ton père. Qu'est-ce que tu caches ? me chuchote-t-elle avant de sauter à la corde et de chanter : « Crème glacée, limonade sucrée. Dis-moi le nom de ton cavalier : A-B-C-D... »

Je tiens l'un des bouts de la corde et je tourne sans enthousiasme. J'aimerais mieux jouer au ballon-chasseur avec les garçons dans la cour d'école. Susie est toute joyeuse. Elle pirouette sur elle-même, rappel évident de ses qualités de patineuse de fantaisie.

Moi, je suis incapable de virevolter ainsi. Par contre, je peux patiner de l'avant, virer sur un cinq

sous et me mettre en mode reculons. Je sais que pour un tas de gars de mon âge, c'est impossible de réussir pareil truc ; j'en ai vu plusieurs à la patinoire de mon quartier. Au lieu de patiner en reculant, ils préfèrent patiner de côté. Ils pensent masquer de cette façon leur manque d'adresse. Pour un joueur à la défense, c'est grotesque.

Susie se prend les pieds dans la corde à la lettre R pour Ronald, son voisin de pupitre. Je crois qu'elle fait exprès, car ce n'est pas la première fois qu'elle cesse de sauter à la lettre R. C'est une championne de la corde à sauter, alors elle arrête où et quand elle le veut. Pas folle, la Susie ! Elle aimerait bien que son *Ron-Ron* soit son cavalier-à-la-crème-glacée-limonade-sucrée... Ça ne risque pas de se produire aujourd'hui. Ronald s'enfuit au fond de la cour lorsqu'une fille lui apprend que Susie a appelé son nom.

Pour moi, les garçons ne sont intéressants que s'ils ont des patins aux pieds, un bâton à la main et qu'ils poursuivent une rondelle.

Une fois mise hors-jeu de la corde à sauter, Susie m'entraîne à l'écart pour jouer à la marelle.

— Et alors ? me dit-elle, tout en bondissant joyeusement vers l'inscription du CIEL.

— Et alors quoi ?

Elle stoppe sur les chiffres 7 et 8 et, l'air outré, elle dépose ses mains délicates sur ses hanches.

— Tu me fais des cachotteries ! me reproche-t-elle.

Je hausse les épaules. Pourquoi ne pas lui révéler mon secret, après tout ?

— Je vais jouer au hockey, Susie...

Irritée, elle répond par une grimace.

— Ce n'est pas un secret, ça. Tu joues déjà au hockey, Abby Hoffman !

— Tu ne comprends pas, Susie Read ! dis-je en baissant la voix pour n'être entendue que d'elle. Je vais jouer au hockey avec des garçons dans...

— Ça, on le sait ! m'interrompt-elle, agacée.

— Avec des garçons... dans la Petite Ligue de hockey de Toronto.

— QUOI ? s'écrie-t-elle.

Merci pour la discrétion. S'il y avait de la neige au sol, je lui planterais le visage dedans pour qu'elle se taise. Un lavage dans les règles de l'art !

Devant mon expression fâchée, elle s'excuse, gênée de sa réaction exagérée.

— Tu... tu t'es inscrite ? Comment as-tu fait ? Je lui résume l'histoire de la veille.

— Ab Hoffman ? répète-t-elle, incrédule. C'est un prénom de garçon ?

— En tout cas, ça l'est davantage qu'Abby ou Abigail.

Elle regarde autour d'elle pour être sûre que nous ne sommes pas épiées.

— Les garçons ne sont pas des idiots, du moins certains d'entre eux. Ils s'apercevront vite que tu n'es pas l'un des leurs. Ou l'une des leurs... je ne sais plus trop.

Mon argument est préparé.

— Ma mère a promis de me couper les cheveux très courts, ce soir.

— Tu crois qu'ils tomberont dans le panneau ? C'est évident que tu es une fille.

— Oui, mais c'est parce que tu me connais, Susie. Je me retrouve dans une ligue où tout le monde ignore qui je suis.

— Ou ce que tu es, insiste-t-elle : une fille qui joue au hockey dans une ligue de garçons !

Mon amie porte la main à sa bouche. Le rouge colore ses joues comme si elle avait eu une pensée honteuse. Je la devine.

— Les joueurs de notre catégorie ne s'habillent pas dans le vestiaire, mais à la maison. C'était comme ça pour mes frères. Il ne me restera qu'à enfiler les patins et mon chandail. Quant aux douches après la partie, beaucoup de joueurs se lavent chez eux.

Pour une raison qui lui est personnelle, Susie semble déçue. Elle tente de revenir à la charge. Quoi ? C'est une obsession, les douches, pour elle ?

— Oui, mais qu'est-ce qui se passera si un garçon décide de la prendre, sa douche ?

Je lui souris.

— Ben... j'enfouirai ma tête entre mes mains, comme ça.

Je vois au travers de mes doigts le visage de Susie, qui me chicane amicalement.

— Tes mains sont transparentes, vilaine petite fille ! Dis, tu as besoin d'aide pour enlever tes patins après le match ?

— J'ai une meilleure idée : et si tu laissais le patinage de fantaisie pour jouer au hockey avec moi ?

Mon amie me tourne le dos.

— Pas question ! C'est un sport de brutes !



— Les gars, avertit maman, cessez de taquiner votre sœur !

D'ordinaire, Paul et Muni ne me ménagent pas lorsque vient le temps de m'énervier. Ma mère est en train de me couper les cheveux dans la cuisine ainsi qu'elle me l'avait promis, pendant que mes frères me tournent autour comme des vautours prêts à fondre sur leur proie. Mais là, ils se surpassent !

Ma mère dégage mes oreilles et mon front.

— Tu n'as pas peur d'être plaquée par un adversaire ? me dit Paul.

— Ce ne sera pas le moment de chialer et de demander ta maaaaaan ! ajoute Muni, en grimaçant.

Sur un ton cinglant, je riposte :

— Ce sont les gars qui vont pleurer comme des bébés dans la jupe de leur mamaaaan quand je les aurai plaqués dans la bande !

Mes frères ricanent. Debout, près de la table à langer, mon père, qui change la couche de Petit Benny, ordonne à ses fils de finir de laver la vaisselle qui traîne sur le comptoir.

— Les filles qui jouent au hockey, commence Muni.

— Et les gars qui s'occupent de la vaisselle. C'est le monde à l'envers, conclut Paul.

— Bienvenue au vingtième siècle, lance papa.

Ma mère n'a pas l'habitude de nourrir des craintes pour son unique fille. Je ne suis pas une poupée de porcelaine. Mais je constate, à sa mine renfrognée, qu'elle est inquiète.

— Si un garçon désire... se battre avec toi, Abby, qu'est-ce que tu feras ?

Sans hésiter, je brandis le poing.

— Après ça, il ira pleurer !

Paul intervient.

— On te donnera des leçons si tu veux, Ab...

Ma mère le reprend sur-le-champ.

— Dans cette maison, c'est Abby ! Ne l'oubliez pas, vous deux.

À son tour, Muni s'avance, le poing droit fermé.

— Tu frappes entre les deux yeux, Ab...

Ma mère cesse de me couper les cheveux et le regarde sévèrement.

— ... by, termine-t-il, l'air taquin. Ab-by !

Ma mère, d'un simple geste du menton, l'oblige à retourner à ses chaudrons avec son frère.

— Les joueurs n'ont pas le droit de se bagarrer, Abby, fait remarquer papa, pas tant pour moi que pour sa femme.

Ma mère penche ma tête vers l'avant pour raser la nuque. Elle est très habile. J'entends plus que je ne vois mes frères chuchoter. Quel plan diabolique mijotent-ils, ces deux-là ?

Même si elle est absorbée par sa tâche de coiffeuse, ma mère les rappelle à l'ordre.

— Finissez la vaisselle avant d'aller jouer au hockey dehors.

— On revient tout de suite, maman, promet Paul.

Tête baissée, je devine, à leurs pas précipités, qu'ils se dirigent vers leur chambre. Le bruit qu'ils produisent me confirme qu'ils cherchent un objet. Leur fouille m'apparaît frénétique tant ils sont empressés de trouver j'ignore bien quoi.

— Je l'ai ! s'écrie Muni.

— Moi aussi ! dit Paul.

Les voilà qui s'amènent en courant dans la cuisine. Ma mère redresse ma tête, elle en a terminé avec ma coupe de cheveux. Mes frères sont impressionnés.

— Pour une fille, tu ressembles à un garçon ! s'étonne Paul.

— Non. Tu as des airs de Curieuse Georgette ! précise Muni dans un éclat de rire partagé avec son aîné.

Il fait le lien avec mon personnage préféré d'albums illustrés, le singe *Curious Georges*.

Mon père, le nez plissé par l'odeur qui se dégage de la couche, complète le boulot.

— Eh bien ! s'exclame papa, après avoir constaté le résultat. Nous voici, Dorothy, avec trois garçons qui jouent au hockey !

— Dont un qui joue comme une fille ! signale Paul.

Ma mère me tend un miroir. Je n'ai jamais eu les cheveux si courts.

— Merci, maman ! Ça va fonctionner, j'en suis persuadée.

L'illusion est parfaite. Je pourrai me fondre sans difficulté dans la masse de joueurs masculins.

— Il te manque seulement un élément, observe Paul.

— Ouais, enchaîne Muni. Tout bon garçon qui pratique le hockey doit en avoir une... sinon...

— Une quoi ? leur dis-je.

Ils brandissent à quelques pouces de mon nez une... coquille !

— C'est pour protéger tes parties pendant les parties, indique Paul, dissimulant un sourire.

— Ça fait partie... de tout équipement normal d'un garçon au hockey. Si tu ne portes pas de coquille, tu n'es pas un garçon digne de ce nom, insiste Muni.

— Les gars ! s'offusque faussement maman.

Mon père, qui a eu le temps de changer la couche sale de Benny, intervient.

— Abby, tes frères ont raison. C'est une pièce qui... euh... paraît, même sous la culotte de hockey.

Heureux et surpris de cet appui paternel, mes deux frères se déchaînent.

— Tu dois comprendre, Abby, commence Paul, que si tu reçois la rondelle dessus, il faut entendre le son...

— Le son ? Mais quel son ?

C'est Muni qui répond à ma question. Mes parents s'amusent de la tournure de la discussion.

— Le son... POC ! Pas comme dans une *puck* de hockey, la rondelle. POC ! Quand la rondelle frappe la coquille.

— Oui, ça prend un POC ! dit Paul en cognant sur la coquille avec ses jointures.

POC ! POC ! POC !

— Parce que s'il n'y a pas de POC ! poursuit Muni, ça ne sera pas crédible. Pas de POC ! C'est du TOC ! comme on le raconte chez les garçons...

— On raconte ça chez les garçons ? soulève encore maman.

— Je le crois, moi, explique papa. La coquille est une pièce d'équipement aussi importante que les protecteurs pour les épaules ou les jambières.

— C'est vrai, j'oubliais, ironise maman. C'est une protection vitale ! Mais toujours pas de casque pour votre tête, par contre. Pas besoin

de chercher longtemps où sont les priorités des mâles.

— Il suffit de peu de choses pour être blessé, maman, fait remarquer Paul.

— Oui, de peu de choses en effet, répète-t-elle tout en levant le nez sur les coquilles de ses fils.

Puis, elle s'adresse à moi.

— Abby, il ne faudrait pas négliger cette pièce d'équipement hautement spécialisée.

Je me lève de ma chaise. De ma main, j'ébou-riffe ma tête.

— D'accord, maman.

POC ! POC ! POC ! font mes frères à mon autre oreille.

Le hurlement de la sonnerie du téléphone domine les POC ! Paul bouscule sans ménagement son frère cadet Muni. Chez les Hoffman, il y a souvent deux sujets de discorde : qui des Canadiens, des Maple Leafs ou des Red Wings possède la meilleure équipe et qui répondra au téléphone.

Par contre, dès que quelqu'un a mis la main sur le combiné, la lutte prend fin. De la même manière que, lorsqu'un arbitre siffle un hors-jeu, les joueurs cessent de patiner, chez nous, mes frères arrêtent de lutter.

— Oui, allô ? dit Paul.

...

— Ah ? Il n'y a pas d'Ab, ici. Vous avez fait un mauvais numéro.

Il raccroche sans hésiter.

— C'était pour un Ab !

Une chance que mon père m'a retenue, sinon je lui aurais fait avaler sa coquille à cet imbécile de grand frère.

J'en pleure de rage.

— C'était pour moi ! Pour mon inscription au hockey ! dis-je la voix cassée.

Ma mère brandit un index menaçant en sa direction, ce qui n'est pas bon signe.

— Toi, tu ne touches plus au téléphone de la semaine, est-ce clair ?

Muni applaudit l'interdiction imposée à son aîné.

— C'est pourtant simple, comme A plus B égalent AB ! Comme notre sœur Abby !

Paul, qui a trop respiré l'air de sa coquille – il s'en faisait un masque d'infirmière –, met quelques secondes à saisir l'enjeu de ce coup de fil.

— S'il ne me rappelle pas, j'ai manqué ma seule chance de jouer au hockey dans une ligue organisée, dis-je, les larmes aux yeux.

Mon frère baisse la tête.

— Je m'excuse...

Aaaaaaaaargh ! Non, pas tout de suite ! J'en ai trop gros sur le cœur. C'est impensable d'en vouloir à quelqu'un qui présente des excuses sincères.

La sonnerie du téléphone retentit de nouveau dans la maison. Muni s'apprête à s'emparer du combiné, mais mon père lui tape sur les doigts.

— Aïe ! se lamente-t-il, retirant vivement sa main.

— Pas touche ! ordonne papa. Tu as presque la même voix que Paul. La personne pourrait croire qu'elle s'est encore trompée de numéro. Abby s'en chargera.

— C'est pas juste ! s'offusque Muni.

— Oh oui ! se réjouit Paul.

Les deux commencent à se chamailler. Ils multiplient les coups, les cris et les insultes, noyant la sonnerie.

Il est inutile de décrocher dans de telles conditions. Je jette un regard désespéré à ma mère qui emmène Paul et Muni vers leur chambre. Le volume sonore de la pièce une fois revenu à la normale, je prends l'appareil à la quatrième sonnerie. Il était temps.

— Allô ?

Je regrette aussitôt d'avoir parlé ; nerveuse, ma voix est haut perchée et claire... comme celle d'une fille.

...

— Oui, c'est moi, Ab Hoffman...

Hum... Hum...

Je force ma voix à un peu plus de gravité.

L'homme qui s'appelle Al Grossi, si j'ai bien compris, est l'entraîneur de l'équipe, les Tee Pees de St.Catharines. Il m'indique que je fais partie de son club, que le premier match aura lieu samedi, à 8 heures du matin, à l'aréna Varsity.

— Si j'y serai ? Oui !

J'essaie de contenir mon excitation, mais c'est très difficile, compte tenu des circonstances. Mon rêve de jouer au hockey dans une ligue devient réalité.

— Mon poste ? À la défense... Gauche... D'accord... J'ai le numéro 6 ? Ah, bon...

Mon père montre le pouce levé : le 6 pour Floyd Curry, son joueur préféré des Canadiens de Montréal. Aucun hockeyeur des Red Wings de Détroit ne porte ce numéro.

Ma mère sort de la chambre de mes frères, suivie de ceux-ci. Ils ont les oreilles rouges ! Je brandis le poing vers le plafond en signe de victoire. Ma mère applaudit sans que ses mains se touchent, avec un sourire large comme ça. Même Paul et Muni sont contents pour moi.

Monsieur Grossi m'explique également que, tel que je l'avais anticipé, il faut revêtir son équipement à la maison, à l'exception des patins, que l'on enfilerait dans le vestiaire de l'équipe.

Pour cette première rencontre, les chandails seront remis aux joueurs.

— N'oublie pas de remercier, souffle papa.

— Merci, dis-je comme un robot. À samedi. Je raccroche.

C'est comme si mes épaules venaient d'être libérées d'une lourde charge. Je me sens légère comme tout. J'ai presque le goût d'embrasser mes frères tellement je suis heureuse. Alors, ça, non... Je devrais être capable de me retenir.

Je m'empare d'un crayon et je cours noter le rendez-vous de samedi sur le tableau des activités de la famille. L'autre tableau, sur le mur voisin, sert à mettre en évidence des découpures de presse qui ont intéressé les membres de la famille Hoffman.

J'écris sur le calendrier des Maple Leafs de Toronto : Ab... 8 h, aréna Varsity. Sur la photo, l'attaquant George Armstrong paraît me regarder directement dans les yeux, un sourire en coin, comme pour dire : Bien joué, Ab !

— Les Tee Pees¹ ? répète Paul. Tu sais, Abby, que le nom de ton équipe de hockey provient des initiales de la compagnie Thompson Products ?

— Il me semblait que tu ne te passionnais que pour les roches, Paul, lui signale Muni.

— C'est un travail de recherche que j'ai fait en classe, l'an dernier, précise l'aîné.

Je file dans ma chambre pour revêtir mon pyjama et lire un album de *Curious George* avant de me coucher. La lecture de ses mésaventures me détend.

— Au lit, si tôt ? dit maman, surprise. Il n'est que 7 heures 30...

— Je veux être en forme pour la partie.

— C'est dans trois jours, rappelle papa. On est seulement mercredi.

Encore tout ce temps à patienter.

Ce sera insupportable...

1. T.P. en anglais ; prononcez : Ti-Pise

Chapitre 4

AL'ÉCOLE, MES CHEVEUX COURTS FONT SENSATION. CERTAINS ME CONFONDENT AVEC DES GARÇONS, CE QUI EST UNE BONNE NOUVELLE EN SOI.

— Dis donc, Abby, tu n'es pas insultée ? s'inquiète mon amie Susie Read.

— Pas du tout ! C'est exactement que je veux entendre !

À mon professeur, Elizabeth Morley, qui s'enquiert des raisons de ma nouvelle coupe de cheveux, je mets en avant son côté pratique.

— Ça sèche plus vite après les cours de natation.

Ma réponse est pleine de sens pour elle et pour les élèves de ma classe.

Le sujet est rapidement clos.

Madame Morley attire notre attention vers un étrange dessin affiché au tableau noir et exécuté par une élève, Eve Lismer. Il s'agit d'un

personnage avec un gribouillis dans la région de sa grosse tête.

— Ça, explique Eve, en désignant le gribouillis, c'est le cerveau. Ça aide à penser. Si tu n'en as pas, comme les garçons, tu serais incapable de dire la différence entre une salamandre et un caméléon.



Je n'ai jamais eu autant hâte d'arriver à un samedi. J'inclus ici ceux de Noël et de mon anniversaire, le 11 février. Rien de mieux pour passer le temps, à attendre un match de hockey, que... d'aller jouer au hockey ! Mes parents sont compréhensifs et respectent les intérêts de leurs enfants. Une fois les devoirs terminés, ils nous permettent de nous rendre sur la patinoire, en face de chez nous, avant le souper et après le souper.

Lors du repas, mes frères m'inondent de conseils souvent contradictoires.

— Quand le joueur fonce sur toi, ne t'occupe pas de la rondelle, déclare Paul.

— Tu dis n'importe quoi, réplique Muni. C'est de la rondelle dont tu dois te soucier ! Laisse faire le joueur !

Mon père, un homme de compromis, me suggère de me charger d'abord du joueur, puis de la rondelle.

— C'est ce que j'ai dit, papa ! s'exclament mes frères.

La veille de mon premier match, je suis si agitée que je suis incapable de trouver le sommeil. Le tic-tac de mon réveille-matin devient insupportable. Le fait de ne pas être à l'aise dans mon lit n'aide en rien : pour sauver de précieuses minutes, je ne suis pas en pyjama, mais en habit de hockey... avec mon équipement, sauf les patins.

Je vérifie régulièrement si mon réveil est bel et bien en fonction pour 6 heures du matin. S'il fallait que je me lève en retard...

Mon cauchemar se concrétise quelques heures plus tard alors que mes frères Paul et Muni débarquent dans ma chambre en coup de vent.

— Abby ! Debout ! hurle Paul.

— Tu es en retard ! s'écrie Muni, épouvanté en regardant sa montre.

Horreur ! Et je ne rêve pas. C'est dans la vraie vie. Aïe ! Je viens de me pincer le bras pour m'en assurer. Instantanément, je m'élançe hors du lit en direction de la cuisine.

Il fait encore noir. Très noir ! J'ouvre la lumière.

Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond dans cette histoire. Mes frères ont leur sourire coquin des mauvais jours. Entre-temps, j'ai de la difficulté à mettre de l'ordre dans mes priorités.

Manger ? Oui ! J'attrape une banane dans le plateau de fruits et je me verse un jus d'orange.

Paul remplit un verre d'eau. Puis, il s'amuse à le transvaser dans un autre verre ; il continue

ainsi son manège pendant quelques secondes. Cette eau qui coule modifie soudainement mon ordre des priorités. Je dois me rendre à la salle de bains, et en vitesse en plus !

Non, vraiment, me coucher avec mon équipement de hockey sur le dos n'était pas l'idée du siècle.

Pourquoi l'envie de faire pipi décuple-t-elle dès qu'on aperçoit la toilette ?

Je dois me dépêcher... Le problème, c'est que j'ai pas mal de pièces d'équipement à retirer. Jusqu'à la coquille ! POC ! Je suis sûre que Paul a fait exprès.

Ouf !

À la dernière seconde... Il était moins une !

J'entends des pas en provenance de la chambre de mes parents. Tout à coup, l'évidence me frappe : pourquoi ne sont-ils pas encore réveillés ? Ma mère, toujours la première à animer la maison le matin, est en retard elle aussi ? Son réveille-matin n'a-t-il pas fonctionné ?

Normalement, elle aurait préparé mon déjeuner avant que je n'ouvre un seul œil... Je tire la chasse d'eau et je me lave les mains. Je mets mon équipement. Au même moment, une porte claque ; le bruit provient de la chambre de mes frères. À croire qu'ils ont déguerpi de la cuisine.

Aussitôt que je sors de la salle de bains, je comprends ce qui s'est passé. Ah ! Mes crétins de frères !

Ma mère, en robe de chambre, m'observe d'un regard sombre.

— Que fais-tu là en plein cœur de la nuit ?

Alors que je suis sur le point de m'expliquer, elle découvre mon habillement et éclate de rire.

— Abby, tu n'as pas dormi comme ça ?

— Ben, pas réellement dormi, dis-je en grinçant des dents.

Je soupire d'agacement. Je me suis fait avoir par mes frères. Ce sont eux qui m'ont suggéré l'idée d'endosser mon équipement de hockey en guise de pyjama.

Ma mère consulte l'horloge lumineuse – mes frères ont fermé la lumière de la cuisine avant de s'enfuir dans leur chambre. Il est 3 heures 45.

— On en discutera tout à l'heure au déjeuner. Recouche-toi, Abby. Et pour l'amour du ciel, mets un vrai pyjama !

— J'ai peur d'être en retard, lui dis-je tandis qu'elle me raccompagne à mon lit.

Elle m'embrasse sur la joue.

— Bonne fin de nuit. Je dois aller dire deux mots à tes frères...

Je retire mon équipement pour enfiler ensuite mon très confortable pyjama. Quelle sensation agréable de sentir la douceur du coton sur ma peau !

Cela m'apaise. Je me glisse sous les couvertures. Je souris alors que, de la pièce voisine, celle de mes frères, des voix s'élèvent.

— Tu crois, maman, qu'on se réveillerait en plein milieu de la nuit pour jouer une telle blague à notre chère sœur ? soulève Paul.

— Mais maman, c'est impossible : on dormait ! Abby a sûrement fait un cauchemar, affirme Muni.

Je m'endors en les imaginant devant des milliers de spectateurs en train d'exécuter des tours de patinoire, vêtus seulement de leur coquille...

C'est trop drôle !



Partout dans la maison, la sonnerie des réveille-matin explose à 6 heures. Celle de mes parents est la première à se taire, puis la mienne. Tiens, c'est curieux... Celle de mes frères hurle toujours. C'est ma mère qui l'éteint.

Paul, la voix ensommeillée, lui explique qu'il ne voulait pas que sa sœur soit en retard ce matin pour sa joute de hockey. Est-ce ma mère qui a exigé cette nuit que mes frères règlent leur alarme à une telle heure ? Ou est-ce une initiative de leur propre chef ? Ce pourrait bien être possible dans ce dernier cas. Paul et Muni sont capables du pire... comme du meilleur.

Nous nous retrouvons toute la petite famille réunie autour de la table, à dévorer le copieux

repas préparé par mon père en un tour de main. C'est plutôt rare à cette heure-ci, la fin de semaine. Normalement, mes frères aînés commencent à ouvrir les yeux aux environs de 11 heures. Peut-être est-ce une punition imposée par mes parents pour m'avoir réveillée dans la nuit ?

Je ne leur en veux pas. C'est de bonne guerre. Mais ils ne perdent rien pour attendre.

La discussion s'engage sur les résultats de la veille dans la Ligue nationale de hockey.

Mon père, tout comme mon frère Paul, croit que les Canadiens de Montréal sont la formation à surveiller cette année. Montréal, avec les Jean Béliveau, Maurice Richard et le gardien Jacques Plante, aspire aux plus grands honneurs, selon eux. Muni ne voit dans sa soupe que les Maple Leafs de Toronto, un peu comme ma mère.

Moi ? J'aime les chances des Red Wings de Détroit, les champions de la dernière Coupe Stanley.

Je n'ai pas de joueur préféré. Mon père adore Floyd Curry, des Canadiens. Il convient que cet ailier droit n'est pas le marqueur le plus flamboyant de l'équipe, loin de là d'ailleurs, mais il excelle en défensive et réduit à néant les efforts des attaquants adverses. J'essaierai de faire un Floyd Curry de moi, aujourd'hui, et de faire honneur à son numéro 6.

— On se prépare ? annonce papa. Il faut avoir quitté la maison au plus tard à 7 heures 30. Le

temps d'arriver à l'aréna en voiture, et qu'Abby enfille ses patins, on ne sera pas de bonne heure.

En sortant de table, ma mère sert un avertissement à Paul et à Muni.

— Vous n'oubliez pas, les garçons : dès que l'on franchit la porte, c'est Ab et non Abby...

Mes frères acceptent, irrités.

— Oui ! Oui ! On le sait ! promettent-ils avec impatience, en se dirigeant vers la salle de bains pour se brosser les dents.

— Abby ! Abby ! répète Petit Benny.

Moi, je file à ma chambre pour revêtir mon équipement. Je garde mon jean sur moi et je mets mon pantalon de hockey par-dessus, ainsi que les bas, troués aux genoux, les jambières et les épaulettes.

Il me suffit de quelques minutes pour être fin prête et excitée. J'ai très hâte !

Muni me rejoint, flanqué de Paul.

— Tu as pensé à tout ? demande-t-il.

Inutile pour lui de préciser de quel tout il s'agit...

POC ! POC !

— Oui, dis-je avec un grand sourire. *Tout* est en place.

Paul apporte mon bâton de hockey, qui était rangé dans le vestibule. Il me le donne de façon solennelle.

— Tu n'as rien remarqué ?

J'examine le bâton. M'a-t-il joué un autre sale tour ?

— Tu l'as scié pour qu'il se brise quand je vais lancer ?

Paul proteste de son innocence.

— Non, mais pour qui me prends-tu ? Pour Muni ?

— Eh ! dit le cadet, fâché. J'ai changé le ruban de ta palette. Il faut un expert pour le faire de manière convenable et professionnelle...

Je le remercie. Paul le bouscule légèrement.

— C'est à la portée de n'importe quel idiot, ça oui ! Moi, j'ai identifié ton bâton.

Je découvre mon nom sur le côté : AB
HOFFMAN

— Si j'avais laissé agir Muni, dit Paul, il aurait écrit ton nom au complet !

— C'est gentil, merci à vous deux, dis-je, touchée de leur délicatesse.

Mon père désigne mes patins qu'il tient attachés par les lacets.

— Moi aussi, j'ai fait ma part. Je les ai aiguisés. Je refuse qu'un incompetent sabote ton début de carrière, dans une ligue...

Ma mère, qui ne désire pas être en reste, me présente le chandail de hockey, aux couleurs bleu, blanc, rouge des Canadiens.

— Tu le porteras à la patinoire du quartier.

Veut-elle me faire une blague ?

— Oui, mais c'est le mien !

Elle le retourne pour me montrer l'envers du chandail. Je pousse un cri de joie. Au-dessus du

numéro 6, les lettres de mon nom sont collées : Ab Hoffman.

— Merci à vous tous, leur dis-je, la voix pleine de reconnaissance.

Je leur donne un gros câlin d'affection, même à mes frères quoiqu'ils cherchent à s'échapper ; d'avoir les bras de leur jeune sœur à leur cou ne leur plaît pas. Petit Benny nous inonde le visage de baisers mouillés.

— Arrête ça ! s'écrie Paul. On risque d'attraper des maladies !

Alors, pourquoi me serre-t-il plus fort contre lui ?

Je sais que lui et Muni sont heureux pour moi, le garçon manqué de la famille des Hoffman. Mes parents ne m'ont pas poussée vers le patinage de fantaisie quand ils ont constaté ma passion pour le hockey. Ils ne m'ont jamais empêchée de jouer. Leur philosophie à ce propos est la suivante : « Le hockey est un sport et le sport est bon pour la santé. Donc, si notre fille désire jouer au hockey, qu'elle le fasse. »

Si des parents motivent leur fillette chérie à porter un tutu et des patins blancs et à se peindre la figure de maquillage afin qu'elle ne soit que grâce et féminité, les miens préfèrent me voir en santé, avec un bâton de hockey entre les mains, parce que c'est ce que je veux !

Chapitre 5

Nous roulons vers l'aréna Varsity. L'édifice est situé à une quinzaine de minutes en voiture de chez moi. Avec Petit Benny sur mes genoux, je suis à l'arrière du vieux camion bleu, à l'étroit entre mes deux frères. Autant dire que j'occupe la première loge pour écouter leurs âneries.

— Tu sais, Muni, note Paul, si un adversaire veut insulter Ab en lui criant qu'il joue comme une fillette, il ne sera jamais aussi près de la vérité...

Bien sûr, l'un et l'autre brament de rire. Même mon père se retient. Ma mère lui donne une tape sur le bras.

— Ne les encourage pas, au moins !

Je proteste :

— Maman ! Ce n'est pas le moment de causer un accident !

— Ouais, fanfaronne Paul. J'imagine les titres dans les journaux : Deux parents et leurs quatre garçons blessés dans un accident. On cherche encore la fille !

— Et pourtant, l'un des quatre était protégé par sa coquille, s'esclaffe Muni.

— Coquille d'œuf ! s'amuse Petit Benny.
POC ! POC !

Son minuscule poing vient de cogner à deux reprises sur ma coquille.

— Les témoins de l'accident ont entendu un crissement de pneus, un bruit de tôles froissées et un curieux... POC ! déclare Paul.

Mes frères s'écroulent de rire. Je vois les épaules de mon père, derrière le volant, qui tressautent. Ma mère a le visage enfoui dans ses mains, sûrement de honte... Erreur. Elle écrase deux larmes qui perlent sur ses joues : elle pleure de rire.

Mon père doit se montrer prudent, car il est tombé de la neige hier. Pas assez pour fermer les écoles (on est samedi, de toute façon), mais suffisamment pour embêter les automobilistes. La chaussée est glissante par endroits.

La tension monte d'un cran quand mon père, pour arriver plus vite à l'aréna, s'engage dans un sens unique ; il a failli provoquer un face-à-face !

Au bout de ce qui me semble une éternité, l'édifice apparaît dans notre champ de vision. Plusieurs autos sont garées dans le vaste station-

nement près d'une porte de côté, qui doit donner accès aux vestiaires des joueurs.

De chaque véhicule descend une famille qui encadre un garçon vêtu de son équipement de hockey, et qui constitue le centre d'intérêt de tout l'univers ; le père transporte fièrement le bâton tandis que la sœur accroche à son cou les patins glorieux, devant une mère émue aux larmes.

Encore une fois, nous serons l'exception qui confirme la règle.

À la vue, mais à l'insu de tous, les Hoffman se mêlent au décor.

Je tente de conserver mon calme, mais ce n'est guère facile ; mon père et mes frères me souhaitent bonne chance et prennent la direction de la porte d'entrée principale de l'aréna. Ma mère s'empare du bâton et moi, des patins.

Spécialiste des nœuds chez les Hoffman, elle sera celle qui m'accompagnera dans mes premiers pas officiels au hockey.

— Tu dois te présenter à la porte numéro 3, me rappelle-t-elle.

Une fois à l'intérieur de l'aréna, nous longeons un étroit couloir faiblement éclairé. Comment deux joueurs avec de larges épaulières peuvent-ils circuler lorsqu'ils se croisent ? Qui cède la place à l'autre ?

Près de la porte numéro 2, entrebâillée, je jette un bref coup d'œil à l'intérieur. Il s'agit probablement de l'équipe que nous affronterons tout à l'heure.

Mon cœur se met à battre plus rapidement. Mais je ne suis pas nerveuse. Après tout, je ne joue que contre des garçons. Je suis tout simplement impatiente.

Nous franchissons une aire ouverte qui conduit à la patinoire. L'air y est subitement plus frais. En retrait, un homme au chapeau noir, cigarette au bec, manches relevées, travaille à aiguiser les patins. Il passe et repasse la lame sur la meule qui tourne à une vitesse folle, faisant gicler une pluie d'étincelles.

À ses côtés se tient un garçon de mon âge, les cheveux roux, fasciné par les gestes que l'homme, Tommy Nayler, doit reproduire des centaines de fois dans la semaine.

Le sifflet strident de l'arbitre m'arrache de la scène. Une partie se joue présentement sur la glace de l'aréna. Je perçois plus que je ne vois les joueurs en action. Les bandes sont si élevées que je distingue à peine la tête des hockeyeurs. Je devrai réviser mes plans, moi qui m'imaginais en train de sauter par-dessus pour embarquer sur la patinoire. À tomber de si haut, je risque de me casser la jambe ou la cheville.

Le bruit de la rondelle qui frappe la rampe, les coups de patin dans la glace, les cris des spectateurs, les ordres des entraîneurs... Vivement que je connaisse tout ça pour de vrai !

Ma mère me touche l'épaule.

— Il faudrait se dépêcher, Abb...

Elle ravale de justesse le *by* d'Abby. Ce serait trop bête, au point où j'en suis, d'être ainsi découverte.

Le garçon roux, celui aux patins maintenant aiguisés, file en coup de vent à côté de moi et me bouscule involontairement.

— Excuse-moi...

Il s'éloigne sans plus attendre et il s'engouffre dans son vestiaire.

— La porte numéro 3, c'est là, me signale maman.

Alors que je m'apprête à pénétrer dans la pièce, je lis un avertissement écrit à la craie sur un tableau, près de la porte : Interdit aux filles.

Tout un début... En guise de bienvenue, difficile de demander pire.

Ma mère affiche une mine sombre.

— Tu n'as pas le droit d'entrer, maman, lui dis-je d'un air désolé.

D'un geste vif, elle efface l'inscription avec sa manche.

— Celui qui veut m'arrêter n'est pas encore né !

L'entraîneur Al Grossi se présente à nous. Il est du type rondouillard, un peu trop serré dans son manteau foncé ; il porte un chapeau gris, légèrement de côté, comme ces bérets de l'armée qui tiennent sur la tête on ne sait trop par quel prodige.

Monsieur Grossi m'envoie dans un coin du vestiaire.

— Tu vois, Ab, ton numéro 6 est accroché au mur. C'est là, ta place.

Je m'y dirige d'un pas ferme, avec ma mère sur les talons. J'épie les regards inquisiteurs à mon endroit. Ma présence soulève à peine quelques sourcils ; chacun est occupé à nouer ses patins ou à discuter avec ses voisins. Je ne connais personne du groupe.

Ma mère me remet mes patins. Ses yeux sont brillants. Elle est touchée à n'en pas douter. Pourvu qu'elle se retienne devant tout le monde. Ce serait terriblement gênant.

— C'est correct pour les patins, lui dis-je.

Elle se penche vers moi pour... m'embrasser ? Je recule et je m'assois en vitesse sur le banc. Je lui lance un regard où se mêlent colère et tristesse, car ma mère peut m'embrasser tant qu'elle le désire à la maison, mais là, ce n'est pas le moment idéal.

Elle réalise aussitôt sa faute et me tend plutôt la main.

— Amuse-toi, ma...

Non ! Pas de *ma*, ici !

Affolée, ma mère corrige son erreur.

— Mon... MON garçon ! insiste-t-elle, en haussant la voix.

Elle tourne les talons et retrouve l'entraîneur qui lui remet le calendrier des parties pour la saison régulière. Puis, sans jeter un coup d'œil dans ma direction, elle passe la porte du vestiaire.

— On saute sur la glace dans dix minutes. Grouillez-vous, les retardataires ! hurle l'entraîneur Al Grossi.

À ma droite, un garçon aux lunettes noires et épaisses me dévisage. Son père est à ses pieds.

— Quoi ? lui dis-je, tout en soutenant son regard.

— Il te faut ta maman pour t'accompagner jusqu'au vestiaire ? me nargue-t-il.

Fier de lui, il assène un coup de jointure sur sa coquille. POC !

— Scotty Hynek, gronde son père.

Je fronce les sourcils.

— Peut-être... Mais je n'ai pas besoin d'elle pour lacer mes patins, moi !

Mise en échec ! Et je frappe à mon tour sur ma coquille. POC !

Un curieux effet d'entraînement s'ensuit. Machinalement, les garçons tapent tous sur leur coquille, comme pour s'assurer que la protection est bien en place.

POC ! POC ! POC !

Le gardien de but, Graham Powell, est assis sur un banc, de biais avec moi. L'aide de ses deux parents est requise pour sangler ses jambières derrière ses mollets, ses genoux et ses cuisses. À ma gauche, le garçon aux cheveux roux s'active à serrer le lacet de l'un de ses patins. Il tire et tire... et le casse !

Sous le choc, il brandit le bout de lacet qui lui est resté entre les mains.

— Oh, non ! s'exclame-t-il, au bord de la panique. Pas maintenant ! Je n'aurai jamais le temps d'aller voir mon père pour qu'il m'en achète une autre paire !

Il entreprend de rattacher les deux bouts ensemble, mais le résultat est désastreux. Dès qu'il serre, le nœud se défait. Ses lacets sont usés à la corde.

L'avantage d'avoir des frères qui ont joué au hockey avant moi, c'est de prévoir ces petits inconvénients. À l'intérieur de ma culotte de hockey, j'ai glissé un lacet supplémentaire, au cas où...

— Enlève ton lacet complètement de ton patin, lui dis-je. J'ai ce qu'il faut pour toi.

Le garçon aux lunettes noires, Scotty Hynek, me jette un coup d'œil, mais il n'a pas l'air vraiment de me regarder... Oui, très curieux, ça.

Je remets un lacet intact à mon voisin roux.

— Je m'appelle Ab Hoffman.

— Merci, Ab ! Si tu étais une fille, je pense que je t'embrasserais ! exprime-t-il avec gratitude.

J'en reste muette d'étonnement...

— Moi, c'est David Kurtis, déclare-t-il.

— Cinq minutes ! annonce Al Grossi.

Du coup, il vient de sonner le départ des parents qui sont toujours dans le vestiaire.

Je me dépêche de nouer les lacets de mes patins. J'assène un coup de coude dans les côtes de Scotty-les-lunettes.

— Tu vois, je peux faire ça tout seul, moi, comme un grand garçon !

Et j'insiste sur les deux derniers mots.

David et moi terminons presque à l'instant où l'entraîneur donne ses recommandations et dévoile les trios offensifs et les paires de défenseurs. J'apprends avec bonheur que je joue avec David, lui à droite, moi à gauche.

Il ne me reste qu'à enfiler mon chandail des Tee Pees de St.Catharines. Avec mes épaulières qui bloquent inévitablement le chandail à l'arrière, l'aide d'un équipier est nécessaire.

Je me tourne vers David, à qui je rends la politesse. Scotty Hynek émet une vacherie à laquelle je choisis de ne pas répondre, ce qui l'offusque.

L'entraîneur Al Grossi remet une feuille à chaque joueur, sur laquelle sont écrites les dix règles d'or du sport. Il exige que nous en prenions connaissance avant notre première partie.

— Je veux que vous fassiez vôtres ces règles.

— De la lecture ! maugrée Scotty Hynek, à voix basse. On n'est pas à l'école, ici !

Voyons en quoi consistent ces dix règles d'or :

- 1) Joue la partie pour le plaisir de jouer.
- 2) Sois généreux dans la victoire.
- 3) Sois digne dans la défaite.
- 4) Sois toujours juste, peu importe le prix.
- 5) Obéis aux règlements.
- 6) Travaille pour le bien de l'équipe.

7) Accepte gracieusement la décision des officiels.

8) Crois en l'honnêteté de tes adversaires.

9) Conduis-toi avec honneur et dignité.

10) Reconnais et applaudis honnêtement et de tout cœur les efforts de tes coéquipiers ou de tes adversaires, sans tenir compte de la couleur, de la race, ou des croyances.

Dans mon cas, j'ajouterais un élément à cette dixième règle : et le sexe du joueur...



Tout se passe très bien jusqu'ici. Je suis l'un des garçons. Si certains semblent agités, je suis probablement l'unique joueur à avoir un sourire accroché aux lèvres.

Je suis encore jeune, il est vrai, bientôt neuf ans, le 11 février prochain. Pendant que je me dirige vers la patinoire, je suis consciente d'être sur le point de réaliser l'un des rêves les plus chers de ma courte vie.



C'est fou ce que l'on apprend dans un match de hockey lorsque l'on est dans le feu de l'action et non simplement dans les gradins.

Première constatation : sans surprise, j'arrive à suivre les garçons de mon âge sur la glace. Je ne suis pas en retard sur le jeu ou parfois si peu. Comment peut-il en être autrement ? Ils ne sont pas différents de ceux qui jouent sur la patinoire extérieure que je fréquente.

Les parties sont courtes : trois périodes de dix minutes au cours desquelles l'arbitre siffle l'arrêt du jeu après deux minutes afin de changer les trios. Ainsi, personne n'est avantagé par son talent. À la fin de la joute, chacun aura joué le même nombre de minutes que son coéquipier. C'est le principe d'équité mis en place par les responsables de la Petite Ligue de hockey de Toronto. Bonne idée !

Nous nous sommes inclinés 3 à 2 devant les Cubs de Hamilton. Je n'ai été sur la glace pour aucun but.

Scotty, le gars aux lunettes, est une vraie peste sur le jeu. Il cherche souvent à agacer les joueurs de l'autre équipe. L'un d'entre eux, Backstrom, un costaud qui porte le 9, n'a pas apprécié ses commentaires sur son tour de taille. Il a foncé sur lui comme un train et l'a écrasé contre la bande lors d'une attaque dans sa zone. Scotty en a perdu ses lunettes.

Quelques minutes plus tard, Backstrom s'est retrouvé derrière notre filet. Sans hésiter une

seule seconde, je me suis précipitée sur lui et je l'ai plaqué. Il est tombé assis sur la glace, légèrement sonné, pendant que David récupérait la rondelle pour relancer l'offensive.

Scotty, ce subtil Scotty, est passé près de moi au cours de l'arrêt du jeu, non pas pour me remercier, mais pour m'enguirlander.

— J'aurais été capable de m'en occuper moi-même, Hoffman !

— Dans tes rêves, Scotty ! ai-je répliqué.

Le gros numéro 9 s'est repris en troisième période. Il a lancé la rondelle au fond de notre territoire. J'étais sur le point de la capter lorsque j'ai senti une ombre près de moi. Je n'ai pas eu le temps d'esquiver la charge et il m'a presque imprimé le corps dans la bande.

Mon coéquipier, David, en guise de représailles, l'a aussitôt bousculé rudement. J'ai recouvré rapidement mes sens et j'ai voulu lui rendre la monnaie de sa pièce, à cette brute. L'arbitre s'est interposé entre nous.

— Tu es mieux de patiner la tête haute la prochaine fois que tu viendras dans mon coin, Backstrom !

Celui-ci m'a ridiculisée.

— Tu joues comme une fillette, Hoffman !

David et moi avons été punis par l'arbitre, tout comme Backstrom. Nos adversaires ont profité de l'avantage numérique pour inscrire le filet gagnant.

Dans ce revers de 3 à 2, les deux buts de notre équipe ont été l'œuvre des attaquants Jim Halliday et Russell Turnbull. Ils sont de loin les meilleurs éléments des Tee Pees.

Après la rencontre, notre vestiaire est tranquille, comme ça doit être le cas après une défaite. Je suis persuadée que notre entraîneur Grossi nous chauffera les oreilles, à David et à moi. D'ailleurs, Scotty, mon voisin, ne se gêne pas pour nous rappeler nos fautes.

— Votre indiscipline a causé notre perte, claironne-t-il.

L'entraîneur, le visage rougi par l'effort déployé derrière le banc, se place devant nous deux et nous désigne à la face de tous les joueurs.

— Prenez exemple sur David et Ab !

— Ouais, renchérit Scotty en essuyant ses lunettes embuées. L'exemple de ce qu'il ne faut pas faire.

— Il serait facile de leur attribuer la raison de notre revers, poursuit monsieur Grossi.

— C'est une évidence, convient Scotty.

David et moi ne disons mot. Nous nous contentons de délacer nos patins pour mettre nos bottes et quitter au plus vite ce vestiaire de malheur. Pour amorcer la fabuleuse saison d'Abby Hoffman, on repassera...

Al Grossi retire son chapeau pour éponger, à l'aide d'un mouchoir, les gouttes de sueur qui perlent sur son crâne nu.

— Ces deux-là méritent notre...

— ... colère ! le coupe Scotty. On les lynche !

— ... notre respect ! corrige brutalement monsieur Grossi.

Il arpente le local pour s'assurer d'être écouté de tous.

— Oui, notre respect. Ils se sont portés au secours d'un équipier mal en point, même si leur adversaire était plus gros qu'eux. C'est la plus belle démonstration de cet esprit d'équipe que je désire inculquer à notre club. C'est ce que j'espère voir d'ici la fin de la saison.

Al Grossi brandit le poing en guise de ralliement pour les joueurs qui joignent leurs poings au sien.

— Tee Pees ! crie-t-il.

— Tee Peeeee ! hurlons-nous à notre tour.

Soulagés de ne pas être les boucs émissaires de cette défaite, mais presque les héros, nous retournons à nos places. David réprime une envie de rire.

— Monsieur l'entraîneur, se plaint Scotty, David et Ab se moquent de moi !

Alors là, on éclate de rire.

— Vous comprenez maintenant ? se lamente-t-il de nouveau. Je vais le dire à mon papa !

Chapitre 6

PARFOIS, MA MEILLEURE AMIE M'EXASPÈRE.
— JE TE LE RÉPÈTE, SUSIE : LES JOUEURS N'ONT
PAS PRIS LEUR DOUCHE APRÈS LE MATCH !

Elle aurait pu me poser mille questions lorsque nous nous sommes revues dans la cour d'école avant le début des cours, lundi matin. Est-ce que j'ai bien joué ? Est-ce que j'ai marqué un but ? Est-ce que j'étais fébrile ? Est-ce que j'ai plaqué un gars dans la bande ? Est-ce que quelqu'un s'est aperçu que j'étais une fille qui se faisait passer pour un garçon ? Est-ce que je suis allée aux toilettes dans le vestiaire ? Si oui, ai-je fait pipi debout ou assise ?

Mais non ! Susie Read, elle, tout ce qu'elle souhaite savoir se résume à l'épisode de l'après-match.

Ma réponse a l'effet d'une douche froide sur elle. Son enthousiasme à l'endroit d'une présence

féminine dans un monde réservé exclusivement aux garçons baisse d'un cran.

— Ça ne devait pas sentir très bon dans le vestiaire, dit-elle avec une moue.

— Ça sentait la défaite, Susie, lui fais-je remarquer. Pas la sueur ! Les garçons n'ont pas encore commencé à suer à cet âge-là.

Dans un même souffle, je lui rappelle l'importance de n'en glisser un mot à personne. Et j'insiste :

— À personne, Susie !

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce que ça change ?

— Tout, voyons ! C'est d'une telle évidence !

Si on découvre mon secret, je suis convaincue que l'on m'expulsera immédiatement de la ligue. Une fille qui joue au hockey avec des garçons, ça ne se fait pas, malgré notre société moderne des années cinquante.

La sonnerie d'une cloche agitée par une élève de 6^e indique que la récréation est terminée. Nous réintégrons nos classes.

Je demeure songeuse. Décidément, la partie ne sera pas facile. J'en ai eu la démonstration à ma sortie du vestiaire après le match.

Bob Bowden, l'entraîneur de l'équipe adverse, est allé discuter avec son vis-à-vis, Al Grossi. J'étais accompagnée de ma mère, venue à ma rencontre, et nous l'avons croisé dans le couloir. Il a salué ma mère poliment et, en me désignant, il lui a dit :

— Votre *garçon* est tout un joueur de hockey, madame Hoffman.

Il a appuyé sur le mot *garçon*, puis il m'a fait un clin d'œil et un sourire avant de rejoindre son ami, Al. J'ai l'estomac noué. Il sait !

Je me suis souvenue que mon frère Muni est un copain du fils de monsieur Bowden. Or, je suis persuadée que cette pie bavarde lui a sûrement raconté que sa sœur jouait au hockey contre des garçons.

Monsieur Bowden avait la bonne humeur facile. Son club venait de gagner sa première partie. Mais qu'en sera-t-il lors d'une prochaine joute contre nous si sa formation perd ? Et si je suis celle – celui ? – qui inscrit le filet vainqueur ? Se plaindra-t-il au commissaire de la ligue qu'il y a une intruse dans le jeu ? Devrais-je passer inaperçue, au sein de mon équipe, comme la moitié des joueurs dont je n'ai même pas retenu le nom ou le visage ? Au moins, je n'attirerais pas l'attention sur moi.

Me dévoilera-t-il à mon entraîneur, Al Grossi ?

Je fais part de mes appréhensions à mon amie, Susie, le nez plongé dans ses devoirs d'arithmétique.

— Dis donc, Abby, c'est compliqué...

— Merci de me comprendre.

— De quoi ? dit-elle, avec l'efface du crayon sur le bout de la langue. J'ai de la difficulté à

résoudre le problème numéro 4. Toutes ces divisions, c'est vraiment compliqué.

— Eh ! C'est de hockey qu'il est question ! Pas de calcul ! lui dis-je sur un ton de reproche.

— Ah, s'excuse-t-elle. C'est beaucoup plus simple en patinage de fantaisie. Si un garçon voulait se faire passer pour une fille, ça se saurait tout de suite.

La maîtresse Elizabeth Morley met un terme à notre conversation.

— Abigail et Susie, le nez sur votre examen...

L'image de mes frères, Paul et Muni, ou de Scotty-les-lunettes, en tutu rose, m'arrache un sourire.



Au souper, le lundi soir, Muni confirme mes craintes. Il révèle qu'il en a peut-être discuté avec le fils Bowden.

— Je lui ai seulement raconté que mon frère Ab jouait pour les Tee Pees.

J'en laisse tomber ma fourchette dans mon assiette. Petit Benny m'imita aussitôt.

Ma mère proteste à ma place, moi qui suis sans voix.

— Mais ton ami sait bien que tu n'as pas de frère prénommé Ab !

— Il fera le lien, c'est sûr, croit papa.

Muni se défend.

— Est-ce ma faute s'il est intelligent ?

Mon visage est rouge de colère.

— J'aimerais en dire autant de toi, Muni de malheur !

— Maman, dans la maison, c'est Ab ou Abby ? demande-t-il.

— Abby, répond-elle, surprise par sa question.

Il se tourne vers moi et me tire la langue.

— Abby, Baby ! riposte-t-il.

Fichu argument.

— Abby, Baby ! Abby, Baby ! répète Petit Benny.

— Aaaaah ! Petit Benny Baby, toi-même ! lui dis-je, excédée.

Paul, étonnamment, demeure très discret. Il lève à peine les yeux de son repas au cours de notre discussion pourtant musclée. Il est absorbé par le contenu de son assiette. Je lui lance un pois vert à la figure.

— Abby ! On ne joue pas avec la nourriture ! gronde maman.

— Il nous cache quelque chose, j'en suis sûre, maman !

— Paul en a parlé lui aussi à ses amis, confie Muni, soucieux et heureux à la fois de détourner l'attention de lui.

Mon frère aîné avale difficilement sa dernière bouchée de bœuf.

— Gl... gloup ! Moi ? Mais euh...

— Si ! Si ! reprend Muni. Je t'ai entendu à l'école !

Paul m'évite du regard et tente de garder un visage de marbre. Peine perdue : ses joues rosissent.

— Ben... j'en ai glissé un mot à Erica Westbrook. Je... je voulais l'impressionner, explique-t-il.

— Il me semblait que tu ne te passionnais que pour les roches, Paul, observe Muni. C'est pour un autre type de travail de recherche ?

À bientôt quinze ans, Paul s'intéresse de plus en plus au sexe opposé. Mais est-il désespéré ou démuni au point de devoir utiliser les exploits de sa sœurlette pour enjoliver une conversation avec une fille ?

— Paul a une petite amie ! Paul a une petite amie ! dis-je en chantonnant avec Petit Benny pour lui tirer la pipe.

Mon père arbore un sourire attendri. Mais ma mère n'est trop pas contente de cette annonce.

— Ce n'est pas ma petite amie ! soutient Paul. Pas encore, du moins...

Les deux se sont rencontrés au Club des jeunes naturalistes de la région de Toronto. Ma mère pointe son index vers lui, ce qui n'est pas une bonne nouvelle en soi.

— Toi, tu devrais te préoccuper davantage de tes études que des filles !

Ma mère interpelle son mari :

— Toi, tu devrais avoir un entretien d'homme à homme avec ton fils sur les choses de la vie, Samuel H. Hoffman...

Mon père et mon frère Paul ont la même réaction :

— Oh ! Non !

La tête qu'ils font ! C'est tellement rigolo que ma mère, Muni et moi éclatons de rire, ce qui allège la tension qui minait le climat familial il y a quelques minutes.

— Sérieusement, les gars, reprend papa, la voix posée. Vous ne devriez pas répandre l'histoire d'Abby un peu partout. Gardons plutôt ça entre nous, d'accord ?

— Moins ça se sait, mieux ce sera ! ajoute maman. Si on découvre la réelle identité de votre sœur, je crains qu'elle ne soit expulsée de la ligue.

— Tout le monde ne serait pas d'accord avec le fait qu'une fille joue au hockey avec des garçons, relève papa. Pour la majorité des gens, la place d'une fille, sur la glace, est au patinage de fantasia et pas ailleurs.

Paul et Muni réfléchissent. En même temps !

— Que fait-on pour ceux à qui on en a déjà parlé ? demande Paul.

— Ceux et *celles*, siffle maman.

— Il n'y a qu'une celle, précise-t-il.

— Vous leur direz la vérité, suggère papa. Ils devraient comprendre la position d'Abby.

D'un signe de tête, mes frères acceptent.

Ma mère joint ses mains devant elle.

— Maintenant, Paul, si on discutait un peu plus de cette Erica Westbrook...



Dans la nuit qui précède mon deuxième match en carrière, mes frères ne m'ont pas refait le coup du réveil-minuit. Ils avaient été avertis sévèrement par mes parents.

Encore une fois, je n'ai pas très bien dormi, trop excitée à l'idée de rejouer au hockey. Un peu inquiète aussi par cette possibilité que la nouvelle s'ébruite et que je sois trahie dans mon vestiaire. Cauchemar garanti, à 3 heures 10 du matin.

Pour chasser cette angoisse naissante, j'entre en coup de vent dans la chambre de mes frères. Je secoue Paul dans son lit. J'arrache ses couvertures.

— Dépêche-toi, Paul ! Tu es en retard à ton rendez-vous !

Il ouvre un œil.

— Qu... quoi ?

Je le secoue davantage avec un plaisir renouvelé.

— Mais réveille-toi ! Ton rendez-vous avec Erica Westbrook ! Elle t'attend dehors, dans l'auto de son père !

Le mot clé est Erica. Dès qu'il entend ce prénom, Paul bondit de son lit et se propulse hors de la pièce. Incapable de réfléchir, les seules pensées qui doivent monopoliser son cerveau de primate, à cette heure-ci, ce sont Erica Westbrook et retard. Probablement dans cet ordre. Il traverse la cuisine, saisit son manteau dans le placard du portique et sort dans la nuit.

Je ferme les lumières et verrouille la porte. De la fenêtre du salon, j'aperçois mon grand frère, au coin de la cour, dans le froid de la nuit, en pyjama...

— Qu'est-ce que tu fais, Abby ? dit Muni, d'une voix ensommeillée.

Il traîne ses chaussettes sur le plancher. Il n'est pas vraiment réveillé.

— Chuut ! Je surveille Paul. Il est dehors en train d'embrasser son Erica Westbrook.

Une étincelle jaillit dans ses yeux.

— Tu pourrais les espionner, près du garage, si tu veux. Il la prenait dans ses bras il n'y a pas une minute.

Muni se délecte à l'avance.

— Hi ! Hi ! Hi ! Brillante idée, Abby !

À son tour, il enfle son manteau et sort discrètement. Il longe le mur du garage et épie son frère.

De nouveau, je verrouille la porte. Muni, soudainement conscient de la situation, retrouve Paul. Il n'y a pas d'Erica Westbrook à l'horizon. Mais une Abby qui les salue de la main, de la

baie vitrée de la cuisine, et qui savoure une douce vengeance.

— Bonne nuit, les gars !

Mes frères courent vers la porte d'entrée. Je les imite, mais moi, je me précipite vers ma chambre à coucher. Je me jette dans mon lit et je rabats la couverture sur ma tête tandis que des coups puissants ébranlent la porte. Puis la sonnerie explose dans la nuit.

J'entends des pas rageurs, ceux de mon père, dans la cuisine. Des lumières s'allument. Une voix s'emporte :

— Qu'est-ce que vous faites dehors à cette heure-là ?

Des excuses inaudibles. Un rire étouffé, le mien. Paul sera trop gêné de révéler qu'il croyait qu'Erica Westbrook l'attendait pour un rendez-vous galant. Et Muni sera embarrassé d'expliquer qu'il était en train d'espionner son frère.

Mais surtout, l'orgueil des garçons les empêchera de confier à mon père que leur diablesse de petite sœur les a mis en boîte.

L'esprit léger, je me sens comme si je venais de compter trois buts en finale de la Coupe Stanley ! Mon sentiment d'angoisse s'est évanoui.

Chapitre 7

ARRIVER PLUS TÔT À L'ARÉNA DE VARSITY EST UNE BONNE IDÉE. CELA NOUS PERMET DE RÉDUIRE LE STRESS DE LA CIRCULATION AUTOMOBILE ET D'ÉVITER D'ÊTRE EN RETARD. Il a fallu tirer de leur lit mon Petit Benny et mes deux grands frères. Ces derniers ronflaient comme des pères de famille, un octave plus haut. Il n'était pas question pour mes parents de les laisser seuls à la maison, à jouer les ours en hibernation.

— Ça leur apprendra, a dit maman, à faire des folies en plein cœur de la nuit.

En aucun temps, Paul et Muni ne m'ont accusée de leur avoir fait un sale tour. C'était de bonne guerre.

Maintenant dans le stationnement de l'aréna, je refuse que ma mère m'accompagne au vestiaire de notre équipe. Je ne veux pas que Scotty se moque de moi. De toute façon, je suis assez grande pour lacer mes patins. C'est tout ce qu'il

me reste à faire puisque j'ai mon équipement sur le dos, et même le chandail des Tee Pees de St.Catharines.

J'ai un mouvement de recul lorsque ma mère s'avance pour m'embrasser sur la joue. C'est que j'aperçois du coin de l'œil trois garçons vêtus de leur chandail bleu des Malboros de Toronto, nos adversaires d'aujourd'hui. En passant près de moi, l'un d'entre eux me bouscule d'un léger coup d'épaule.

— Eh ! Plante ton tipi ailleurs que dans mon chemin, fils à maman ! crache-t-il, d'un ton méprisant, ce qui fait rigoler ses compagnons.

Je lis aussitôt les intentions de ma mère dans son regard. Je me braque devant elle. Ma mère s'apprêtait à s'élancer vers le garnement pour le saisir par l'oreille – la droite, sa préférée – et le forcer à s'excuser pour son comportement.

— C'est correct, maman. Son tour viendra, à celui-là, tout à l'heure sur la glace...

Je retiens son numéro : le 8.

Au prix de mille efforts, ma mère se laisse convaincre de ne pas intervenir.

— Que je ne voie pas son père dans les gradins, il saura comment je m'appelle ! dit-elle, frustrée de devoir demeurer un simple témoin dans toute cette histoire.

— Tant que tu ne lui cries pas mon prénom, maman...

Elle s'éloigne rapidement pour retrouver son mari et ses trois fils déjà dans l'aréna. Pour ma

part, je pénètre dans l'édifice par la porte de côté, réservée aux joueurs.

Je longe le couloir. Il est encore tôt. J'ai une demi-heure devant moi. Quand je franchis l'aire ouverte menant à la patinoire, j'entends une douce musique, une valse de Strauss : *Le beau Danube bleu*. Je connais la mélodie au piano. Il n'y a pas de rondelles projetées avec force sur les bandes ou de hurlements de parents pour encourager leurs enfants ou dénigrer l'arbitre.

La glace est occupée par les patineuses de fantaisie. Je prends quelques secondes pour m'avancer afin d'y jeter un coup d'œil. Assise sur le banc des joueurs, je découvre la présence d'une vingtaine de filles en costume ; elles tournoient comme des toupies, sautent comme des crapauds, s'écrasent le popotin sur la patinoire et pleurent comme des bébés.

Ah ! Voilà mon amie Susie Read, en contrôle de ses mouvements artistiques. Elle glisse sur une seule jambe, comme un... euh... comme un flamant rose. Elle met ses bras en croix pour maintenir son équilibre ou peut-être pour s'envoler.

Dès qu'elle m'aperçoit, elle bifurque spontanément vers moi.

— Eh ! Dis donc, Abby, c'est gentil de venir me voir patiner !

Je lui lance un regard noir.

— Pas d'Abby, ici, Susie ! lui dis-je dans un murmure.

Elle s'excuse tout aussi vite et se reprend :

— C'est gentil de venir me voir patiner, AB !

Là, c'est mieux. Je me détends.

— Ça manque de rondelles, ton sport, lui dis-je en observant les patineuses.

Une voix derrière moi écorche mes oreilles.

— C'est ta petite amie, ça, Ab-ominable ?

Je n'ai pas à me retourner pour découvrir que Scotty rôde dans les parages.

Susie, elle, pouffe de rire.

— Ta petite amie, moi ?

— Tu vas l'embrasser, Ab-ruti ? me nargue-t-il.

— C'est AB, Scotty !

— Oui, mais Ab, ce n'est pas un prénom. C'est seulement les deux premières lettres de l'alphabet. On peut en faire ce qu'on en veut...

L'œil malicieux, il ajoute :

— À moins que tu ne préfères... Abigail !

Je cache mon trouble avec peine. Est-il au courant ? Ou a-t-il choisi un prénom féminin au hasard pour me taquiner ? L'attaque reste ma meilleure défensive :

— Tu connais la différence entre une salamandre et un caméléon, Scotty ?

Il réfléchit quelques instants avant de donner sa langue au chat.

Je prends Susie à témoin :

— Finalement, Eve Lismer avait raison avec son histoire de gribouillis dans le cerveau et de garçons.

Voilà mon frère Muni qui s'amène avec un curieux sourire aux lèvres. De sa tête, il désigne Scotty.

— C'est ton petit ami, ça ?

Non ! Pas encore !

Froissé, le garçon aux lunettes réplique :

— À qui parles-tu ?

C'est là que Muni réalise sa bêtise. Il vient de claironner que Scotty pourrait être mon petit ami, à moi, Abby Hoffman, joueur de hockey, qui se fais passer pour un garçon.

Je dévisage mon frère. Comment m'en sortir ? C'est Susie qui me permettra de ne pas perdre la face à l'aréna. Et lui à la maison !

— Scotty ? Mon petit ami ? Non, mais tu rigoles ou quoi, Muni ? dit Susie, les joues empourprées par la gêne.

Scotty en ajoute une couche supplémentaire :

— Moi ? Son petit ami ? Non, mais tu rigoles ou quoi ? répète-t-il, la voix tremblotante.

Ouf ! Scotty n'y a vu que du feu. Il est vrai que puisque nous sommes côte à côte, Muni aurait pu tout aussi bien s'adresser à Susie qu'à moi. Étrangement, Scotty n'a pas regardé mon amie. À peine a-t-il jeté un coup d'œil vers elle. Tiens, c'est curieux : je jurerais que Scotty louche. Ce n'était pourtant pas le cas il y a quelques secondes...

— Ah ! Je me suis trompé alors, dit Muni, sans pour autant s'excuser.

Il se tourne vers moi et me lance, avec un grotesque clin d'œil :

— Donc, Ab, Susie, c'est ta petite amie ?

C'est d'un air faussement choqué que je lui réponds.

— Ça ? Ma petite amie ? Non, mais tu rigoles ou quoi, Muni de malheur ?

Je vire les talons pour me diriger vers le vestiaire. Je suis suivie de Scotty, laissant Muni et Susie sur place. J'entends la voix de Susie rugir de colère à mon endroit.

— ÇA ? Je suis une ça, moi ? Je vais t'en faire des ça, moi, Ab Hoffman ! Tu es le garçon le plus nul que j'aie jamais rencontré !

Ma meilleure amie n'est pas seulement une bonne patineuse de fantaisie, c'est aussi une excellente comédienne !



Je déteste les Malboros de Toronto.

De vraies brutes ! À y regarder de plus près, je ne crois pas que ce sont des jeunes de mon âge. Même que j'en soupçonne certains de s'être rasés avant le match pour ne pas qu'on devine leur barbe ! L'un d'entre eux est aussi grand et gros que mon frère Paul ! David Kurtis, mon partenaire à la défense, le plus imposant joueur des Tee Pees, lui arrive à la hauteur des sourcils.

Pendant la joute, quelques-uns de nos joueurs ont carrément peur. Si la rondelle se rend dans

un coin ou près de la bande, ils évitent de s'y précipiter.

— Arrêtez de patiner sur les talons, les gars ! rugit l'entraîneur Al Grossi, furieux du comportement de sa troupe.

Si les Malboros n'étaient que des voyous en patins... mais non ! Ils savent jouer au hockey. Après deux périodes, nous tirons de l'arrière 5 à 1. Notre gardien Graham Powell est bombardé de toutes parts. Il ne peut faire de miracles à lui tout seul. Ce qui n'arrange rien, c'est qu'il a été rudement bousculé au début du premier tiers par cette peste qui porte le numéro 8. Celui-là qui m'avait heurtée de son épaule à l'extérieur de l'aréna. Il s'appelle Hodge. Il lance de la droite et évolue à l'aile. Il est vif sur ses patins et toujours en mouvement. Comme une vilaine mouche. Et aussi difficile à attraper. J'ai essayé à deux reprises de l'écraser dans la bande, mais il a évité ma charge à la dernière seconde. C'est moi qui ai encaissé le coup. Le choc avec la rampe m'a causé une légère coupure à la joue.

Le sang a giclé et je suis sortie du jeu, mon gant masquant la partie blessée de mon visage. Ma mère a accouru vers le banc des joueurs. J'ai montré ma coupure à l'entraîneur. Lorsqu'il a vu ma mère, il m'a guidée vers elle.

— Tu as encore besoin de ta maman, Ab, a ricané Scotty. Pourquoi ? Tu as un gros bobo, le bébé ?

J'ai retiré le gant de ma figure.

— Pour ça ! lui dis-je, la joue maculée de sang.

C'est comme si les lumières s'étaient éteintes dans la tête de Scotty. À la vue du sang, il a brusquement pâli avant de tourner de l'œil, puis il s'est écrasé derrière le banc.

— Bon ! Voilà autre chose ! s'est exclamé l'entraîneur.

Ma mère a examiné ma joue. Avec une serviette humide, elle a épongé le sang. Elle a ensuite appliqué un pansement, qu'elle a tiré de son sac à main, un véritable fourre-tout.

— Ça devrait te permettre de terminer la rencontre sans trop salir ton chandail des Tee Pees.

J'ai senti son émotion devant mon visage blessé.

— Pas maintenant, maman ! lui ai-je dit, doucement.

Non, mais c'est sérieux une première cicatrice grâce – et non pas à cause de – à un match de hockey. Pour moi, c'est aussi important qu'un but ou une punition. Un peu comme une reconnaissance physique de la pratique de mon sport. Il n'était pas question qu'elle la scelle en y déposant un baiser... Ce serait terriblement honteux pour moi.

J'ai retrouvé ma place près de Scotty qui a repris connaissance et des couleurs.

— C'est pas juste ! J'en veux une, moi aussi ! a-t-il bougonné, envieux comme pas un.

— Il faut aller à la guerre pour ça, Scotty. Pas courir sur la glace comme un chevreuil et fuir la circulation ! lui ai-je dit.

Durant la troisième période, les Malboros ne ralentissent pas le rythme du jeu, même si la victoire leur est acquise depuis le milieu du deuxième tiers lorsqu'ils ont compté leur cinquième filet.

Leur intention est évidente : ils cherchent à nous humilier. À notre tour, nous haussons l'intensité de notre performance, mais avec peu de résultats. Nous limitons nos opposants à un but, sans réussir à tromper la vigilance du gardien adverse.

Un seul incident marque cette dernière portion de la joute. Je suis très compétitive et ça me choque de constater que la victoire nous échappe et que je n'ai pas pu rendre la monnaie de sa pièce à Hodge, le numéro 8 du Toronto.

À chaque passage près de notre banc, il se plaît à nous narguer :

— Vous jouez comme des filles, les Tee Pees !

Il reste peu de temps au match. Je prends une gorgée d'eau. Mon frère Paul m'a déjà expliqué qu'il ne fallait pas trop boire sinon il y a risque d'avoir mal à l'estomac. Normalement, on recrache l'eau à nos pieds, au banc des joueurs. J'ai vu les gars des Tee Pees de St.Catharines, notre équipe au hockey junior, agir ainsi pendant les parties.

Une fois n'est pas coutume et je recrache ma gorgée vers la patinoire. Coïncidence suprême, c'est au moment même où Hodge s'attarde devant notre banc. Que je suis gaffeuse !

Comme il a toujours la bouche ouverte, car il jacasse sans cesse sur la glace, il en reçoit une bonne giclée et s'étouffe.

Les yeux exorbités, il se rue vers notre banc, levant le bâton pour nous frapper. L'arbitre intervient aussitôt et l'expulse pour conduite antisportive.

— Mais c'est lui qui m'a craché au visage, proteste-t-il.

L'arbitre sonde du regard l'entraîneur Al Grossi.

— Je n'ai rien vu, répond-il en haussant les épaules.

— C'est Hoffman, monsieur l'arbitre, indique Scotty tout en s'éloignant de moi.

Sale mouchard !

Le capitaine Jim Halliday s'interpose.

— Non, ce n'est pas Ab, c'est moi...

David Kurtis, mon partenaire à la ligne bleue, se porte à son tour à ma défense.

— Non ! C'est moi, le coupable !

— menteur ! C'est moi ! affirme Russell Turnbull.

Par souci de justice, puisqu'une infraction a bel et bien eu lieu, l'arbitre choisit un joueur des Tee Pees au hasard pour le chasser de la partie.

— Le premier qui accuse est souvent celui qui est fautif, croit-il.

— Ça, c'est vrai, monsieur l'arbitre, approuve Scotty.

L'officiel le pointe du doigt et siffle.

— Toi !

— Je le dirai à mon papa, gémit Scotty tandis qu'il se dirige vers notre vestiaire.

L'incident Hodge permet de souder davantage les liens de notre équipe, comme le soutient l'entraîneur après le match.

Je ne suis pas d'accord avec le moyen utilisé. Mais entre nous, je suis content du résultat. Il faut savoir se faire respecter au hockey comme dans la vie.

— Vive Ab Hoffman ! crie le capitaine Jim Halliday.

— Hoffman ? Mais c'est moi qui ai été sacrifié, rappelle Scotty, offusqué.

Son commentaire suscite l'indifférence générale alors que mes coéquipiers m'entourent pour me féliciter.

Chapitre 8

D'ORDINAIRE, CES JOURS-CI, LORSQUE LE TÉLÉPHONE SONNE À LA MAISON DES HOFFMAN, APRÈS LE SOUPER, C'EST POUR PAUL. Dès qu'il se met à s'exprimer d'une voix douce, on en déduit qu'il s'agit de son Erica Westbrook chérie à l'autre bout du fil.

Ce soir, à l'heure convenue, à la première sonnerie, Paul devance tout le monde et prend le combiné. Il est presque 7 heures. D'un air nonchalant, je m'assois tout près et je fais semblant de consulter l'album des meilleures athlètes féminines des années 20 et 30, fabriqué par ma mère dans sa jeunesse. Elle y avait collé les articles de journaux de ses héroïnes d'alors. Je m'arrête à la page consacrée à la coureuse Bobby Rosenfeld, qui avait gagné la médaille d'or au relais 400 mètres, aux Jeux olympiques de 1928, à Amsterdam.

— C'est pour moi, s'excuse Paul en cherchant à s'éloigner un peu de moi.

Tâche impossible à cause du cordon boudiné qui relie le combiné au téléphone.

— Je l'aime cette fille-là, dit maman, tandis qu'elle établit le budget du mois, une pile de papiers étalés sur la table de cuisine. C'est une bonne affaire que les filles appellent les gars, et pas toujours elles qui attendent près du téléphone un coup de fil de leur petit ami.

Mon père approuve d'un grognement, occupé à laver à la main son sarrau blanc dans l'évier. Il pulvérise du détachant sur le bout de ses manches sali dans son laboratoire de chimiste chez CIL².

— Maman, ton album est très intéressant, lui dis-je, tout en prêtant l'oreille à la discussion de Paul et de son Erica.

— Merci, Abby. Tu liras l'article sur Myrtle Cook.

— Je n'y manquerai pas...

Paul plaque le combiné contre son visage, couvre un coin de sa bouche pour n'être entendu que de son interlocutrice. Peine perdue, j'ai l'oreille attentive.

— Salut, ma belle chérie d'amour, dit-il d'une voix suave. Comment vas...

Il me remet l'appareil, l'air embarrassé.

— C'est pour toi, Abby... C'est ton entraîneur.

2. Canadian Industries Limited.

Mes parents lèvent la tête et adressent à Paul un regard lourd de reproches.

— Quoi ? interroge mon frère.

La gaffe... Abby... Mon entraîneur...

Paul lâche le combiné comme s'il était devenu brûlant. Ce dernier se balance dans le vide, près du comptoir qu'il heurte à quelques reprises.

— Allô ? Il y a quelqu'un ? dit la voix masculine en provenance du récepteur.

Je reconnais l'entraîneur Al Grossi, à qui Paul a murmuré des mots d'amour avant de comprendre sa méprise.

D'un geste sec, ma mère m'incite à répondre. Je suis d'accord avec elle, mais comment m'en sortir ? Inspiré, mon père abandonne sa chemise mouillée et savonnée, et il me souffle une solution à l'oreille.

Je m'empare du téléphone.

— Allô, Ab ? commence Al Grossi. Pourquoi ton frère t'a-t-il appelée Abby ? C'est un prénom de fille, ça, non ?

J'avale ma salive. Je devrai me montrer persuasive.

— Ah, ça ? C'est une stupide blague entre frères. Pour se taquiner, on se donne des prénoms qui se terminent avec le son « i ». Dans la famille, on a déjà Muni et Petit Benny. Pour lui, je suis Abby, n'est-ce pas, mon cher... Pauli ?

Mon frère grimace et s'éloigne. Il m'avertit par signes de couper court à ma conversation,

puisqu'il attend un appel de son Erica. Je fais la moue. J'espère que monsieur Grossi a plein de trucs à me raconter...

— Eh bien ! Ab, c'est simplement pour t'aviser d'un changement dans le calendrier. Le match de samedi prochain sera disputé à 1 heure de l'après-midi, au lieu de 2 heures. On affronte les Cubs de Hamilton. Bonne soirée, Ab...by !

Soulagée, je réplique :

— Vous aussi, Al...i !

Je raccroche et j'échappe un long soupir. Ouf ! Il était moins une !

Presque aussitôt, le téléphone sonne. Je devance Paul et je décroche.

Un sourire coquin, je tends le combiné à mon frère.

— C'est pour toi, Pauli chéri...



Je devrais être de belle humeur. On est dimanche et il n'y a pas d'école. La veille, à l'aréna Varsity, les Tee Pees ont remporté leur première victoire de la saison : 4-2 sur les Cubs de Hamilton.

Je n'ai pas récolté de points, mais je n'étais pas sur la patinoire pour les deux buts de nos adversaires. J'ai aussi bloqué deux tirs avec

mes jambières, dont un qui se dirigeait vers le fond du filet déserté par notre gardien Graham Powell, qui avait chuté sur la glace. La rondelle, lorsqu'elle a frappé ma jambe, m'a fait mal ; elle a touché le côté de mon mollet, une partie non protégée par une pièce d'équipement.

Je me suis écroulée, vaincue par la douleur. On aurait dit que j'avais reçu un vicieux coup de pied.

Le jeu a été sifflé et j'ai été reconduite à mon banc, soutenue par mon partenaire à la ligne bleue, David Kurtis, et par le capitaine Jim Halliday. Scotty, qui traînait dans les parages, s'est éloigné quand est venu le moment de m'aider.

— Tu retardes le match ! m'a-t-il blâmée, mécontent.

Je retenais avec peine mes larmes tant la douleur était vive. Je ne voulais pas inquiéter mes parents et voir débarquer ma mère, qui dévalerait les gradins pour me porter secours. D'ailleurs, j'ai prévu le coup et je l'ai saluée pour la rassurer.

J'ai sauté un tour de présence au jeu, en espérant que cette courte période de repos chasserait le mal. Je n'étais pas encore tout à fait à l'aise sur mes patins lorsque je suis retournée sur la glace. Mais, dans le feu de l'action, j'ai retrouvé mes moyens. Je n'ai pas eu le choix de toute façon : un joueur des Cubs s'est échappé entre David et moi pour s'envoler vers le filet.

— C'est ton homme, Ab ! a hurlé Al Grossi.

En langage clair, ça signifiait que je serais blâmée s'il arrivait seul devant notre gardien. J'ai patiné comme jamais auparavant pour le rattraper et parvenir à soulever son bâton avant qu'il ne décoche un tir. La rondelle a glissé faiblement jusqu'à Graham Powell qui l'a immobilisée sous son gant.

Nous étions en fin de troisième période et le pointage était alors de 3-2 en notre faveur. Un but des Cubs et nous aurions dû nous contenter d'un match nul.

Une nulle, pour Al Grossi, ça n'a rien d'excitant, nous a-t-il déjà dit avant une rencontre. C'est un peu comme embrasser sa sœur...

« Beurk ! » ont fait les Tee Pees dans le vestiaire. J'ai ajouté ma voix au concert.

J'étais satisfaite d'avoir réussi à contrecarrer l'attaque des Cubs, presque autant que si j'avais inscrit mon premier but. L'entraîneur a manifesté son appréciation avec une formidable claque dans mon dos à mon retour au banc. Sur le jeu suivant, comme la joute touchait à sa fin, Hamilton a retiré son gardien. Notre capitaine Jim Halliday, au profit d'un tir précis du centre de la glace, a logé le disque dans leur filet. Nous avons bruyamment célébré cette première victoire de notre jeune saison.



Notre capitaine Jim Halliday ne s'est pas retiré dans notre chambre, une fois le match terminé. Il a été rejoint sur la glace par les trois capitaines des autres formations de la Petite Ligue de hockey de Toronto : Bobby McGuinn, des Malboros de Toronto ; Bob Canning, des Cubs de Hamilton ; et Fred Stanfield, des Majors de St. Michael's.

Les quatre joueurs ont été choisis par leur entraîneur pour symboliser la première Semaine nationale du hockey, organisée par l'Association canadienne de hockey amateur.

Pour les besoins de la promotion dans les journaux, les jeunes sont postés derrière une large bannière où on lit : *Aidons nos garçons à devenir de meilleurs hommes !*

L'ironie du slogan me frappe. Quelqu'un a-t-il pensé que le hockey aidait aussi les filles à devenir de meilleures femmes ?



La rondelle du match contre les Cubs a été remise au capitaine Halliday qui a inscrit deux buts, dont celui de la victoire. Bon prince, il l'a donnée au gardien Powell, brillant à plusieurs reprises. En retour, celui-ci s'est avancé vers moi pour la déposer dans mon gant.

— Tu l'as méritée, Ab, m'a-t-il dit.

Scotty, assis à mes côtés, a manifesté son impatience.

— Ben là ! Arrêtez de l'accorder à n'importe qui !

— Tu aimerais l'avoir ? lui ai-je demandé.

— Quelle question ! a-t-il répliqué, les yeux hors de ses lunettes. Est-ce que le ciel est bleu ? Est-ce que les Leafs de Toronto remporteront la Coupe Stanley ? Est-ce que les gars sont meilleurs que les filles dans tout ? C'est une évidence !

J'ai pris une grande inspiration pour me calmer. Scotty n'est pas du genre facile à apprivoiser.

— C'est vrai, Scotty, lui ai-je avoué. On ne peut pas donner la rondelle du match à n'importe qui.

— Merci, Hoffman ! a-t-il répondu en tendant la main.

Je me suis levée de ma place.

— C'est pour ça que je la retourne au capitaine Halliday.



Donc, j'avais toutes les raisons du monde d'être heureuse : première victoire, pas d'école. Pourquoi alors est-ce que je boude mon plaisir ? Pour un mot de quatre lettres, qu'il ne faut pas prononcer en ma présence. Un mot terrible à porter, surtout pour quelqu'un comme moi.

Si j'ai réprimé des larmes de douleur lorsque la rondelle a frappé mon mollet, cette fois-ci, je ne retiens nullement des pleurs de rage.

— Il n'y a pas de discussion, tranche maman. Un point, c'est tout !

Humiliée, honteuse, fragile, vulnérable, je suis contrainte à devoir enfiler... une robe ! Voilà l'infâme mot de quatre lettres.

C'est affreux, moi qui mets toujours un jean !

L'objectif de ce déguisement : un repas au restaurant avec mes grands-parents, les parents de mon père, plutôt conventionnels. Ma grand-mère maternelle n'y aurait pas accordé la moindre attention, tout le contraire des grands-parents Hoffman. Déjà qu'ils digéraient difficilement l'affront que ma mère, même en épousant leur fils, ait conservé son prénom et son nom de jeune fille, Dorothy Medhurst ! Elle n'est pas madame Samuel Hoffman. Qu'elle soit une artiste dans l'âme et qu'elle enseigne l'art aux enfants n'arrangeaient en rien leur relation.

Devant la situation, je laisse libre cours à ma grogne.

— C'est comme obliger Paul, Muni ou Petit Benny à revêtir une robe ! Je ne veux paaaaas !

Ma mère parvient finalement à me calmer.

— Choisis tes combats, Abby, observe-t-elle. Le fait de devoir porter une robe vaut-il tout ce gaspillage d'énergie, de larmes et de temps ? Et puis, on jaserait de cadeaux de Noël.

Ma mère a le don de fournir les arguments pour désamorcer la bombe que je risquais de devenir à très court terme. Il faut le dire : elle-même ne raffole pas de ce type de vêtements.

Pour sa part, mon père s'assure de la collaboration de ses trois fils. Il ne tolérera aucune blague à ce sujet, sinon la liste des cadeaux de Noël s'en trouvera amputée.

À contrecœur, j'enfile ce qui me tient lieu d'unique robe dans mon placard : mon uniforme de scout. Je crois que mon amie Susie Read en a des dizaines, pour toutes les circonstances, suspendues à des cintres dans le placard de sa chambre.

Dès que mes frères m'aperçoivent, ils me tournent le dos et enfouissent leur visage dans leurs mains. Il n'y a que mon Petit Benny qui s'avance vers moi, ravi.

— Belle Abby !

— Ouais, lui dis-je, avec un sourire forcé. C'est vraiment Abby, aujourd'hui...



Mon long manteau noir cache ma robe, mais ne me protège pas le bas des jambes. Dehors, il fait plutôt froid et sec.

Une fois à destination, nous nous engouffrons dans le restaurant. Mes grands-parents

Hoffman, Albert et Divine, sont installés à une grande table circulaire, dans un coin au fond de la pièce. Mon grand-père ajuste l'affreuse perruque sur sa tête. On dirait une vadrouille sans son manche. Il obtient la confirmation de sa femme que tout est en place. L'endroit est achalandé en ce dimanche midi et les conversations sont animées. C'est le rendez-vous hebdomadaire populaire, qui suit la célébration dominicale de 11 heures.

Après les salutations, nous nous répartissons autour de la table : moi, en face de ma grand-mère, mais entre Paul et Muni ; mon Petit Benny tenait absolument à être près de son grand-père.

— Tu as les cheveux très courts, Abby, remarque ma grand-mère du bout des lèvres. Une chance que tu as une robe, sinon tu aurais l'air d'un garçon.

— Merci pour le compliment, Divine.

— Grand-mère, corrige-t-elle, les lèvres pincées.

Je grimace un sourire et je me rappelle que j'aimerais avoir pour Noël une nouvelle paire de bas de hockey ; les miens sont troués à la hauteur du genou. Mon grand-père, constatant que la discussion entre les filles venait de s'amorcer pour ma grand-mère, s'adresse à mes frères aînés.

— Alors, les gars, cette saison de hockey, ça se passe bien jusqu'ici ?

— Oui, dit Paul.

— Oui, dit Muni.

— Oui, dis-je, ayant délaissé rapidement le sujet féminin de ma conversation avec grand-mère Hoffman.

Les yeux bleu-gris de mon grand-père pétillent derrière ses lunettes. On raconte dans la famille que j'ai ses yeux.

— Vous êtes chanceux, les garçons, d'avoir l'appui de votre jeune sœur à vos parties de hockey, exprime-t-il avec bienveillance.

— Le contraire est vrai également, signale maman.

Ma mère ne trouvait aucun intérêt à parler de mode avec sa belle-mère.

— Ce qui signifie ? demande mon grand-père, perplexe.

— Qu'Abby joue au hockey avec des garçons, révèle papa.

Il y a un moment de silence et de stupéfaction chez mes grands-parents. Mon Petit Benny saute sur l'occasion pour retirer la perruque de mon grand-père et la déposer sur sa propre tête en rigolant.

Paul et Muni éclatent de rire. Ma mère, tout en s'esclaffant, enlève la prothèse capillaire à son tout-petit et la remet à son propriétaire. Mon grand-père Hoffman, pas du tout offusqué, range l'objet dans le sac à main de sa femme, comme il l'aurait fait pour un vulgaire mouchoir.

— Qu'est-ce que tu as dit, Samuel ? demande ma grand-mère.

Mon père, avec infiniment de patience, répète ses propos. Il résume les péripéties entourant mon inscription et mes premiers matchs de la ligue avec les Tee Pees.

On aurait révélé à ma grand-mère que je venais d'être embauchée dans l'armée qu'elle n'aurait pas été davantage bouche bée.

— Mais... Abby... tu es une... fille ! remarque-t-elle, choquée.

— Vous avez une très bonne vue, grand-mère Divine, lui dis-je, un brin sarcastique.

— Les filles font du patinage de fantaisie, pas du hockey ! avance-t-elle.

— C'est vrai, ça, Samuel ? dit mon grand-père.

Mon père, dont j'apprécie au plus haut point l'attitude, n'essaie pas de cacher ou d'habiller la vérité, même qu'il s'amuse de la réaction de ses parents. Pas moi. Je les trouve surtout vexants.

— C'est vrai qu'il n'y a que les garçons qui peuvent jouer au hockey, n'est-ce pas, Paul, Muni ? insiste ma grand-mère, cherchant un appui autour de la table.

Mes frères aînés haussent les épaules et demeurent silencieux, trop désireux de ne pas compromettre leurs chances d'avoir des cadeaux de Noël.

— Non, c'est faux ! coupe maman. Les sports, c'est bon pour les garçons ET pour les filles. Et le hockey, c'est du sport, chère Divine !

— Madame Albert Hoffman, reprend-elle en grinçant des dents.

Puis, elle interpelle son mari.

— Tu vois, Albert, la mauvaise influence qu'elle a sur sa fille !

En d'autres circonstances, son commentaire aurait causé un incendie à la table des Hoffman. Pas aujourd'hui. On choisit ses combats, m'a dit maman dans la matinée. Convaincre sa belle-mère n'est pas inscrit dans ses priorités du jour. Elle y a d'ailleurs renoncé depuis longtemps.

Mon grand-père, qui a surmonté sa surprise, affiche maintenant un grand sourire.

— Abby joue au hockey avec des garçons ? Pourquoi pas ? C'est formidable tout ça !

Il baisse la voix comme s'il dévoilait un secret.

— Et personne ne le sait ?

— Non, personne, lui dis-je, heureuse qu'il se range de mon côté.

Il me fait promettre de lui téléphoner pour lui indiquer quand aura lieu la prochaine partie à l'aréna Varsity.

— On veut aller te voir à l'aréna, m'assure-t-il. N'est-ce pas, Divine ?

Ma grand-mère, en guise de réponse, fixe son menu.

— Ça signifie oui, dans le langage de grand-mère, qui a bien du rattrapage à faire pour être de son époque, traduit mon grand-père.

D'un claquement des doigts, il appelle un serveur qui s'avance aussitôt à notre table.

— Nous sommes prêts à commander nos repas. Vous m'inscrivez tout ça sur une même addition, c'est moi qui paie. Ce midi, on fête !

— Un événement en particulier ? s'enquiert le serveur.

Mon grand-père me désigne de son menton.

— Ma petite-fille, ici, joue au hockey !

Bon, pour la discrétion, on repassera... Rejetons la faute sur un trop-plein d'enthousiasme.

À voir son expression, on sent que l'homme vient d'entendre une très mauvaise blague. Il réplique en ricanant :

— Monsieur, ce n'est pas très féminin pour une fille de pratiquer un sport, encore moins un sport rude comme le hockey ! Votre commande, s'il vous plaît... j'ai énormément de travail et j'ai peu de temps à perdre...

« à écouter des sottises. » Il ne l'a pas dit ouvertement, mais c'était l'évidence même. Quel bête, celui-là ! Pourvu que mon grand-père ne lui verse pas un gros pourboire.

— Mais c'est vrai ! souffle ma grand-mère, éplorée.

Des éclats de rire dans une autre partie du restaurant m'incitent à lever la tête. Une réunion de famille comme la mienne. Banale. J'imagine les discussions et... Non ! Nooon !

Là, parmi le groupe, une tête familière aux cheveux roux : celle de David Kurtis, mon partenaire à la ligne bleue !

Je dois avoir une mine d'enterrement. Paul constate mon état.

— Tu es si pâle, Abby. On croirait que tu as vu un fantôme !

Dans les faits, ce matin, j'aurais préféré apercevoir un revenant plutôt que l'un de mes coéquipiers des Tee Pees.

Je masque un côté de ma figure avec mes mains et, à voix basse, j'explique la situation à mes parents.

— Si David me découvre déguisée en fille, c'en est fait de moi !

— Mais tu ES une fille, Abby ! rétorque ma grand-mère, à la limite du découragement.

— Ce n'est plus Abby jusqu'à nouvel ordre, annonce papa, à la tablée.

— C'est Ab, précise Muni à l'intention de mes grands-parents. C'est son nom de garçon.

Inutile d'ajouter que ma grand-mère est totalement dépassée par la tournure des événements.

— Cache-toi là-dessous pour le restant du repas ! propose Paul en soulevant la nappe.

— Bonne idée ! Tu me donneras tes crêpes, dit Muni, qui salive à l'idée d'une montagne de crêpes dans son assiette.

— Non ! intervient maman avec calme. Il faut prendre une décision réfléchie, mais rapide, car notre table est située près des toilettes.

— Tôt ou tard, ton ami pourrait passer par ici, signale papa.

J'ai perdu l'appétit. J'ai mal au ventre. De tous les restaurants de Toronto, pourquoi la famille Kurtis a-t-elle choisi celui-ci ? Ouais, la logique s'applique également à nous. Pourquoi mes grands-parents ne nous ont-ils pas fixé un rendez-vous ailleurs ? Et si je n'avais pas écouté ma mère ? Si j'avais mis un pantalon ainsi que je le désirais, au lieu de cette fichue robe que l'on m'a obligée à enfiler, je rencontrerais David sans aucune gêne.

Paul regarde par-dessus mon épaule.

— Abby, je ne veux pas t'inquiéter, mais je crois qu'il t'a aperçue... Il se lève de sa chaise.

Mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Une idée, quelqu'un !

Ma mère nous ordonne, à Muni et à moi, de la suivre à la salle de bains.

— Mais, proteste Muni, mes œufs risquent de refroidir.

— Pas de discussions ! riposte maman sur un ton qui n'admet, justement, pas de discussions.

Mon frère obéit et je file en sa compagnie, avec ma mère, vers la salle de bains.

À temps ! Quand je referme la porte, David est près de notre table.

Au bout d'un moment, nous ressortons. David s'entretient avec Paul. Sous l'œil médusé de mes grands-parents, et amusé de mon père, je vais saluer mon coéquipier.

— Salut, David !

— Salut, Ab, me dit-il. Il me semblait bien que je t'avais aperçu parmi la foule.

Je me tortille dans mes vêtements trop grands, tentant par tous les moyens de ne pas laisser paraître ma gêne.

La politesse exige que je présente David à ma famille.

— Avec Ab, vous formez une belle paire de défenseurs, le complimente papa.

— Merci, monsieur Hoffman, dit-il. Mais c'est très facile avec Ab. Votre garçon a le sens du hockey.

— Seigneur ! laisse échapper ma grand-mère.

— Là-bas, c'est Petit Benny, mon frère.

Pour le divertir et lui éviter de faire une gaffe, même s'il ne parle pas encore beaucoup, mon grand-père lui a prêté sa perruque. Petit Benny joue à la lui mettre sur la tête et à la retirer.

— Je veux ça pour Noël ! annonce-t-il.

Enfin, je désigne la personne debout à mes côtés.

— Et ici, c'est... euh... ma sœur, Muni...

— Munie avec un « e », spécifie Paul, sans oser regarder mon frère de peur d'exploser de rire.

— Salut, Munie. Euh... belle robe, se contente de lui dire David.

Muni le dévisage.

Mon équipier ressent un malaise, accentué par un court silence.

— Bon... Je retourne à la table de mes parents. On se revoit samedi prochain ?

Il nous quitte après les politesses d'usage.

Je reprends ma place, libérée d'un poids énorme. L'appétit est revenu et j'entame la montagne de crêpes qui s'élève dans mon assiette.

— Non, c'est pour moi ! m'avertit Muni, coincé dans ma robe de scout.

Ma mère a dû se montrer persuasive dans la salle de bains. Muni a accepté de plier. Il avait peu de pouvoir de négociations, compte tenu de l'urgence.

— Rendre une faveur à ta sœur, c'est la moindre des choses, lui a dit maman.

Par chance pour moi, par malchance pour lui, Muni est seulement un peu plus grand que moi. C'est ainsi que nous avons échangé nos vêtements en un tour de main. Dans l'espace assez restreint d'un cabinet de toilette, j'ai eu plus de facilité à me glisser dans son pantalon que lui dans ma robe.

Pour des raisons évidentes, nous ne nous éternisons pas au restaurant. Mes parents offrent à mes grands-parents de venir à la maison pour le dessert.

— Voulez-vous nous annoncer également que Muni fait du patinage de fantaisie ? ironise ma grand-mère.

Lorsque le serveur apporte l'addition à mon grand-père, il le remercie du bout des lèvres – le

pourboire était à la hauteur de la délicatesse de ses opinions. Son regard s'attarde sur Muni.

— C'est elle qui joue au hockey ? siffle-t-il avec arrogance.

— Oui ! Et elle joue très bien, lui dis-je sur un ton de défi.

— Ma jeune sœur fait du patinage de fantasia. C'est un sport taillé sur mesure pour les filles, observe le serveur, avec une moue de dédain.

— On a compris, merci, le coupe maman en se levant de table.

Nous nous dirigeons vers la sortie. Je salue au passage David Kurtis et sa famille. Ses parents semblent plus intrigués par cette curieuse grande sœur que par moi.

Tandis que nous nous rendons chercher nos manteaux au vestiaire, un autre groupe de clients pénètre dans l'établissement. Et là, c'est au tour de Muni de devenir blanc comme un napperon de restaurant.

Le fils Bowden, son meilleur ami, est devant lui...

Et il l'a reconnu...

Chapitre 9

HEUREUSEMENT POUR MUNI ET POUR MOI, ON PEUT COMPTER SUR LA DISCRÉTION DU FILS BOWDEN. BON PRINCE, IL PROMET D'OUBLIER l'épisode de la robe tout comme le fait qu'une fille joue au hockey dans une ligue de garçons.

À cette légère humiliation, il y a quelque chose de bien pour mon frère.

— Les filles ne devraient jamais porter de robe l'hiver. C'est trop froid pour les jambes, se plaint Muni à notre retour à la maison.

Par contre, Paul lui rappelle les conséquences de son déguisement.

— Si tu veux te présenter aux parties d'Abby, tu devras remettre sa robe, au cas où David Kurtis te verrait, n'est-ce pas maman ?

Je n'ose renchérir là-dessus. Ma mère rassure Muni.

— Tu n'es pas fait pour enfiler des robes, mon garçon, lui dit-elle.

— Comme moi, finalement ! fais-je en exécutant quelques pas de danse, très à l'aise dans mon pantalon.

Il m'en faut peu pour être heureuse : un pantalon au lieu d'une robe, des garçons à bousculer plutôt que des filles avec qui jacasser (à l'exception de mon amie Susie Read), des patins aux pieds à la place de bottes d'hiver, un bâton de hockey à la main de préférence à la lavette pour faire la vaisselle.

Là, je suis dans le meilleur des mondes. Après avoir enduré le port de la robe pendant de trop longues heures, rien ne me réjouit davantage que de jouer au hockey, une semaine plus tard, avec les Tee Pees. La joute d'aujourd'hui, samedi, est disputée en fin de journée, à 5 heures. Nous affrontons les Majors de St.Michael's.



C'est ce que je décrirais comme un match complet : une punition, un but raté, un point.

Une punition. Ça devait se produire tôt ou tard avec mon jeu physique et robuste. Je n'ai pas peur de l'action, quitte à collectionner quelques bleus supplémentaires sur le corps.

Les adversaires qui s'aventurent dans notre zone doivent s'attendre à en payer le prix. Dès

que j'ai une chance de frapper, je ne la laisse pas passer, le joueur encore moins.

C'est lors d'une telle séquence que j'ai écopé de ma punition. Un attaquant des Majors, à ma ligne bleue, en possession de la rondelle, a feinté vers sa droite avant d'obliquer brusquement à sa gauche. Plus tard, à la maison, mon frère Paul m'a dit que le numéro 14, Fred Stanfield, m'avait sortie de mes bottines, tant j'ai eu l'air folle.

Stanfield a faufile la rondelle entre mes patins. Déséquilibrée, je me suis accrochée à lui. Mais, par sa faute, il est tombé... L'arbitre a sifflé.

— Numéro 6 des Tee Pees. Deux minutes pour avoir fait trébucher, a-t-il annoncé.

— Je ne l'ai même pas touché ! ai-je plaidé en vain.

J'ai regardé en direction de mon banc pour indiquer que cet arbitre-là ne voyait pas clair, à l'égal de tous les autres. Mon entraîneur Al Grossi est demeuré impassible. D'un geste de la main, il m'a incitée à aller purger ma sentence. Je n'ai pas discuté son ordre. Certains des joueurs sont aussi excités lorsqu'ils sont punis par l'arbitre que s'ils venaient de compter un but. Pas moi ! Il n'y a rien de glorieux, ni d'honorable à se retrouver au banc des punitions. C'est vraiment... une punition ! Comme quand ma mère m'envoie réfléchir dans ma chambre.

Scotty a patiné vers moi. Pour me remonter le moral ? Quand les poules auront des dents !

— Bravo, Hoffman ! Tu nous causes des problèmes...

Il m'a tourné le dos pour prendre sa place à l'aile droite et la remise en jeu. J'ai glissé lentement vers le banc des pénalités. Quelle sensation singulière ! Je voyais mon équipe tenter de se débrouiller à cinq contre quatre devant les Majors et je ne pouvais rien faire. Pire : c'était moi la source de ce désavantage numérique.

Les deux minutes passées sur le banc ont été les plus longues depuis mes débuts avec les Tee Pees. La partie était égale 2 à 2 et je me sentais totalement inutile. Notre gardien Graham Powell a sauvé les meubles à maintes reprises. Parfois, je fixais le plancher, appréhendant les cris de la foule qui salueraient un but du St. Michael's alors que les attaquants bourdonnaient autour de notre filet. Puis, la tension baissait, indice que les Tee Pees avaient réussi à repousser la charge ennemie et à dégager leur territoire.

Lors de cette pause involontaire, mon frère Muni est venu s'asseoir derrière mon banc.

— Eh ! Ab ! Tu sais que maman va te donner vingt-cinq sous ?

— Pourquoi ?

— Parce que tu as eu une punition.

— Et toi, combien avais-tu reçu ?

Muni a fouillé dans la poche de son pantalon pour en tirer deux pièces de monnaie.

— Cinquante sous, car moi, je suis plus grand et meilleur que toi !

— Ce n'est pas vrai ! ai-je riposté.

— Et c'est 1 \$ pour un but !

Ma discussion avec mon frère a détourné mon attention du déroulement du match. Je me suis demandé s'il m'avait adressé la parole pour aider à faire passer le temps au banc des punitions. Ou simplement pour me narguer. Ou ces deux réponses ?

Il a fallu que l'homme responsable du tableau indicateur, assis à côté de moi, m'avertisse que c'était le moment de sauter sur la glace.

Au hockey junior, ça m'impressionnait toujours de voir les joueurs émerger du banc des punitions en bondissant avec agilité par-dessus la rampe. C'était extraordinaire.

Pour ma part, il m'était impossible de poser pareil geste. Je me serais cassé la figure tellement la bande est élevée.

J'ai perdu de précieuses secondes à essayer d'ouvrir la porte, à croire qu'on voulait m'y maintenir prisonnière. Toutefois, mon retard à revenir sur la patinoire s'est avéré bénéfique puisque l'action s'était transportée dans notre zone. La rondelle a été relayée vers le centre. Directement sur la palette de mon bâton.

Me voilà donc en train de filer à toute vitesse, seule, vers le filet adverse. J'entendais les cris des spectateurs qui m'encourageaient ou... qui incitaient un défenseur ennemi à me rejoindre. J'ai traversé la ligne bleue des Majors. Une dis-

tance d'une cinquantaine de pieds me séparait du gardien.

Il me fallait penser rapidement. Lancer ou déjouer ? Telle était la question, comme dirait Shakespeare, s'il avait joué au hockey. Tout à coup, en regardant mon vis-à-vis, c'était comme si le but venait de rétrécir tant le gardien me paraissait immense ! Je n'avais plus d'espace libre pour y glisser la rondelle.

Tant pis ! J'ai effectué un tir du poignet du côté de son gant. Quand je joue avec mon frère Paul dans les buts, c'est ma stratégie ; il a de la difficulté à capter les rondelles... J'espère qu'il en sera de même pour le gardien des Majors.

Mais j'ai mal visé et le disque a frappé son bâton pour rouler jusque dans le coin.

Raté !

J'ai entendu, dans les gradins, à l'arrière du filet, mon frère Paul crier :

— Elle a failli compter !

Mes parents l'ont incité à se taire. Ils ont dû l'aviser de mieux choisir le genre, masculin, pour qualifier et décrire mes performances. Conscient de son erreur, il s'est plaqué la main sur la bouche.

Alors que les joueurs des deux clubs revenaient en zone du St.Michael's, tant en offensive qu'en défensive, je me suis retrouvée, moi, un défenseur, en une position inhabituelle : derrière la ligne du but adverse.

J'ai aperçu le centre Russell Turnbull, posté à l'avant du filet, alors qu'un défenseur se ruait

vers moi. J'ai vu dans ses yeux qu'il ne se préoccuperait pas de la rondelle, mais de moi.

Scotty-les-lunettes s'époumonait sur le point rouge du cercle des mises en jeu.

— À moi, Hoffman ! À moi ! beuglait-il, le bâton soulevé vers le plafond de l'aréna.

Le hic, c'est qu'il était couvert par deux attaquants des Majors. En lui envoyant le disque, ce dernier risquait d'être intercepté.

J'ai préféré projeter la rondelle devant la cage, pariant sur les chances de Turnbull de la récupérer. En même temps, j'ai évité de justesse la charge du défenseur ennemi. Il aurait voulu m'arracher la tête qu'il n'aurait pas agi différemment, l'idiot. Derrière moi, dans les gradins, un hurlement a éclaté. C'était encore Paul. Un Paul furieux. Un Paul-la-gaffe...

— Eh ! Fox ! (c'était le nom du joueur des Majors) Touche pas à ma...

La suite s'est perdue dans les cris de joie, célébrant le but de Turnbull. Il a mis en pratique les conseils de l'entraîneur, Al Grossi : « Gardez votre bâton sur la glace. Vous améliorez vos chances de toucher la rondelle ».

Scotty a de la difficulté avec cette notion.

Dès que Turnbull a reçu le disque, il l'a glissé sous les jambières du gardien, Gordon Brown. Son but nous donnait une avance de 3 à 2. Heureux de son exploit, il a levé le gant. Ensuite, il s'est amené vers moi pour me féliciter.

— Belle passe, Ab ! m'a-t-il dit en m'ébouriffant les cheveux.

Nos coéquipiers sur le jeu nous ont rejoints. J'ai eu droit à leur accolade, comme si c'était moi qui avais marqué. Scotty, après avoir salué le but de Turnbull, m'a adressé des reproches tandis que l'on rentrait au banc.

— J'étais dégagé, Hoffman ! Tu aurais dû me remettre la rondelle.

Même assis sur le banc, Scotty a continué de mépriser ma décision.

— On sait bien : monsieur Hoffman veut compter un but avant moi. Monsieur Hoffman préfère envoyer le disque au meilleur compteur de l'équipe, au lieu de ses autres équipiers.

Je n'osais lui dire que son Monsieur était une douce musique à mes oreilles...

Dans l'aréna Varsity, la voix de l'annonceur maison a résonné aux quatre coins de l'édifice.

« Le but des Tee Pees de St.Catharines a été compté par le numéro 16, Russell Turnbull ! Avec l'aide du numéro 6, Ab Hoffman... »

D'entendre ainsi mon nom m'a remplie de fierté. Mon premier point. Ce qui a accentué la colère de Scotty.

— Tu vois, Hoffman ? Tu vois ? Il aurait dû dire : Le but des Tee Pees a été compté par Scotty Hynek !

Il a fait une pause, l'air jaloux, et a conclu :

— Sans aide !

— Beau travail, Ab ! m'a complimentée l'entraîneur Al Grossi en me tapant le dos.

Il s'est penché au-dessus de l'épaule de Scotty et lui a murmuré :

— Laisse ton bâton sur la glace si tu veux que tes coéquipiers te fassent des passes...

J'ai vu les oreilles de Scotty virer au rouge, mais je n'ai rien ajouté.

— Arrête de rire, Hoffman ! a-t-il rugi, les dents serrées. Je t'entends jusqu'ici !



Nous avons gagné 4 à 2. Le dernier but a été l'œuvre de mon coéquipier, David Kurtis, à la défense, sur une aide involontaire de Scotty Hynek. En fin de rencontre, Scotty a cherché à dégager notre territoire par la rampe. La rondelle a dû frapper un défaut dans la bande puisque, au lieu de continuer sa course, elle a bifurqué au centre de notre zone, sur le bâton de David. Mon partenaire de jeu a lancé le disque à l'autre bout de la patinoire, dans le but laissé désert par les Majors à la faveur d'un sixième attaquant.

La sirène a sonné la fin du match pour confirmer notre victoire. Dans les célébrations entourant notre réussite, les Tee Pees se sont regroupés autour du gardien, Graham Powell.

— As-tu vu ma belle passe, Hoffman ? L'as-tu vue ?

Je lui ai donné un coup de poing sur l'épaule, qui l'a fait chanceler sur ses patins.

— Tu avais prévu la trajectoire, pas vrai, Scotty ?

— Certain ! Une chance que c'était David et pas toi qui a reçu ma passe. Tu aurais tiré dans notre filet au lieu de celui du St.Michael's...

Pourquoi est-ce que j'accorde du temps à ce type ?

De retour dans notre vestiaire, où l'atmosphère est gaie, un seul visage est sombre : celui de Scotty ! Et ça, ce n'est pas une première !

— C'est quoi le problème ? lui demande mon voisin, David Kurtis, à qui j'ai parlé de la mauvaise tête de notre coéquipier.

— C'est pas juste ! bougonne-t-il.

— Personne n'a annoncé ton but et MON aide !

Le capitaine Jim Halliday, qui a surpris notre conversation, décide de remédier à la situation. Il commande le silence dans la chambre.

— Messieurs, je dois corriger une injustice commise envers deux d'entre nous et qui doit être réparée à l'instant.

Il se racle la gorge et, d'une voix forte, imite l'annonceur-maison.

— Le but des Tee Pees de St.Catharines a été compté par le numéro 4 : David Kurtis !

Les joueurs crient et frappent le plancher avec leur bâton de hockey. Le bruit est assourdissant. Assis près de moi, toujours le chandail sur le dos, David savoure le spectacle.

Le capitaine Halliday attend quelques secondes que le calme revienne dans le local, sous l'œil approbateur de l'entraîneur Al Grossi. Puis, il poursuit :

— Avec l'aide de...

Il laisse flotter quelques secondes. À ma droite, Scotty ne se possède plus tant il trépigne d'impatience à l'idée d'entendre enfin son nom clamé haut et fort pour la première fois.

Devant l'hésitation de Halliday, Scotty se lève et lui tourne le dos pour lui rappeler son numéro.

— C'est le 11 ! Le 11 ! lui souffle-t-il.

Le capitaine réagit :

— Avec l'aide de... la BANDE !

Les joueurs éclatent de rire. Mais pas Scotty, on s'en doute bien. D'un signe de tête, je capte l'attention de Jim pour le prier de ne pas éterniser le malaise de l'un...

Halliday se ressaisit pour clore son annonce :

— Et du numéro 11 : Scotty Hynek !

Je cogne la lame de mon bâton de hockey sur le plancher, tout en manifestant ma joie pour ce joueur qui a récolté son premier point en saison régulière. Les autres emboîtent le pas.

Jim Halliday regagne sa place tandis que Scotty salue ses équipiers, tel un empereur le

ferait pour son peuple... Lorsqu'il se rassoit près de moi, il me lance :

— Pas trop jaloux, Hoffman ?

— Ça oui ! dis-je en rigolant.

Je perds vite mon sourire quand l'entraîneur Al Grossi donne le prochain rendez-vous de l'équipe.

— Samedi matin, 8 heures. Mais pas à l'aréna Varsity... À l'hôpital.

Scotty explose :

— À l'hôpital ? Vous êtes malade ?

Monsieur Grossi ne relève pas l'ironie de la question. Il s'adresse au groupe :

— C'est pour un examen médical complet...

Oups ! Je n'avais pas du tout prévu ça...

Chapitre 10

— C'EST PAS ÉCRIT DANS MON CONTRAT, RUMINE SCOTTY.

Et pourtant, il paraît que oui... Dans nos contrats, en fait. Bon, entendons-nous sur le terme contrat. Il n'y a pas un sou qui nous est remis en échange de nos services et talents de hockeyeur. Même que l'on doit payer 25 sous pour chaque match. C'était sur le formulaire d'inscription de la Petite Ligue de hockey de Toronto, rédigé en caractères minuscules, cette « invitation » ou plutôt cette incitation, pour ne pas dire obligation, à devoir subir... *ça* : un examen médical au cours de l'année.

— La ligue veut éviter que des enfants claquent une crise cardiaque pendant une partie, a expliqué l'entraîneur Al Grossi lors d'un rappel téléphonique le vendredi soir.

Or, ce fameux examen médical est prévu samedi matin, à l'hôpital. Tous les joueurs sans

exception doivent s'y soumettre, sous peine d'être exclus de l'équipe. Une fois l'examen passé avec succès, un médecin émettra un certificat de bonne santé afin d'autoriser le hockeyeur à évoluer dans la ligue. Pas de certificat, plus de hockey.

Ne sachant trop ce qui me pendait au bout du nez, mes parents m'ont accompagnée à l'hôpital. Aux environs de 8 heures, des dizaines de jeunes patientaient déjà dans une vaste salle. Des horaires avaient été préparés. Ainsi, de 8 heures 30 à 9 heures 30, les joueurs de notre catégorie, moins de 11 ans, subiraient une batterie de tests, histoire d'évaluer notre condition physique.

Le commissaire de notre ligue, Earl Graham, présent pour l'occasion, dirige la circulation. Après nous avoir remis une feuille à faire remplir par les médecins ou par les infirmières, il nous a divisés en quelques groupes, selon un ordre alphabétique : H. pour Hoffman, groupe 2, qui inclut deux de mes coéquipiers des Tee Pees : Scotty Hynek – quelle idée d'avoir la même initiale que la mienne pour le nom de famille ! – et le capitaine Jim Halliday.

Dans le groupe, je reconnais Hodge, des Malboros de Toronto. Ceux-ci sont facilement identifiables ; ils portent leur chandail d'équipe... Hodge tient la main de sa mère, l'air aussi terrifié qu'un gamin devant un dentiste.

Mes frères Paul et Muni doivent y passer également, mais plus tard en après-midi.

— Que va-t-on nous faire, maman ?

Je ne suis pas plus rassurée qu'il ne faut. Ma mère consulte ma fiche et lève les yeux au ciel pendant sa lecture.

— Un examen médical complet...

Elle a insisté sur l'adjectif complet.

Ma mère glisse quelques mots à l'oreille de mon père.

— J'ai des gens à rencontrer, Ab, m'explique-t-elle avant de me laisser.

Au même moment, mon groupe est appelé à se rendre dans une autre pièce pour commencer les tests. Je remets mon manteau à mon père.

J'essaie de ne pas trop m'inquiéter. Scotty, debout à mes côtés dans la file de jeunes, est encore plus nerveux qu'à l'habitude.

— Cette histoire d'examen médical, c'est injuste !

Il brandit la feuille devant lui et la secoue.

— Je n'ai pas besoin de tests pour savoir si je suis en santé. Je le sais ! Je n'ai qu'à la signer, moi, la fiche, et déguerpir d'ici au plus vite !

— Tu la signes en lettres attachées ou moulées ?

Un homme en blouse blanche avec un stéthoscope autour du cou nous demande de nous dévêtir.

— Peu importe, reprend Scotty en repoussant les lunettes sur son nez, la signature d'un médecin, ça ressemble à un barbouillage.

Je ne l'écoute plus. Mais lui a saisi, avec du retard, la requête de l'homme au stéthoscope.

— Quoi ? s'étonne-t-il, apeuré. Il faut être tout nu ?

Offusqué, il s'élance vers la sortie d'un pas déterminé.

— Il n'y a pas un match de hockey qui vaille la peine que je montre mes fesses à tout le monde !

J'ai le goût de l'accompagner. Mais moi, j'aime vraiment ça, jouer au hockey !

Scotty est rattrapé par le capitaine Jim Halliday, qui est en... sous-vêtements. Je détourne le regard. C'est qu'il fait chaud tout à coup dans la pièce.

— Personne ne sera tout nu, Scotty, lui jure Halliday. On garde nos sous-vêtements.

Il n'y a pas un joueur plus soulagé d'entendre ça que moi. Pas même Scotty, qui obéit aux instructions. Hodge proteste : il veut porter son chandail des Malboros de Toronto. Le privilège lui est refusé.

Je me fais discrète pour ne pas être remarquée. Subitement, je me retrouve dans un local, unique fille entourée d'une dizaine de garçons en camisole et en caleçon. En un sens, mes vêtements me servent de paravent. Je les tiens devant moi, à hauteur de ceinture ; mes pantalons pliés en deux tombent sur mes genoux. Je ne dois rien laisser paraître de ma... différence.

Il s'agit pour moi de rester calme – plus facile à dire qu'à faire : mon cœur palpite dans ma

poitrine. Je sens derrière moi quelqu'un qui me pousse dans le dos, sans gêne.

Virevoltant sur place, je le saisis par le collet de sa camisole.

— Garde tes distances !

Scotty me tire par le bras.

— Je ne veux pas souffrir seul. Viens, Hoffman !

Nous longeons un couloir aux murs froids. Aucune fenêtre ne donne sur l'extérieur, mais les portes ouvertes des chambres attirent nos regards indiscrets. Je suis aussi curieuse qu'un chat et je tends le cou devant l'une d'entre elles. J'aperçois un garçon assis dans un fauteuil roulant. Il est à peine plus âgé que moi. Il me voit. Sa figure s'éclaire et il me fait signe de la main. Je lui rends son sourire et son salut. Soudainement, l'épreuve de subir un examen médical n'en est plus une... Il y a pire chose dans la vie.

— Pourvu qu'on ne nous garde pas à coucher, chuchote Scotty. Je n'ai apporté ni ma dou-dou ni mon toutou.

Notre entraîneur, Al Grossi, se tient debout près d'une porte. Il nous incite à entrer dans une grande pièce par bloc de quatre. Son visage est rougeaud. D'allure plutôt rondouillarde et costaute, il peine à souffler, apparemment coincé dans son habit, veston et cravate.

— Et les médecins s'inquiètent de notre santé ? s'interroge Scotty. Ils devraient aussi surveiller du côté des adultes.

Je pénètre dans la salle en compagnie de Jim Halliday, Scotty Hynek et un joueur que je ne connais pas. Des garçons, au moins une dizaine à la fois, subissent différents tests. C'est semblable à un circuit, qui part de la gauche pour longer le mur et se poursuit jusqu'à la sortie.

Scotty Hynek est celui qui me devance. Il m'offre gentiment sa place, invitation suspecte que je décline avec politesse.

— Ben quoi, tu as peur, Hoffman ? me dit-il dans une ultime tentative.

D'un bref coup d'œil, j'observe la nature des tests. Rien de trop compliqué à ce qu'il paraît. Un seul me laisse perplexe. Les garçons se rendent derrière un rideau. Je les entends tousser, puis ils en sortent avec un air bizarre, un mélange de joie, parce que c'est terminé, et d'embarras pour des raisons que j'ignore.

Près de moi, un garçon, soulagé, se rhabille en toute hâte. Il présente à qui veut le voir son certificat de bonne santé.

— Je l'ai ! Je l'ai !

— Je te l'achète deux dollars ! supplie Scotty.

Il est déjà trop tard pour lui. Une infirmière légèrement enrobée lui intime l'ordre de venir vers elle. En même temps, elle me montre que je dois abandonner mes vêtements sur une autre chaise. Ça, ça ne me plaît pas du tout. Je me sens plus vulnérable que lorsque je joue au hockey sans coquille.

— Suivant ! signale l'infirmière enrobée.

C'est mon tour. Je lui tends ma fiche, qu'elle lit rapidement.

— Tu t'appelles Ab Hoffman, c'est ça, mon garçon ?

— Oui, monsieur, lui dis-je avant de réaliser mon erreur – sans doute la voix basse et la moustache naissante – et de la corriger :

— Oui, madame...

— Ça commence bien, maugrée-t-elle. Je n'ai pas plus l'allure d'un monsieur que toi d'une jeune fille.

Sans trop de ménagement, avec des gestes mécaniques, elle m'appuie contre un mur où est fixée une toise. Elle note ma taille : quatre pieds trois pouces. Puis, elle m'invite à monter sur un pèse-personne. Elle manipule des poids pour établir un équilibre parfait.

— Tu pèses 67 livres, mon garçon...

Elle m'indique où me rendre pour continuer. Je rejoins Scotty, en attente sur une chaise.

— Je pèse trois livres de plus que toi, Hoffman, se vante-t-il.

— C'est à cause de tes lunettes !

Nos arrêts aux postes suivants se déroulent assez rondement. Il n'y a pas de quoi en faire un plat. Les gens vérifient la gorge, les oreilles, auscultent le cœur – le mien a retrouvé un rythme plus normal – et les poumons, examinent les réflexes des coudes et des genoux. C'est au test de vision que la situation se corse... pour Scotty.

Il s'invente une excuse pour me laisser le devancer. Naturellement, je lis les lettres sur la charte de vision, à quelques pieds de moi, du plus gros caractère au plus petit, avec les deux yeux d'abord, puis seulement l'œil droit et enfin l'œil gauche.

Entre mes séances de lecture, j'étudie Scotty, terriblement anxieux ; il s'essuie constamment les mains sur les cuisses. À son tour, il s'assoit sur le banc.

— Les deux yeux, commande le responsable d'une voix terne.

Scotty s'exécute avec lenteur, ce qui agace l'adulte.

— Tu peux lire plus rapidement ? On n'a pas toute la journée.

On dirait qu'il récite un tableau, comme s'il voulait l'apprendre par cœur. De sa main, il masque son œil droit et effectue le même exercice avec des résultats identiques.

C'est au moment de cacher son œil gauche que sa vitesse de lecture passe à l'accélééré.

— E-F-P-L-P-E-D-P-E-Z-F-D-E-D-F-C-Z-P-D-E-F-P-O-T-E-C

Surpris, le responsable du test de vision lui demande de reprendre la lecture plus lentement, ce qui irrite Scotty.

— Il faudrait savoir ce que vous voulez à la fin ! Je lis trop vite ou pas assez ! se plaint-il avec raison. J'ai réussi mon test, pas vrai, Hoffman ?

Il a lu si rondement que j'ai dû manquer des lettres, mais dans l'ensemble, il voyait juste.

Près de nous, des garçons s'impatientent. Il n'y a plus de chaises pour eux. On assiste à un refoulement pour ce test à ce poste.

Sans attendre les instructions, Scotty relit la charte avec une facilité déconcertante, en masquant son œil... droit. Il a triché, mais le préposé ne s'en est pas rendu compte.

Les jeunes spectateurs applaudissent ironiquement, comme pour le chasser de son banc.

— C'est bon, grogne le responsable.

Il remet sèchement la fiche à Scotty qui me rejoint au dernier poste. Contre toute bienséance, il m'oblige à changer de siège. Ce faisant, il retrouve son rang initial, celui de notre arrivée.

Deux garçons occupent les autres places près du rideau fermé. C'est plutôt intrigant alors que tous les tests précédents ont lieu au vu et au su de tout le monde.

Un toussotement se fait entendre derrière le rideau.

— Tout est en ordre, dit un homme.

Les deux garçons échangent un regard gêné.

— Quand faut tousser, faut tousser, dit le prochain à se présenter.

Le rideau s'écarte et livre passage à un garçon, trop heureux de filer : il a en main son certificat de bonne santé.

— Salut, mon gars ! dit le responsable, une montagne humaine, en déposant un bras énorme sur les frêles épaules du jeune.

Il pourrait le briser en deux s'il ne fait pas attention ! Il l'entraîne à l'intérieur de son poste et referme le rideau.

— Pour quelle équipe joues-tu déjà ?

La réponse se perd dans les questions qu'adresse Scotty à son voisin immédiat.

— Tousser ? Pourquoi tousser ? Je n'ai pas la grippe, moi !

Le garçon a le souffle court, signe évident d'anxiété.

— Le docteur nous fait tousser pour s'assurer qu'on en a deux...

Il avale péniblement sa salive.

— Lui dire simplement ne suffit pas. Il doit vérifier lui-même... avec sa main.

— Deux ? Deux quoi ? s'interroge Scotty.

Il aurait affirmé que la Terre était plate qu'il n'y aurait pas eu expression plus hébétée chez son interlocuteur.

— Ben... deux... tu sais quoi...

Il désigne subtilement son bas-ventre.

— Deux...

Horreur ! J'ai saisi de quoi il retourne. La différence... Je suis cuite ! Tousser mes poumons n'y changera rien !

Il m'est impossible de m'esquiver. Si je fuis, peu importe la raison, je n'aurai pas mon certificat de bonne santé.

Autre toussotement...

Le rideau s'ouvre.

— Suivant ! Pour quelle équipe joues-tu déjà ?

Ne reste plus que Scotty et moi, assis, et trois garçons qui font la queue, debout.

Scotty tâte ses bras, ses jambes, ses yeux, ses oreilles, ses épaules...

— Deux... J'ai tout ça ! Pourquoi subir un examen derrière les rideaux ?

Il n'a toujours pas pigé. Excédée, je lui dis :

— Sous ta coquille !

D'instinct, il fait mine de cogner sur cette protection. Le poing levé ne descend pas.

— Deux, répète-t-il, incrédule.

D'au-delà des rideaux, il perçoit un faible toussotement. Scotty se met à trembler légèrement. Et si j'en profitais pour m'enfuir ? Mais pour aller où ? Me réfugier dans les toilettes ? Celles des garçons ou des filles ? C'est inutile tant que je n'obtiendrai pas mon certificat de bonne santé. À l'entrée de la salle, un bénévole s'occupe de ramasser les fiches. Il vérifie, dès qu'il la reçoit, si tous les tests ont été faits, sinon il retourne le joueur au poste manquant. Je devrais renoncer à ma saison de hockey. Mais si on perce mon secret, le résultat serait le même.

Je sens les larmes me monter aux yeux. Pas des larmes de tristesse, mais de colère. C'est vrai, quoi ! Être une fille dans un monde de garçons, ce n'est pas une maladie. Je suis en très bonne

santé. Que j'en entende un, docteur, me prouver le contraire !

Advienne que pourra. Les docteurs sont intelligents. Ils devraient comprendre ma situation.

Curieusement, Scotty se calme, en apparence du moins.

— C'est seulement un mauvais moment à passer, dit-il pour se convaincre. Je dois faire ça comme un homme, pas comme une fillette.

— Suivant ! dit le médecin en ouvrant le...

— Hiiiiiii ! C'est à lui ! C'est à Hoffman ! panique Scotty.

Il m'a prise tellement par surprise que je n'ai rien de brillant à répliquer. Je respire difficilement tandis que le médecin pose son bras autour de mes épaules.

— Pour quelle équipe joues-tu déjà ?

Dans cette zone exiguë, délimitée par de simples rideaux, l'ameublement se résume à une chaise et à une civière.

— Tu t'allonges sur le dos, Ab, m'indique-t-il en parcourant ma fiche d'un coup d'œil.

Je choisis de rester debout. Je dois lui expliquer, tout lui révéler. Rapidement. Afin de ne pas soulever les soupçons des garçons qui attendent leur tour. Je suis persuadée que Scotty doit faire le pied de grue pour guetter ma réaction à l'examen.

— Docteur, je... je dois vous avouer quelque chose...

— Ah ? fait le docteur. Quelque chose que je n'ai pas entendu encore aujourd'hui ?

— En effet... Je...

Une voix, féminine celle-là, s'élève à l'extérieur.

— Docteur McMillan ?

— Oui ?

Il ouvre le rideau. Une dame au sourire engageant lui remet un dossier.

— Votre patient, monsieur Oxford, fait de nouveau des siennes. Si vous voulez bien vous en occuper.

Le docteur McMillan soupire.

— Et les tests pour les garçons ? dit-il comme s'il cherchait une excuse pour se dérober à son devoir.

— Je m'en charge pour vous d'ici à votre retour.

Il ne me faut que quelques secondes pour réaliser ma chance.

— Je termine avec celui-là avant ? soumet le docteur en parlant de moi.

Surtout pas !

Le sourire de la dame s'efface.

— VOTRE patient, insiste-t-elle, a lancé son cabaret de nourriture à la tête de l'infirmière.

D'un geste brusque, le docteur s'empare du dossier tendu et sort de la pièce. Je ne sais pas pourquoi, mais l'attitude de cette femme médecin me pousse à lui faire confiance.

Elle referme le rideau, fronce les sourcils et consulte ma fiche de santé.

D'un ton faussement autoritaire, elle m'ordonne :

— Tousse, Ab Hoffman !

Est-il besoin de préciser que je suis toujours debout près d'elle et qu'elle a les deux bras croisés sur sa poitrine ?

Avec empressement et zèle, j'obéis.

Elle laisse filer quelques secondes, les yeux rieurs, et s'exclame :

— Deux ! Oui, c'est parfait !

Le docteur, dont j'ignore le nom, me remet ma fiche complétée. Elle se penche vers moi et murmure :

— Je te souhaite une fabuleuse saison, Abby Hoffman ! Je suis le docteur Thériault et je suis une amie de ta mère, Dorothy... Elle enseigne à ma fille à la maternelle.

J'en suis tout émue ! J'ai en main mon certificat de bonne santé, signé par le docteur Thériault.

Avant de partir, je me recompose un visage. Après tout, je ne dois pas avoir la tête de celle qui a gagné la Coupe Stanley ! Ce n'est pas le genre d'émotions qu'est censé générer ce type de test.

Je m'efforce de ne pas sourire. Le docteur m'adresse un clin d'œil et adopte un visage sévère en ouvrant le rideau.

— Suivant ! lance-t-elle à Scotty.

La présence d'une femme médecin pour cet examen final soulève des craintes chez les garçons. Scotty se rebiffe :

— Non ! Je veux le vrai médecin !

Le docteur Thériault, malgré l'insulte, ne perd pas sa contenance.

— J'en ai maté des plus coriaces que toi.

— Maté ? Quel choix de mots ! ironise Scotty.

— Si tu ne viens pas tout de suite, menace le docteur Thériault, je ne signe pas ta fiche et ta saison de hockey est terminée.

— Scotty ! Fais ça comme... un homme ! lui dis-je pour l'encourager.

Tel un condamné à mort se dirigeant vers la potence, le garçon à lunettes s'avance vers le poste.

— Vous aimeriez savoir pour quelle équipe je joue ? gémit Scotty.

— Non, dit la femme médecin en refermant le rideau. Tousse !

— Atchoum ! répond Scotty.

— Ah ! Tu as un rhume, diagnostique le docteur Thériault. J'ai justement des suppositoires pour ça...

— Mamaaaaaaan !

Chapitre 11

SI CERTAINES PARTIES DE HOCKEY DE MA SAISON PASSENT À L'HISTOIRE, DU MOINS À MA PETITE HISTOIRE, CE N'EST PAS NÉCESSAIREMENT POUR LES BONNES RAISONS.

Si j'avais pu inscrire mon premier but dans un gain de 3-2 sur les détestables Malboros de Toronto... En ce samedi 11 février, jour de mon anniversaire de naissance, ç'aurait été trop beau...

Dans mes rêves !

Sur la dure réalité de la glace, la situation est tout autre. Les Malboros ne nous font aucun cadeau. Un revers de 4 à 1. Notre unique but a été celui du centre Russell Turnbull.

J'ai connu une joute difficile. Les attaquants de Toronto débordaient sans cesse notre défensive. Je me suis retrouvée hors position à plus d'une reprise. Notre gardien, Graham Powell, nous a évité une défaite plus humiliante.

C'est le genre de partie où, dès la première période, vous en devinez déjà l'issue. Ne reste plus qu'à essayer de limiter le gâchis, ce qu'a réussi notre cerbère.

Comme si ce n'était pas assez, j'ai dû quitter le match avant la fin, sur une seule jambe. Avec quelques minutes à faire à la rencontre, je me suis placée devant un lancer du poignet d'un joueur des Malboros. J'ai reçu la rondelle sur ma cheville gauche. J'ai échappé un cri et je me suis écroulée aussitôt sur la patinoire.

L'arbitre n'a pas sifflé immédiatement. L'action s'est poursuivie et les Malboros ont compté un but, leur quatrième, profitant de mon incapacité à protéger mon territoire.

Je suis sortie de la glace, soutenue par deux coéquipiers : mon partenaire à la défense, David Kurtis, et... Scotty Hynek.

— Tout pour que le monde tourne autour de toi, n'est-ce pas, Hoffman ? s'est moqué Scotty.

J'avais trop mal et je me retenais de pleurer pour répliquer quoi que ce soit. J'ai donc choisi de me faire plus lourde de son côté que de celui de David. Avec l'effet escompté.

— Eh ! Aide-toi un peu, Hoffman ! Tu es aussi mou qu'une guenille trempée, s'est plaint Scotty.

C'est une fois rendue au vestiaire que j'ai constaté l'étendue des dégâts. En retirant mon patin, ma cheville s'est mise à enfler terriblement. J'étais incapable de m'appuyer dessus et

je craignais une fracture. Ma mère a débarqué dans la chambre pour me prodiguer les premiers soins. Elle a demandé un sac de glace à l'entraîneur Al Grossi, qui a relayé l'ordre à un préposé à l'équipement, qui s'est tourné vers un employé de l'aréna, qui... Finalement, voyant que l'entreprise traînait, ma mère est allée chercher de la neige à l'extérieur, l'a glissée dans un sac de tissu et est revenue dans le vestiaire.

Elle l'a posé délicatement sur ma blessure pour en diminuer l'enflure. J'ai serré les dents pour ne pas gémir. Mais puisqu'il n'y avait plus personne dans le local, Al Grossi étant retourné à son poste derrière le banc pour la conclusion du match, j'ai enfoui mon visage dans le cou de ma mère pour laisser couler des larmes de douleur.

Touchée, elle a tenté, à son tour, de refouler ses larmes, celle d'une mère bouleversée devant la souffrance de son enfant. Peine perdue. Nous étions là, seules à sangloter dans la pièce froide.

Il aura fallu le cri de la sirène – on l'entend très bien du vestiaire – pour tarir mes pleurs... J'ai essuyé mes yeux avant de me ressaisir à temps, soit au moment où mes coéquipiers pénétraient dans la chambre. Ceux-ci sont venus vers moi pour prendre de mes nouvelles.

Scotty Hynek, tout en s'asseyant à sa place, a soupiré d'agacement. Encore une fois, j'étais le centre d'intérêt des Tee Pees et ça lui déplaisait souverainement. Il me tend une rondelle :

— Tiens, mords là-dedans, Hoffman !

Ma mère a retiré le sac de glace de ma cheville.

— À première vue, je ne crois pas qu'elle soit cassée. On se rendra à l'hôpital pour s'en assurer.

Scotty en a profité pour sauter dans la mêlée.

— Tu vas recevoir des dizaines de piqûres pour te guérir ! a-t-il lancé avec un plaisir évident.

Ma mère a choisi simplement d'ignorer sa remarque.

— D'ici une semaine, a-t-elle poursuivi, tu devrais rechausser tes patins. Entre-temps, il ne faudra pas trop marcher dessus si tu veux récupérer rapidement.

Elle m'a aidée à enlever mon deuxième patin et nous avons filé vers l'hôpital.

Ma mère avait vu juste : pas de fracture à la cheville. Mais j'ai besoin de béquilles afin de me donner toutes les chances de me rétablir complètement.

Voilà pour ma petite histoire.

Dans le contexte d'un match de hockey, c'est assez glorieux de se balader en s'appuyant sur des béquilles. Comme une blessure de guerre, j'imagine, qui n'empêcherait pas de retourner à l'action. Sauf qu'à l'école, ce n'est plus la même affaire.

De quelle façon expliquer à mes camarades de classe ce qui s'est produit ? Je ne pouvais me séparer de mes béquilles les premiers jours, car je voulais être sur pied avant la fin de semaine suivante pour ne pas rater une seule partie.

J'ai pensé justifier l'utilisation de mes béquilles par un pieux mensonge, je m'en confesse d'ailleurs : je me suis tordu la cheville en glissant sur une plaque de glace. C'est le genre d'incident qui survient fréquemment, surtout chez les personnes âgées.

Dès mon arrivée à l'école, en voiture, je fais sensation ; Scotty aurait sûrement grincé des dents devant la scène.

Mon amie Susie Read est la première à se précipiter vers moi.

— Dis donc, Abby, tu as l'air mal en point...

À elle, je dévoile en toute hâte la vérité. Nous sommes aussitôt entourées de curieux qui cherchent à tout savoir.

— Abby a reçu une rondelle de hockey sur la cheville, raconte Susie.

Adieu l'excuse de la glissade sur la plaque de glace. Son explication suscite l'étonnement et l'incrédulité parmi l'auditoire.

— Quoi ? Tu joues au hockey, Abby Hoffman ? soulève un garçon avec dédain.

— Les filles, ça ne joue pas au hockey, ajoute un autre sur le même ton.

— Et pourquoi pas ? objecte une fillette aux longs cheveux blonds. Qu'est-ce qui empêche les filles de jouer au hockey ?

— Leurs poupées ! s'esclaffe un garçon.

Puis, tous les regards convergent vers moi. Je n'ai pas répondu à la question. Les jeunes qui m'entourent sont suspendus à mes lèvres. Je

pourrais prétexter que Susie a compris tout de travers, que je me suis blessée à la cheville sur une plaque de glace.

Mais je vois un espoir dans les yeux de la fillette. Si je mens, je lui ferais de la peine et je la décevrais. Mais si je dis la vérité, je me mets dans l'embarras. En apprenant que je joue au hockey dans une ligue de garçons, quelqu'un de mal intentionné se dépêcherait de moucharder aux dirigeants de la Petite Ligue de hockey de Toronto et ç'en serait fini de ma carrière.

J'opte donc pour une demi-vérité.

— C'est vrai ! J'ai joué au hockey samedi, sur la patinoire en face de ma maison.

— La patinoire de l'Institut collégial Humberside ? Impossible ! affirme un garçon. J'y ai passé tout l'après-midi et je ne t'ai pas vue.

Je ne me laisse pas démonter par cet impoli.

— Pfff ! Moi, je joue au hockey le soir avec les plus grands, quand toi, tu es couché dans ton lit, avec ton toutou !

Je viens de lui clouer le bec.

— C'est lors d'une partie entre deux groupes que j'ai reçu la rondelle sur ma cheville.

— C'est... c'est son frère qui la lui a lancée, n'est-ce pas, Abby ? croit bon de préciser Susie, malheureuse de m'avoir entraînée sur une glace aussi mince...

— Oui, oui ! dis-je en fronçant les sourcils à son intention. C'est Muni qui a effectué un lancer du poignet, ici, sur le côté de ma cheville gauche.

— Et il en était très peiné, insiste Susie.

Je lui assène un léger coup de béquille dans les mollets. Nul besoin de pousser la note.

— Ça ne l'a pas empêché de dormir !

La fillette aux longs cheveux blonds me sourit. Elle s'offre pour porter mon lourd sac d'école jusque dans ma classe. Je la remercie, mais je le remets plutôt à Susie.

— Pour t'occuper un peu...

Tandis que je fends la masse de jeunes, j'entends les commentaires des garçons qui discutent entre eux.

— Si ça m'était arrivé, je marcherais sans béquilles.

— Tu vois, c'est la preuve que les filles ne savent pas jouer au hockey.

Et ça continue...

— Les filles devraient se contenter du patinage de fantaisie. Le hockey, c'est un sport de gars !

Et autres remarques stupides qui n'en finissent plus.

— Les gars tricotent avec la rondelle sur la glace contre des adversaires, alors que les filles, elles, tricotent des pantoufles à la maison avec leur mère.

Des âneries de gars !



J'abandonne les béquilles au bout de deux jours. Je suis suffisamment à l'aise pour parvenir à marcher et à m'appuyer sur ma cheville sans éprouver trop de mal. L'enflure n'a toujours pas disparu, mais ma mère y voit avec ses traitements glacés.

Je lutte, mercredi soir, avec l'envie d'enfiler mes patins pour tester ma cheville sur la patinoire en face de chez moi. Ma mère s'échine à me convaincre qu'il est encore trop tôt. Devant mon entêtement, elle me suggère de mettre mes patins pour le constater moi-même.

Dès que j'attache mes lacets, je ressens une douleur vive à ma cheville blessée.

— Attends un peu, conseille-t-elle. Ça ira mieux demain soir.

— Mais je veux jouer au hockey ! dis-je, frustrée.

— Il est préférable de rater un soir qu'une semaine, non ? conseille papa.

Demain soir, c'est jeudi soir, soit deux journées avant notre prochaine rencontre.

Ma soirée s'étire au rythme des répétitions de piano et de mes lectures. Je me couche de bonne heure afin que le temps passe plus vite.

Régulièrement, dans mon lit, je touche ma cheville pour évaluer son degré d'enflure et ma tolérance à la douleur. La nuit me paraît interminable. Je dors très mal.

Déception au matin : ma cheville est sensible quand je mets ma botte.

— Et puis, Abby... cette cheville ? demande papa.

— C'est correct... Je ne sens rien.

Je suis convaincue que les grands joueurs, comme Georges Armstrong, Maurice Richard ou Gordie Howe ont déjà sauté même blessés sur la glace. Ils sont parvenus à surmonter la douleur pour ne pas être privés du plaisir de jouer au hockey.

Oui, souffrir pour son sport, je peux m'en accommoder. Je n'aurai qu'à serrer les dents, mordre dans une rondelle, comme le proposait Scotty Hynek, et donner le tout pour le tout, à l'image de mes idoles.

Sauf que, le soir venu, malgré mes précautions, l'enflure a peu diminué. Je suis capable de chausser mon patin, mais attacher le lacet occasionne un mal lancinant.

Serais-je rétablie pour la joute de samedi ? Je suis vraiment inquiète, car la saison est tellement courte, avec sa dizaine de parties ; je ne dois pas rater un seul match.

Le lendemain, soit le vendredi en fin de journée, après l'école, il me faut absolument en avoir le cœur net. Les patins aux pieds, je dois soumettre ma cheville au vrai test, à la patinoire du Collège Humberside.

Première constatation, j'enfile et je noue le lacet de mon patin sans trop de souci. Puis, sur la patinoire, je patine assez à l'aise, mais sans trop forcer la note.

Mon frère Paul joue avec ses amis sur la glace et il me recommande d'attendre avant de me joindre au groupe.

— Si ta cheville n'est pas encore guérie, tu risques d'aggraver ta blessure.

Me voilà donc en train de patiner dans la section réservée aux filles, celle où le patinage de fantaisie est roi... Je m'y ennuie. Tourner en rond devient vite monotone.

Tant pis, je franchis la barrière qui sépare les deux espaces et je suis de retour en terrain familier : le côté hockey. Un joueur fonce vers le gardien en échappée. Je lui barre la route, je lui soutire la rondelle et je la relaie à un attaquant.

— Eh ! Tu joues dans mon équipe, Abby Hoffman ! s'étonne le garçon, Jack Adams.

À mon tour d'être surprise.

— On a divisé les clubs pendant que tu t'amusais avec les filles, explique-t-il. Ton frère Paul était certain que tu te joindrais à nous avant longtemps.

Ma cheville !

Je ne ressens plus aucune douleur !

J'ai le goût de crier ma joie. Mais avant, je file défendre mon gardien, Paul, à l'autre bout de la patinoire.

— Go, Abby ! Go ! hurle mon frère.

Chapitre 12

MA CHEVILLE A TENU LE COUP, DIEU MERCI,
MAIS PAS MES ORTEILS...

— On se les gèle ! grelotte Scotty à mes côtés sur le banc des joueurs.

— Ouais, il faudrait avoir des bas plus chauds, lui dis-je en claquant des dents.

— Quoi ?

Scotty paraît ignorer ce dont je voulais parler. J'ai dit une bêtise ? Ce sont les orteils qu'on se gèle, non ? Les orteils sont les « les » de : On se les gèle...

En guise de réponse, Scotty cogne sur sa coquille.

POC !

— « Les »... dit-il, simplement.

Comme un réflexe typiquement masculin, les autres joueurs des Tee Pees, sur le banc, l'imitent.

POC ! POC ! POC !

Même l'arbitre, qui observe le déroulement de la partie près de nous, frappe lui aussi sur sa coquille.

POC !

Pour ne pas être en reste et pour éviter de soulever la suspicion, je fais de même.

POC !

Je suis embarrassée. Je dois rougir à vue d'œil. Je comprends maintenant la réaction de Scotty lorsque je lui ai suggéré de mettre des bas plus chauds.

— C'est une blague, quoi ! dis-je pour me justifier.

L'air qui s'échappe de ma bouche entre en contact avec l'air froid de l'aréna Varsity et crée de la buée. Avec l'entraîneur Al Grossi qui fume la pipe derrière le banc, nous ressemblons à une équipe de fumeurs.

L'édifice a été transformé en immense chambre froide. Le système de chauffage est en panne. Et comme le temps à l'extérieur est glacial (environ moins dix degrés Fahrenheit), il est facile d'imaginer le climat qui s'est installé dans le bâtiment. Les gradins sont quasi déserts. Les rares spectateurs tentent de se réchauffer en avalant café par-dessus café.

Le pire dans tout ça, pour les joueurs, ce sont les orteils. Ils sont emprisonnés dans des patins qui ne les protègent pas du froid. Même une paire de bas de laine, voire deux, n'aide en rien puisque les pieds sont coincés dans un espace trop serré.

Pour essayer de maintenir une bonne circulation sanguine dans nos pieds, nous piétons à pas rapides tout en claquant des dents. Les hockeyeurs des deux équipes ont opté pour cette solution de fortune. Le tout crée un étrange bruit de fond, celui de fourmis qui marchent avec des semelles d'acier.

Le résultat n'est pas très efficace. Au moins, ça nous fait penser à autre chose.

Dans le feu de l'action, sur la patinoire, on n'a pas le loisir de s'attarder à de telles considérations. Pour ma part, que ma cheville tienne le coup à ma première présence sur le jeu fait mon bonheur. Ma seule crainte, c'est qu'une rondelle frappe le bout de mes orteils gelés. Ils tomberaient, c'est sûr... Ce sentiment est partagé par la majorité des garçons.

En raison du froid, les joueurs ont obtenu la permission des entraîneurs de porter leur tuque ou une casquette. Moi, j'ai ma tuque des Canadiens de Montréal. Elle appartenait à mon frère Muni, qui lui, l'avait reçue du grand frère Paul. Pour mes parents, si l'article est en bon état, on ne gaspillera pas d'argent pour acheter du neuf.

De son côté, Scotty Hynek se protège avec une casquette de cuir à oreillettes. Son problème n'est pas sur la tête mais sur son visage en forme de lune : ses lunettes. Dès qu'il respire, son souffle chaud crée de la buée sur ses verres. Il ne voit plus rien.

— Il y a du brouillard sur la glace, se plaint-il.

Nouvel inconvénient, majeur pour le principal intéressé mais trop drôle pour les autres, est d'une nature totalement différente : le sifflet de l'arbitre.

Un sifflet... de métal.

Il n'a suffi que de quelques minutes pour que le froid opère son emprise sur le métal. Lorsque l'arbitre Lefty Gardiner a levé le bras gauche – d'où son surnom, *Lefty* – pour siffler une punition, le sifflet est resté collé sur ses lèvres. Il veut bien ne rien laisser paraître et retirer subtilement l'objet de sa bouche. La tâche est impossible.

C'est d'un comique à nous faire oublier, quelques secondes, nos orteils gelés.

Le pauvre homme a littéralement la bouche obstruée par le sifflet. Aussitôt qu'il essaie de parler, d'inspirer ou d'expirer, il se met à siffler chaque fois.

Conscient du ridicule de la situation, l'officiel renvoie, d'un coup de sifflet et d'un geste des bras, les deux équipes à leur vestiaire respectif.

Personne ne rouspète, les chambres étant encore chauffées. Nous enlevons nos patins pour glisser nos pieds sans délai dans nos bottes toujours chaudes.

Le problème, c'est que nos orteils ne dégèlent pas aussi vite qu'un plat au four à 350 degrés Fahrenheit. Le processus se fait très lentement et très douloureusement. Passer du gel au dégel suscite son lot de gémissements, de grincements de dents et de larmes.

Aucune conversation dans la pièce au cours de cette pause forcée. Scotty pousse un hurlement d'agonie lorsque le bâton de son voisin de droite tombe, par accident, sur le bout de son pied.

Et dire que, dans quelques minutes, il faudra retourner dans l'arène ! Comme il reste deux périodes à disputer, nos orteils gèleront de nouveau avec les mêmes désagréments. Sauf que là, tous savent ce qui les attendra en retraitant au vestiaire.

Quelqu'un cogne à la porte. C'est Lefty Gardiner, l'arbitre du match. Il s'est libéré de son sifflet, comme en témoigne la marque rouge qui barre sa bouche. On croirait qu'il s'est mis du rouge à lèvres...

L'homme nous avertit qu'il n'utilisera plus son sifflet pour les arrêts du jeu. Il sonnera la cloche.

— Soyez donc attentifs à ce qui se déroulera sur la glace, nous prévient Lefty. Et bon courage !

Une nouvelle règle est également établie. Plutôt que de nos deux minutes habituelles avant de rentrer au banc, notre temps de jeu est raccourci... à la minute. Ainsi, nous demeurons moins longtemps à attendre notre tour et... à souffrir.

J'adore jouer au hockey, mais le reste de la rencontre est vraiment très pénible. Plongés dans l'action, on en oublie nos orteils, mais le retour au banc marque aussi le retour à la dure et

froide réalité. Parfois surviennent des incidents cocasses, qui nous divertissent.

— Eh, les gars ! Regardez ! s'écrie, moqueur, le capitaine Jim Halliday.

Il prend une grande inspiration par le nez et ses narines se collent d'elles-mêmes, comme si une main invisible lui pinçait le nez. Sa pitrerie est imitée par ses équipiers sur le banc. Ça ne nous réchauffe pas, mais qu'est-ce qu'on rigole ! Sauf pour Scotty Hynek, qui panique :

— Je ne peux plus respirer ! s'alarme-t-il, les narines collées. Je ne peux plus respirer !

— Ouvre ta bouche, Scotty, lui répond calmement Jim Halliday, suscitant une nouvelle cascade de rires.

L'issue de la joute avec les Majors se dessine en troisième période. L'attaquant Russell Turnbull frappe à la vitesse de l'éclair. À la mise en jeu, à la gauche du gardien adverse, le joueur de centre balaie la rondelle dès que l'arbitre la laisse tomber. Surpris ou trop gelé, le cerbère n'a pas le temps de réagir et le tir de Turnbull trouve une brèche entre ses jambières.

Les cinq dernières minutes du match sont disputées de façon très mécanique. Tous les joueurs ont la tête ailleurs. L'arbitre Lefty Gardiner n'agite plus la cloche que pour les hors-jeux, il ne décerne plus de punition. Qu'on en finisse au plus tôt semble être sa motivation.

Au cri de la sirène, qui confirme notre victoire de 3-2 sur les Majors, la plupart des joueurs des

deux équipes filent à leur vestiaire. Je n'en suis pas à quelques minutes près pour délivrer mes pieds congelés. Aussi, je vais féliciter notre gardien, Graham Powell, en compagnie de quelques zélés, tels le capitaine Jim Halliday, le défenseur David Kurtis et l'attaquant Russell Turnbull.

Mais Graham Powell ne bronche pas d'un poil. Il demeure accroupi dans sa position habituelle pour arrêter les rondelles. Mais de rondelle, il n'y en a plus...

Notre gardien ne réagit pas à notre présence ; il continue de fixer l'espace vide devant lui.

— Je pense qu'il a gelé debout, croit Russell, qui a retiré bravement son gant pour toucher le visage glacé de Graham.

— On devrait le pousser jusqu'au vestiaire, suggère Halliday, qui se place derrière son gardien.

David et moi lui soutenons les bras pour guider Graham vers la chaleur de notre chambre afin qu'il reprenne vie. Le gardien se laisse mener aussi docilement que ces mannequins que l'on voit dans les vitrines des magasins.

S'il avait reçu plus de lancers en troisième période, peut-être aurait-il moins gelé ? Ou, en tout cas, on se serait rendu compte qu'une statue de glace défendait notre filet.

Le retour au vestiaire a des airs de déjà-vu alors qu'on assiste à une répétition de la pause forcée de la première période : les orteils dégèlent. Le gardien Graham Powell également.

Le fait d'avoir gagné adoucit-il la douleur ? À peine. Au moins, nous n'avons pas souffert pour rien.

L'entraîneur Al Grossi, dont les oreilles sont écarlates, nullement à l'abri du froid par son chapeau de monsieur, nous complimente pour notre bravoure et nous rappelle notre fiche de trois victoires et quatre défaites. La saison régulière est plus qu'avancée et nous occupons la deuxième position, derrière les Malboros de Toronto et devant les Cubs de Hamilton.

— Je vous signale qu'il y aura un match d'étoiles de la ligue, qui sera présenté le 23 mars prochain. Les joueurs sélectionnés pour les Tee Pees seront contactés cette semaine.

Curieusement, l'entraîneur tourne la tête dans ma direction.

— Il m'a choisi, Hoffman, chuchote Scotty. Il m'a envoyé un clin d'œil.

— Tu as beaucoup d'imagination, lui dis-je.

— Bof ! Tu es simplement jaloux, me rétorque-t-il.

Ce que j'aperçois alors me remplit d'étonnement.

— Scotty... ton œil droit...

— Quoi ? fait-il, anxieux.

— Ton œil ne regarde pas au même endroit que l'autre.

Pendant que son œil gauche me dévisage, le droit est figé... vers le plafond !

Il se cache aussitôt la figure et se rend à la salle de bain. Il en ressort après quelques minutes et regagne sa place.

— Qu'est-ce que tu disais, Hoffman ? demande-t-il d'une voix faussement détachée.

— Que ton œil ne regardait...

Scotty écarquille exagérément les yeux.

— Ne regardait quoi ? s'impatiente-t-il.

Tout est revenu à la normale.

— Euh... Je me suis trompée... J'avais l'impression que ton œil droit était gelé.

— Une illusion d'optique, fait-il en soulevant les épaules. C'est ton cerveau qui est gelé, Hoffman !



La partie prévue pour le samedi 25 février a été annulée en raison d'une épouvantable tempête de neige où l'on ne distinguait ni ciel ni terre. Elle a été reportée au 3 mars.

Une éventuelle participation au match des étoiles de ma ligue est loin de mes pensées. Je n'ai pas marqué un seul but jusqu'ici dans cette saison. J'ai obtenu deux mentions d'aide et j'ai été punie quatre fois. Selon les standards de ma mère, qui me donnait des sous si je comptais un but, récoltais une passe ou prenais le chemin du banc des pénalités, je n'ai pas fait for-

tune à ma première année avec les Tee Pees de St.Catharines.

Il reste deux joutes à notre calendrier régulier. Puis, les séries seront disputées au cours des semaines suivantes. J'ai fait mon possible sur la glace, sans pour autant fournir une contribution exceptionnelle à l'image de celle du capitaine Jim Halliday ou de l'attaquant Russell Turnbull ou même de notre gardien Graham Powell, les grands responsables de certaines de nos victoires. Sans ces trois joueurs, les Tee Pees croupiraient au bas du classement, en quatrième place.

Donc, je n'entretiens aucune illusion quant à mes éventuelles chances d'être sélectionnée parmi les meilleurs joueurs de la ligue. Pourtant, le regard insistant de l'entraîneur dans ma direction, au terme de la dernière partie, n'avait pas l'air innocent. À moins qu'il ne visait mon partenaire de jeu, David Kurtis, ou pire... Scotty Hynek ?

Scotty, une étoile ? Quand les cochons voleront, oui !



Le temps dehors s'est adouci. Je m'en vais jouer au hockey, lundi soir, sur la patinoire devant ma maison.

Au bout de deux heures, je rentre, parce qu'il faut bien se mettre au lit pour l'école, le lende-

main. Dès que je pose un patin dans le salon sur le sol de terrazzo, mes parents m'annoncent une bonne nouvelle :

— Abby, ton entraîneur, Al Grossi, a téléphoné tout à l'heure, commence papa.

Mon cœur bat plus rapidement. Je sens l'excitation me gagner, même si j'essaie de conserver mon calme. Je ne songe pas à retirer mes patins.

— C'était pour donner l'horaire des séries ? dis-je d'un ton neutre.

— Oui, répond maman. Je l'ai pris en note.

Elle me tend la feuille. Les éliminatoires s'amorcent le 16 mars contre un club à déterminer, selon le classement de la saison régulière. Je remarque également que ma mère a ajouté la mention du match des étoiles, le 23 mars. Une inscription qu'elle a entourée d'un trait rouge avec des points d'exclamation.

— Il y avait autre chose, signale papa, les yeux brillants.

Paul et Muni, arrivés peu après moi, s'approchent, intrigués eux aussi par cette nouvelle.

— C'est quoi cette autre chose ?

Ma mère plante son regard dans le mien.

— Abby, tu as été choisie sur l'équipe d'étoiles de ta ligue !

L'annonce est saluée d'abord par des cris d'incrédulité, puis par une explosion de joie. Paul et Muni sont si heureux qu'ils s'emparent de moi et me hissent sur leurs épaules. Ils me réservent un tour d'honneur dans la maison des Hoffman.

— Faites place à l'étoile des étoiles : Ab Hoffman ! hurle Paul.

Une fois l'héroïne du jour revenue sur le sol de terrazzo, mes parents me servent une grande accolade pour me féliciter de cette nomination.

Ah ! Si j'avais le numéro de téléphone de Scotty, je l'appellerais pour le simple plaisir de le provoquer. J'ai toujours cru qu'une fille pouvait aussi bien jouer au hockey que les garçons. Ma présence sur l'équipe d'étoiles de ma ligue, pas de la patinoire du Collège HUMBERSIDE, en est un témoignage éloquent.

L'exploit devrait m'exciter davantage. Mais une réserve dans l'attitude de mes parents m'empêche de laisser libre cours à mon bonheur. Jusqu'à mes frères qui l'ont observée.

— Il y a un problème, maman ? soulève Muni.

Les quelques secondes de silence qui suivent me confirment qu'il y a un mais, dans cette histoire.

— D'accord, dis-je, énervée, je fais partie de l'équipe d'étoiles. Mais... quoi ? Je suis substitut ? Ou la mascotte ?

D'un commun accord avec ma mère, mon père prend la parole.

— Vois-tu, Abby, l'équipe de la ligue, composée des meilleurs éléments de vos quatre clubs, affrontera une formation d'étoiles d'une autre ligue de la région de Toronto, de votre catégorie.

Ma mère enchaîne, l'air sérieuse.

— Afin de s'assurer que les joueurs soient tous du même âge, les autorités des deux ligues obligent les hockeyeurs à fournir leur extrait de naissance...

— Et alors ? cherche à comprendre Muni.

Mon père paraît contrarié. J'avoue ne pas saisir l'enjeu de cette demande.

— Alors ? reprend papa. Sur le certificat d'Abby, on retrouve son prénom au complet... et son sexe...

F... comme Fille...

Je sens le plancher céder sous mes pieds !



Chapitre 13

C'EST LA DERNIÈRE QUESTION DU JOURNALISTE. JE SENS LA CAMÉRA QUI NE FIXE PLUS QUE MOI. MAIS ON M'A PRÉVENUE DE NE PAS LA REGARDER, DE FAIRE COMME SI ELLE N'EXISTAIT PAS. C'est plutôt difficile avec ces projecteurs qui m'éblouissent, qui m'obligent à plisser les yeux et qui jettent une lumière aveuglante sur la glace de l'aréna Varsity.

— Alors, Ab, que penses-tu de toute cette attention autour de toi ? me demande-t-il.

Je lui réponds avec un sourire :

— C'est un total non-sens !

Le journaliste attend quelques secondes.

— C'est bon ! dit une voix derrière la caméra.

Puis l'homme éclate de rire.

— Tu as bien raison, Ab !

Ma mère, qui sera interviewée plus tard, vient nous rejoindre, de même que l'entraîneur Al Grossi, qui, lui aussi, fera partie du reportage pour la télévision de CBC.

— On jurerait, Ab, que tu as fait ça toute ta vie ! s'exclame le journaliste. J'ai déjà rencontré des joueurs des Maple Leafs et ils étaient incapables d'exprimer une opinion sans hésiter.

Le caméraman, qui a éteint les réflecteurs, ajoute son grain de sel.

— On devrait peut-être demander au p'tit gars de donner des leçons aux professionnels.

Il rit seul de sa propre blague.

— C'est une petite fille, Teddy, soupire le journaliste.

J'aurais aimé dire que toute cette histoire était de la folie furieuse. Mais après en avoir discuté avec ma mère quelques minutes avant l'entrevue, elle m'a fait comprendre que non-sens résumait parfaitement ce que je vivais depuis quelques jours.

C'est, en effet, un non-sens qu'une fille ne puisse pas jouer au hockey comme les garçons, et pourquoi pas, avec eux ! J'en ai été la preuve ces derniers mois.

Un non-sens : un défi au bon sens et à la raison. J'estimais que folie furieuse s'appliquait également dans ce contexte. Mais à la télévision, il faut surveiller davantage ce que l'on dit, semble-t-il.

— Le reportage sera présenté au petit écran vendredi soir, pendant les nouvelles de 6 heures.

— On n'a pas de téléviseur à la maison, fais-je remarquer au journaliste.

— Ça, c'est un vrai non-sens ! déclare Teddy.

Je néglige de lui raconter que la famille a un cottage tout près d'un lac, à Caledon, au nord de Toronto, sans eau courante ni électricité... C'est magnifique !

— Mais on a des centaines de livres, lui signale maman.

— Ça, c'est de la folie furieuse ! rétorque Teddy.

Non-sens ou folie furieuse... C'est un peu tout ça qui se passe depuis cet appel d'Al Grossi...



Je suis atterrée par l'annonce. Ma mère vient d'apprendre au téléphone, par la voix de l'entraîneur des Tee Pees, que j'ai été sélectionnée sur l'équipe d'étoiles de la Petite Ligue de hockey de Toronto.

J'aurais toutes les raisons du monde de me réjouir de la nouvelle. Sauf que pour officialiser ma présence au sein de cette formation, je dois soumettre de nouveau mon extrait de naissance... celui avec mon prénom complet et mon sexe.

Un calme étrange plane dans notre cuisine. Comme si tous saisissent l'enjeu. Jusqu'à Petit Benny, qui gazouille d'ordinaire du matin au soir, pardon, au soir, qui s'amuse en silence avec des mini-briques.

— Et si on oubliait d'envoyer le certificat ? suggère Muni.

— Ou s'il se perdait dans le courrier ? Ces histoires-là arrivent, commente Paul.

— Ça ne changera rien au résultat : Abby ne pourrait pas jouer, répond papa.

— La responsabilité de fournir l'extrait de naissance revient au joueur ou à ses parents, indique maman. Monsieur Grossi a été catégorique : pas de certificat, pas de match d'étoiles.

Elle prend dans ses bras Petit Benny qui réclame une caresse. Puis, elle s'adresse à son mari, bien que je sois la principale concernée.

— Et si on leur acheminait tout simplement le certificat d'Abby ?

Mon père réfléchit à voix haute.

— Avec un peu de chance, personne ne découvrira la différence de notre Abby. Comme pour le soir de l'inscription, en novembre dernier...

— Oui, mais si quelqu'un s'en rend compte ? dis-je, inquiète et au bord des larmes. Je veux continuer à jouer au hockey, moi.

— Si tu n'envoies pas le certificat, Abby, tu n'auras pas le droit de jouer, rappelle maman avec douceur.

Même si je suis convaincue que ma saison se terminera plus tôt que prévu, j'abandonne. Je suis fâchée... après moi ! Si j'avais été aussi ordinaire que Scotty, on ne m'aurait pas remarquée

et je poursuivrais mes activités sans craindre de voir ma véritable identité révélée au grand jour.

Ça m'apprendra !

Finalement, il est convenu que mon père acheminera une copie de l'extrait de naissance à monsieur Grossi.

Je me croise les doigts, en priant très fort les dieux du hockey pour que mon certificat passe inaperçu dans le lot.

Deux jours plus tard, je déchante.

Le téléphone sonne et je réponds.

Le cœur battant, je tends le combiné à ma mère. C'est monsieur Grossi...

— Aie confiance, murmure maman avant d'engager la conversation avec l'entraîneur des Tee Pees.

Mes frères et mon père, qui jouaient au hockey dans le salon, cessent pour venir nous rejoindre.

— En fait, monsieur Grossi, dit maman après quelques secondes, ce n'est pas madame Samuel Hoffman. Je ne porte pas le nom de mon mari. C'est madame Dorothy Medhurst, merci.

Le tout est énoncé de manière polie, mais ferme.

Des gens ont déjà qualifié ma mère d'excentrique. C'est une ancienne athlète, mais surtout une artiste. Elle travaille, elle garde son nom de jeune fille, elle ne s'habille pas à la dernière mode ; elle fuit les conventions. À la maison, nous n'avons pas de téléviseur, mais des livres

à profusion. Parce qu'elle a le souci du bien-être des autres, elle n'hésite pas à payer notre femme de ménage plus cher pour ses tâches que ce qu'elle-même gagne dans une journée. Nos voisins ne comprennent pas trop pourquoi...

Dorothy Medhurst est une femme de tête et de cœur. Je l'admire tant. J'aimerais être comme elle quand je serai plus vieille.

...

Ma mère arbore un timide sourire.

— Non, monsieur Grossi. Nous n'avons pas fait une erreur. Nous ne vous avons pas envoyé l'extrait de naissance de la sœur d'Ab. D'ailleurs, elle n'a pas de sœur, mais juste des frères.

Elle a lâché le morceau. Elle a parlé de moi en employant le pronom elle... Les cartes sont jetées.

...

— Oui, elle... Ab, c'est le diminutif d'Abby ou d'Abigail...

...

— Vous êtes toujours là, monsieur Grossi ? demande-t-elle.

Elle pose sa main sur l'appareil afin que son interlocuteur ne l'entende pas.

— Ou il s'est évanoui ou il est trop secoué pour continuer, nous annonce-t-elle, les yeux coquins.

Je ne trouve pas ça drôle.

— Tu aurais perçu la chute d'un corps sur le plancher, estime papa. Alors, il est certainement sous le choc.

— Oui, monsieur Grossi... Que disiez-vous ?

...

— Dieu du ciel, non ! Qui oserait affubler un garçon du nom d'Abigail ? C'est un prénom de fille, parce que, mon cher monsieur, Ab, Abby, Abigail, si vous préférez, c'est une fille !

— QUOI ?

La voix d'Al Grossi a explosé au bout du fil, si fort que tous, dans la cuisine, l'ont comprise, même que Petit Benny l'imité en rigolant :

— Koi ? Koi ? Koi ? fait le canard. Koi ! Koi !

Muni l'emmène dans le salon alors que la discussion reprend sur un ton qui ne plaît guère à ma mère.

...

Elle éloigne le récepteur de son oreille. Je m'approche pour saisir les propos criés au téléphone.

— ...trois mois plus tard, vous me dites qu'Ab Hoffman, mon joueur étoile à la défense, est en fait Abigail Hoffman, une fille ?

Mais ma mère ne s'en laisse pas imposer pour autant. Il lui en faut plus que ça pour être intimidée.

— Abby a-t-elle ou pas été sélectionnée grâce à son talent pour faire partie de l'équipe d'étoiles de la ligue ?

...

— N'a-t-elle pas démontré clairement qu'elle était de taille à jouer sur la même patinoire que des garçons de son...

...

— Ne m'interrompez pas, monsieur Grossi, coupe-t-elle à son tour.

Ma mère me fait penser en ce moment à ces lionnes prêtes à tout pour protéger leurs petits... et leurs petites.

— Qu'est-ce que ça change, monsieur Grossi ? Abby a-t-elle dérangé quelqu'un ? Soyez franc et honnête.

Et elle éclate de rire. De ce rire qui désamorce toute gravité, peu importe la situation. D'ailleurs, on entend Al Grossi partager son rire. Je suis soulagée. Un peu...

...

— Nous y serons, monsieur Grossi. Bonne soirée !

Elle raccroche le combiné.

— Et puis, Dorothy Medhurst ? interroge papa pour qui le fait que sa femme ne porte pas son nom est le moindre de ses soucis.

Muni revient dans la cuisine avec Petit Benny sur ses épaules pour écouter la suite des événements.

— Nous sommes convoqués à une réunion d'urgence avec les autorités de la Petite Ligue de hockey de Toronto, vendredi soir. Ils désirent discuter du cas de notre fille...

J'essaie de saisir le but de cette réunion.

— Est-ce que ça signifie que je peux jouer ou pas ?

Ma mère préfère me révéler la vérité au lieu de me créer de faux espoirs.

— Je l'ignore, Abby. Le fait de découvrir qu'une fille a réussi à se faufiler dans un circuit qui compte 400 garçons de tout âge, c'est un choc pour ces messieurs. On vient de déranger l'ordre établi.

— Si jamais ils veulent t'en empêcher, ils trouveront ta mère sur leur route ! ajoute papa. Et nous aussi !

— Ouais ! disent mes frères en bombant le torse.

Je ne suis réconfortée qu'à demi.

C'est avant de savoir que Phyllis Griffiths serait de notre côté...

Chapitre 14

PHYLLIS GRIFFITHS...

CE NOM M'EST FAMILIER. MON PÈRE, AVIDE LECTEUR DE JOURNAUX, ME RAPPELLE POURQUOI :

— Elle écrit dans la section sportive du *Toronto Telegram*.

Nous nous rendons en voiture à l'aréna Varsity pour une réunion au sommet avec monsieur Grossi. Muni est du voyage tandis que Paul est resté à la maison pour s'occuper de Petit Benny. Ou pour pouvoir discuter en paix avec son Erica.

Phyllis Griffiths. Oui, c'est ça ! J'ai conservé certains de ses articles sur Althea Gibson, la fameuse joueuse de tennis américaine, une athlète de race noire qui a dû surmonter les préjugés et le racisme pour devenir l'une des grandes championnes de son sport. C'est une de mes idoles.

Madame Griffiths est l'une des rares femmes journalistes du *Telegram*. Dans la section spor-

tive, sa présence est presque aussi anachronique qu'une Abby chez les Tee Pees !

Au moment d'être embauchée au journal, a-t-elle coupé ses cheveux et signé son formulaire d'emploi du prénom de... Phil ? La comparaison me fait sourire.

Toutefois, je ne vois pas en quoi elle influencera qui que ce soit.

— Elle veut écrire ton histoire dans son journal, ce qui donnera du poids à ton dossier, raconte maman, qui connaît la journaliste depuis plusieurs années, sans qu'elles soient pour autant de véritables amies.

Ma mère jouait alors au basketball élite et Phyllis Griffiths arbitrait certains de ses matchs. En raison de sa vaste compréhension du jeu, de son honnêteté et de son jugement, elle lui vouait un total respect. Respecter un arbitre ? Oui, ma mère a toujours fait preuve d'une grande ouverture d'esprit !

— C'est parce que Phyllis avait aussi déjà joué au basketball. Elle a été l'une des athlètes les plus talentueuses de son université, fait remarquer maman.

Lorsque nous arrivons à l'aréna Varsity, la nuit est tombée, même si les journées rallongent, signe du printemps qui approche. Nous avons eu à peine le temps de souper avant de quitter la maison pour le rendez-vous. J'ai dû me brosser les dents deux fois plutôt qu'une.

— Si tu as mauvaise haleine, tu n'aides pas ta cause, a dit papa.

Nous entrons dans l'édifice par la porte des joueurs. La rencontre est prévue dans le bureau du commissaire de la ligue, Earl Graham, près des vestiaires.

En pénétrant dans l'aréna nous parvient l'écho des rondelles qui frappent durement la bande. C'est l'équipe junior des Tee Pees qui s'entraîne en vue de sa partie de samedi contre Hamilton.

Dans le couloir nous menant à l'endroit de notre réunion, j'aperçois à son extrémité deux hommes en train de discuter et de griller une cigarette. Ils nous jettent un regard narquois et s'engouffrent dans le local.

— Le comité de bienvenue, annonce papa.

— Mise en jeu ! déclare maman, prête à en découdre avec qui voudra.

Une voix féminine, derrière nous, interpelle ma mère.

— Dorothy !

Ma mère s'arrête brusquement. Emportés dans notre élan, Muni et moi la heurtons dans le dos et manquons de peu de la faire tomber. Elle se ressaisit et son visage s'illumine lorsqu'elle découvre la présence de Phyllis Griffiths.

— Vous êtes venue ! s'exclame-t-elle, soulagée.

Les deux femmes se serrent la main... comme des hommes ! Pas de violentes claques sur les

épaules, cependant, pour ponctuer ces sobres retrouvailles.

Phyllis est une dame élégante, au début de la cinquantaine, donc une dizaine d'années plus vieille que ma mère. Elle est grande, l'allure athlétique, la mâchoire carrée, les cheveux courts et grisonnants. Ses yeux verts pétillent d'une curiosité juvénile.

La journaliste du *Telegram* se tourne vers moi.

— C'est toi, la fameuse Abby Hoffman ?

Muni tire la manche du manteau de mon père.

— Est-ce qu'à l'aréna, ce n'est pas censé être Ab Hoffman ? lui glisse-t-il à l'oreille.

— Plus maintenant, mon garçon.

Il consulte sa montre.

— Ne faisons pas attendre ces messieurs, suggère papa.

Avec chaleur, Phyllis s'adresse à moi comme elle le ferait pour une adulte alors que nous reprenons notre marche en direction du bureau du commissaire Graham.

— Tu aimerais ça que je parle de toi dans mon journal, Abby ?

— Euh... Je ne sais pas... Oui... Pourquoi ?

Elle sort un calepin et un crayon de la poche de son manteau gris.

— Je veux raconter ton histoire au pays...

— Le Canada n'est-il pas trop grand pour s'intéresser à une si petite fille ? lui dis-je, étonnée.

Un homme inconnu, au visage fermé, nous invite à entrer dans le bureau du commissaire. Dès que je mets les pieds dans la pièce, plus étroite que ma chambre, j'aperçois Al Grossi. Je le salue d'un signe de la main. Il incline la tête, sans plus.

L'atmosphère est glaciale, la tension à couper au couteau. Tout ça à cause de moi ? Les battements de mon cœur s'accélèrent. J'ai l'impression terrible de passer au bureau du directeur de l'école parce que j'ai commis une faute grave.

Des chaises ont été disposées autour d'une table. Il n'y en a pas suffisamment pour asseoir tout le monde. Le commissaire Earl Graham s'avance vers mes parents et se présente poliment. En plus de lui et de monsieur Grossi, trois hommes, des directeurs de la Petite Ligue de hockey de Toronto, participent à la réunion. Leur attitude sévère me rappelle que le hockey, c'est du sérieux. Pourtant, ce n'est qu'un jeu !

À la mention du nom de Phyllis Griffiths, le commissaire se raidit.

— La journaliste du *Telegram* ? Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Mon travail, monsieur Graham, répond-elle, aucunement intimidée.

— C'est une rencontre privée, madame, plaide Al Grossi. Vous n'avez pas le droit d'y assister.

— En revanche, le droit d'une fillette de continuer ou pas à jouer au hockey est d'intérêt public, monsieur, réfute Phyllis, du tac au tac.

En termes de hockey, je qualifierais cette réplique de mise en échec légale sur mon entraîneur.

Le commissaire Graham invite les gens à prendre place autour de la table. Les cinq hommes grillent cigarette par-dessus cigarette tant et si bien que l'endroit se remplit rapidement de fumée. Les yeux me piquent. Mes parents ne fument pas et eux aussi sont incommodés tout comme Muni qui tousse, lui qui souffre d'asthme.

Il n'y a pas de chaises pour Muni et moi, ni pour Phyllis. Aucun de ces messieurs n'est assez galant pour offrir son siège à la journaliste.

— Les enfants et madame Griffiths devraient sortir si nous voulons discuter en toute liberté, mentionne l'un des directeurs, celui à l'épaisse moustache noire qui lui masque la lèvre supérieure.

— De fait, ajoute son voisin à l'air arrogant et au menton levé, les gens qui ne sont pas assis sont priés de quitter la pièce afin que nous commencions la réunion.

Il suffit d'un coup d'œil entre mes parents pour que mon père, à la surprise de nos hôtes, cède sa chaise à la journaliste, qui s'installe près de ma mère.

— Nous ne serons pas loin, lui signale papa. Il salue les directeurs :

— Bonne chance, messieurs, leur dit-il, pince-sans-rire.

Il nous mène vers la sortie et referme la porte derrière lui. D'autres hommes que lui auraient refusé de laisser leur femme discuter à leur place dans un tel cadre. Mais mon père connaît sa Dorothy et sait pertinemment qu'elle est capable de faire face à ce « tribunal ».

J'aurais aimé participer à la réunion. C'est moi le sujet, après tout...

— C'est injuste, dis-je, maussade. La partie est inégale.

— Ouais, renchérit Muni. Ils sont cinq hommes contre deux femmes, là-dedans...

Mon père affiche un sourire énigmatique.

— C'est vrai que c'est inégal... Pauvres hommes ! Ils ignorent ce qui les attend !

J'ai pensé assister à l'entraînement des Tee Pees juniors, assise dans les gradins, avec Muni. Mais l'action, pour l'instant, n'est pas sur la patinoire, mais bien dans la pièce à côté. Je préfère rester tout près. Déjà, des éclats de voix nous parviennent. Nous tendons l'oreille et partageons ce que nous croyons avoir entendu...

« ... une honte... un scandale !... »

Un homme... Un directeur probablement...

« ... que vont dire les gens ? »

Autre voix d'homme. L'arrogant, je crois. C'est le genre de type à se soucier de ce que les personnes pensent. Aucun argument valable. Il vient de compter dans son propre filet.

« ... je me gênerais de l'écrire, tiens ! »

— Phyllis, convenons-nous tous les trois.

Un brouhaha... Impossible de déterminer qui dit quoi...

« ... expulser de l'équipe... »

« Et si on ne disait rien à personne ? »

« Ridicule ! »

« Du calme, messieurs et mesdames ! »

Al Grossi, je parierais. C'est dans le ton, du genre : « Repliez-vous en défensive ! » Ouais, Al Grossi.

« Une personne à la fois... »

Le commissaire Graham, pas très bavard jusqu'ici.

« ... êtes furieux parce que vous vous êtes fait avoir par une fillette de neuf ans qui voulait seulement jouer au hockey ! »

Ah ! Ça, c'est ma mère !

« Elle nous a menti ! »

Un directeur, la moustache...

« Elle jette le discrédit sur notre ligue... »

Même directeur.

Des bruits dans le couloir. Les joueurs des Tee Pees juniors regagnent leur vestiaire. Ils doivent passer près de nous. Muni et moi, habitués à les admirer du haut des gradins, sommes impressionnés tellement leur taille est imposante et leur allure costaude.

L'assistant capitaine de l'équipe, c'est Ab McDonald, un type aux yeux noirs, un peu comme Maurice Richard, des Canadiens de Montréal. Je lui fais un timide geste de la main lorsqu'il arrive à ma hauteur.

— Bonjour !

Au lieu de grogner une vague salutation, il s'arrête devant moi. Sur ses patins, il dépasse mon père, qui est assez grand.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? Vous attendez quelqu'un ? dit-il, le visage ruisselant de sueur.

Muni, en verve, lui résume la raison de notre présence dans le couloir. Je ne crois pas qu'il s'agisse d'une bonne idée, mais il est trop tard.

Le regard de McDonald passe rapidement de mon frère à mon père avant de s'attarder sur moi au fur et à mesure que déboule le récit. J'ai la sensation d'être une bête de cirque.

— Ah, ben ça alors ! finit-il par lâcher. Quel est ton vrai nom ? Ton Ab est pour... ?

— Abby Hoffman... Et toi ?

— Moi, c'est plus compliqué. Mon Ab est pour... Alvin Brian ! rigole-t-il. On aura tout vu ! Une fille qui joue au hockey !

Je proteste aussitôt.

— J'ai le droit !

Tout assistant capitaine qu'il est, il ne viendra pas me raconter qu'une fille ne doit pas jouer au hockey. McDonald se rend compte qu'il a proféré une énormité.

— Oui, oui, tu as raison, Abby. Pourquoi pas ?

Rassurée, je lui révèle que je porte le numéro 6, comme lui, que j'évolue à la défense, comme lui, que mon club s'appelle les Tee Pees, comme

le sien, mais que je ne suis pas assistant capitaine comme lui.

— Je suis convaincu que tu dois être très bonne.

— Elle a été choisie sur l'équipe d'étoiles de la Petite Ligue de hockey de Toronto, remarque papa. C'est pour ça qu'on est ici. Pour qu'elle ait la permission de continuer à jouer.

De son gant, Ab McDonald montre la porte du local.

— Y'a-t-il un homme avec une grosse moustache noire à l'intérieur ?

— Oui. Et il est franchement laid ! crache Muni.

— C'est un ami de la famille, confie Ab, le regard dur.

La gaffe !

On avait peut-être un allié dans notre camp. On l'a sûrement perdu à cause de la grande gueule de ce Muni de malheur.

— C'est plus fort que toi ! dis-je, furieuse, à mon frère.

— Je m'excuse, McDo, bafouille Muni qui en rajoute une couche.

— McDo ? répète Ab McDonald.

— Oui, c'est sur le surnom qu'on te donne dans les gradins : McDo...

Le joueur abandonne son faux visage de sévérité. C'est juste pour rire !

— C'est vrai que sa moustache est affreuse. Elle ressemble à un vieux balai !

McDonald retire son gant et cogne à la porte. Il me place devant. Ensuite, sans invitation, il pénètre à l'intérieur du local. Quiconque aurait interrompu cette rencontre de manière aussi brusque aurait été rudement rabroué. Je le constate à la mine outrée de ces hommes dès qu'il me voit. Toutefois, leur expression se mue en respect et admiration lorsqu'ils découvrent, derrière moi, l'identité de la personne qui les dérangeait ainsi.

Le statut d'assistant capitaine de l'équipe junior de la ville s'accompagne de son lot de privilèges.

— Ah, Ab ! s'exclame l'homme à la moustache.

— Notre valeureux assistant capitaine, rajoute le directeur qui a perdu toute arrogance et qui baisse le menton.

Mais Ab McDonald choisit de les ignorer et de saluer plutôt la journaliste.

— Bonsoir, madame Griffiths. C'est toujours un plaisir de vous rencontrer.

— Je vous rends la pareille, mon cher Alvin Brian, répond-elle en inclinant la tête. Vous connaissez Dorothy Medhurst ? C'est la maman d'Abby Hoffman.

Ab McDonald s'avance vers ma mère pour lui serrer la main.

— J'aurais cru que vous étiez sa grande sœur, lui dit-il.

Là, il en fait un peu trop, l'assistant capitaine.

— Nous sommes en réunion extraordinaire, lui signale le commissaire Earl Graham, comme s'il s'excusait.

Le joueur des Tee Pees se retire vers la sortie. Il pose sa main sur mon épaule.

— Je tenais simplement à vous dire que je trouve ça formidable que vous permettiez à mon amie – il appuie ses mots – Abby, ici, de jouer au hockey avec les garçons.

Soudain, l'attitude hostile des hommes semble disparaître pour laisser place à de la résignation.

— Vous faites preuve de sagesse et d'intelligence et surtout d'ouverture d'esprit, messieurs et mesdames. On approche des années soixante, n'est-ce pas ?

— Sans... sans doute, se croit obligé de répondre l'homme à la moustache.

Avant de quitter la pièce, il me lance une invitation à voix forte, pour être compris de tout le monde :

— Abby, tu veux patiner avec nous lors d'une période d'échauffement avant une partie ?

Je n'hésite pas une seconde.

— Oui, bien sûr !

J'en piétine d'excitation.

— Laisse-moi organiser tout ça. Les gens doivent savoir que les filles sont capables de jouer au hockey !

Le message était davantage destiné aux directeurs qu'à moi.

Lorsqu'il referme la porte, il me fait un clin d'œil :

— À toi de jouer, maintenant, Abby !

Chapitre 15

AB McDONALD A-T-IL EXERCÉ UNE RÉELLE INFLUENCE DANS MON HISTOIRE ? MA MÈRE CROIT QUE OUI. ALORS QUE NOUS RETOURNONS À LA maison en voiture, après cette fameuse réunion à l'aréna Varsity, elle relate que le vent a tourné en ma faveur après l'intervention de l'assistant capitaine des Tee Pees juniors.

L'ami de la famille de McDonald, l'homme à la moustache, s'est montré moins incisif par la suite, comme si ces propos l'avaient ébranlé dans ses convictions.

Pendant les discussions, la journaliste Phyllis Griffiths prenait des notes, ce qui agaçait, voire intimidait les directeurs. La présence de la déléguée du *Telegram* a également contribué au dénouement de cette affaire.

Je suis curieuse de savoir ce qu'a raconté Al Grossi à mon sujet. Ma mère ne me répond pas,

demeurant vague sur les états d'âme de mon entraîneur.

— Il se tenait à l'écart ainsi que le commissaire. J'avais l'impression que les deux hommes réfléchissaient aux conséquences de cette décision sans appel.

— Les conséquences ? dis-je, avec perplexité.

— La suite des choses, si tu veux, corrige maman, consciente de la connotation négative de ce mot.

En effet, comment justifier d'interdire à une jeune fille de pratiquer son sport préféré ? Ou de quelle façon expliquer le fait que cette même petite fille ait déjoué tout le monde durant une période de trois mois ?

Les directeurs ont prié ma mère et la journaliste de se retirer de la pièce afin d'en venir à un consensus.

Après un interminable dix minutes, ils ont ouvert la porte et nous ont tous invités à assister à la divulgation du verdict. J'observais monsieur Grossi, les yeux rivés au sol, les bras croisés sur sa poitrine. J'étais persuadée que ma saison était finie.

Phyllis a mouillé la pointe de son crayon avec le bout de sa langue, avec une lenteur calculée. Elle l'a posé doucement sur son calepin de notes, prête à y consigner la décision. J'ai lu dans son regard farouche qu'elle n'épargnerait aucun de ces messieurs s'ils devaient m'empêcher de jouer avec les Tee Pees.

C'est le commissaire Earl Graham qui a pris la parole sur un ton pompeux et solennel, celui que l'on emprunte pour les grandes annonces.

— Nous, les dirigeants de la Petite Ligue de hockey de Toronto, avons convenu, à l'issue d'un vote partagé, qu'Abby Hoffman ne pourrait plus...

Il a attendu quelques secondes, laissant planer la suite. C'est du sadisme ! J'ai baissé la tête. Ma fabuleuse saison venait de se terminer dans un local poussiéreux de l'aréna Varsity. J'ai retenu avec peine mes sanglots.

— ... ne pourrait plus se changer dans le vestiaire des Tee Pees. Elle le fera dans mon bureau afin de ne pas troubler les garçons ou de ne pas l'être elle-même...

Il m'a considérée avec un mince sourire, tout comme Al Grossi.

Quoi ? Ai-je bien entendu ?

Ma mère a félicité les directeurs sans pour autant leur serrer la main. J'avais l'impression qu'elle voulait garder ses distances.

— Messieurs, a repris maman sur un ton identique à celui du commissaire Graham, j'applaudis votre décision et je vous en remercie. Toutefois, je ne comprends toujours pas en quoi le fait qu'une fillette qui joue au hockey avec des garçons ait motivé pareille réunion au sommet.

— Ça ne s'était jamais produit auparavant, madame Hoffman, a déclaré Earl Graham, cherchant à se disculper.

— C'est madame Medhurst, a corrigé maman, pointilleuse jusqu'au bout des ongles lorsqu'il est question de son nom.

Irrité, l'un des directeurs a murmuré :

— On sait maintenant de qui tient la petite... J'ai entendu ses chuchotements.

— Oui, et j'en suis fière, monsieur, lui ai-je dit tout en soutenant son regard.

Avant de quitter le local, ma mère a exigé un document écrit, qui confirmait leur jugement.

— Au cas où vous désireriez changer d'idée, a-t-elle rappelé.

— Ce ne sera pas nécessaire, Dorothy, puisque c'est noté, lui a signalé la journaliste Phyllis Griffiths, en tapotant son calepin de son crayon.

Je sortais de la pièce quand Al Grossi m'a interpellée.

— On se voit demain soir pour la partie, Ab ? dit-il en me tendant la main.

J'étais soulagée qu'il ne m'ignore plus. Ce rendez-vous qu'il me fixait confirmait encore plus mon statut de joueur de hockey que tout document écrit et signé.



Phyllis Griffiths passe le samedi après-midi chez les Hoffman. Elle me pose toutes sortes de

questions qui n'ont pas vraiment de lien avec le hockey.

— Qui va s'intéresser à cette histoire-là, vous croyez ?

Elle me sourit.

— Plus de gens que tu ne le penses, Abigail, répond-elle.

— Appelez-moi Ab ou Abby, d'accord ?

À la table de la cuisine, je lui raconte comment je me suis inscrite à la Petite Ligue de hockey de Toronto. Mon père ajoute son grain de sel.

— Quelqu'un m'avait affirmé que les filles n'avaient pas le droit de jouer. Entre-temps, Abby avait trouvé le moyen de s'enregistrer ailleurs. La première nouvelle que j'en ai eue, c'est qu'elle était déjà sur la glace à patiner avec les garçons ! Elle est venue vers nous pour nous annoncer qu'elle avait été acceptée.

Pendant que nous discutons, Petit Benny, du haut de ses deux ans, s'amuse dans le salon avec son bâton et une rondelle. Il frappe le disque sur l'une des nombreuses boîtes de carton, qui remplissent le rôle de bandes, toutes bourrées d'équipements sportifs à l'exception d'une, débordante de pierres amassées par Paul et son ami, Dave Joyce, à la mine du cratère d'argent ; ils sont tous les deux membres du club minéralogique Walker de Toronto.

— Les plus vieux n'ont pas la permission d'utiliser une rondelle, dit maman. La seule

concession, c'est une balle de caoutchouc. Sinon, ils détruiraient les murs et le mobilier.

— Ouais, fait Muni, résigné, il y a juste assez d'espace pour pratiquer le maniement du bâton. Si ce n'était du piano, ce serait parfait...

Je réplique aussitôt :

— Tu n'y connais rien ! Ce piano-là, c'est parfait !

Ma mère raconte à la journaliste que j'en joue régulièrement.

— Abby vient de réussir son niveau 4 en piano, avec un menuet en Ré mineur, de Jean-Sébastien Bach, l'une de ses meilleures pièces. Vous souhaiteriez l'entendre, Phyllis ?

— Nooon ! supplient mes frères. Elle la répète à longueur de journée !

Notre invitée ne se fait pas prier.

— Oui, si ça ne te dérange pas, Abby...

— Nous, ça nous dérange, conviennent Paul et Muni.

Il ne m'en faut pas plus pour me rendre au piano pour mon interprétation.

— Arrêtez de vous plaindre, dis-je à mes frères. Le morceau ne dure même pas une minute...

— Ça nous paraît un siècle chaque fois, proteste Paul pour la forme.

Je le soupçonne quand même d'apprécier mon travail au piano.

Je m'exécute avec précision. Ma performance terminée, je salue mon auditoire qui m'applau-

dit, mais pas pour les mêmes raisons : Phyllis et mes parents, parce qu'ils ont aimé ; Paul et Muni, parce que, justement, j'ai fini...

— Tu joues du piano comme sur une machine à écrire, me nargue Muni, en imitant la voix nasillarde de mon professeur.

— Si on arrangeait le piano pour qu'il ne produise aucun son, ça ferait notre affaire, ajoute Paul.

— Oui, je pratiquerais tout aussi bien comme ça ! leur dis-je avant de regagner ma chaise.

— Abby fait également du théâtre, indique maman. À Noël, à son école, elle a joué dans une pièce.

— C'était une tragédie, se souvient Paul en grimaçant.

— Un drame, renchérit Muni.

— J'étais la servante des trois rois mages, dis-je à Phyllis, sans me préoccuper de mes frères.

Petit Benny envoie la rondelle sur le tibia de Phyllis.

— Un futur joueur des Maple Leafs, dit-elle en grinçant des dents et en se frottant la jambe.

Petit Benny s'excuse et s'en retourne s'amuser dans le salon avec Paul et Muni.

— Est-ce que tes frères font partie d'une ligue de hockey, Abby ?

— Oui, Paul est gardien de but pour le Collège Humberside. Hier, il a réalisé un jeu blanc contre Damforth, et son club a remporté le championnat.

Je lui raconte que mon frère aîné n'a pas voulu amorcer la saison avec cette équipe parce qu'il estimait qu'il n'était pas assez bon. C'est un joueur du Collège Humberside, Trevor Kaye, qui l'a vu jouer sur la patinoire près d'ici et qui lui a proposé de se joindre à sa formation. L'entraîneur Bill Rowland lui a confié le filet à la quatrième joute et Humberside n'a plus jamais perdu par la suite !

— Je joue aussi pour Harrington, dans la ligue Ki-Y ! crie Paul du salon.

— Moi, j'ai compté 38 buts dans ma saison, hurle Muni du même endroit. Je suis capitaine de mon équipe et Muni, ça s'écrit avec un « i » pas un « y ».

— Il n'y a aucun lien avec l'acteur américain du même nom, qui apparaît dans le film *Louis Pasteur*, note maman.

— Paul et Muni... Oui, c'est à s'y méprendre, constate Phyllis.

Mon père signale que son Muni est un joueur de centre pour les Concordes de la Ligue atome de hockey de Toronto et qu'il évolue pour les juniors de l'école publique St.Annette.

— Et vous, Samuel ? lui demande Phyllis.

— Moi, je ne joue pas au hockey ! dit-il en riant. Je suis chimiste chez CIL.

La journaliste remarque les deux tableaux accrochés aux murs du fond, l'un pour les découpages de journaux sur le hockey et l'autre pour les horaires de la famille.

— C'est l'unique façon de suivre qui fait quoi dans une semaine, explique maman, qui a instauré ce système l'an dernier.

Phyllis s'en approche, nous remercie quand elle découvre certains de ses articles, s'arrête devant un carnet de billets, épinglé.

— Une partie des revenus de la vente de ces billets devrait permettre à la ligue de continuer ses activités l'an prochain, souligne papa.

— J'ai vendu vingt-quatre carnets de dix billets jusqu'ici. Vous en voulez un ? dis-je à la dame.

— Abby ! gronde maman.

La journaliste ne se formalise pas de mon enthousiaste technique de vente et achète un carnet à 1 \$.

— Tu travailles fort pour ta ligue, Abby, me dit-elle en me tendant un beau billet neuf de 1 \$.

J'ai un sourire gêné.

— Bah... Pour être honnête, je travaille fort... pour moi ! Il y a des prix offerts aux meilleurs vendeurs, comme des culottes de hockey, des gants, un bâton, une rondelle...

Je cours dans ma chambre et je reviens aussi vite. Je lui montre mes bas de hockey.

— J'aurais aimé qu'ils donnent également des bas.

Mes doigts passent au travers des trous béants, dont un à la hauteur du genou.

— Ils sont dans un état assez pitoyable...

— Pas de patins parmi les prix ? s'étonne Phyllis.

— Non, ça coûte trop cher ! Présentement, j'ai ceux portés d'abord par Paul, puis par Muni. J'espère en avoir de nouveaux. Mais vu la situation, Petit Benny patinera avec les miens... J'ai aussi besoin d'épaulières, si je joue l'an prochain. Et j'aimerais ça faire du ski et...

— Tu étourdis Phyllis, Abby, fait remarquer maman.

— On m'a dit que tu étais une bonne nageuse, ajoute la journaliste en consultant ses notes.

— Oui, je nage au club Lakeshore. Mais j'ai abandonné cet hiver, parce que j'adore le hockey par-dessus tout !

Paul et Muni délaissent leurs activités et reviennent à la table.

— Abby est très rapide à la brasse et sur le dos. Un vrai petit poisson, fait savoir papa.

— Moi, je n'ai jamais vu un poisson nager sur le dos, dit Muni.

— En fait, quand il est sur le dos, il ne nage déjà plus, ton poisson, remarque Paul.

— Et que voulez-vous faire dans la vie ? Toi, Paul...

— Un géologue solitaire... Muni ?

— Moi ? Un éboueur avec cinq enfants... Et toi, Abby ?

— Pas moi ! Je serai professeur, sinon prospecteur d'or pour faire fortune.

Petit Benny donne une tape sur le genou de Phyllis.

— Moi, je veux être un nuage...

Ma mère nous interrompt en désignant l'horloge.

— Abby, tu as un match à disputer ce soir...



Quelle situation étrange !

Flanquée de la journaliste Phyllis Griffiths et de mes parents à l'aréna Varsity, je passe en coup de vent devant la porte du vestiaire des Tee Pees, espérant ne pas être aperçue.

— Eh ! Ab ! Où vas-tu ?

Je reconnais la voix de mon partenaire à la défense, David Kurtis. Il s'amène vers moi, les patins suspendus à son cou.

— Le vestiaire est ici, me rappelle-t-il, intrigué par mon attitude... absente.

— Je sais, mais je dois me... présenter là-bas avant. On se revoit tout à l'heure.

Je lui tourne le dos pour mettre un terme à notre discussion.

— Qu'est-ce qu'il a, Ab ? demande David à Phyllis.

La journaliste réfléchit.

— Vous venez, madame Griffiths ? lui dis-je, tout en gardant mes distances.

— Oui, j'arrive, Abby, me répond-elle.

— Abby ? répète David, déconcerté. Ce n'est pas un prénom de garçon, ça...

— Tu as raison, jeune homme, lui déclare Phyllis avec sérieux. Parce qu'Abby est une fille...

David ne réagit pas sur le moment. Comme je m'approche pour tirer Phyllis de là, le joueur éclate de rire.

— Ha ! Ha ! Ha ! Quelle bonne blague ! Vous m'avez eu, tous les deux. Ab est une fille...

— En effet, c'est très drôle, dis-je en forçant un sourire.

David s'engouffre dans le vestiaire, partageant la blague avec les joueurs.

— Ils devaient l'apprendre tôt ou tard, non ? justifie Phyllis.

En un sens, cette fausse blague vient briser la glace dans ce vestiaire que je retrouverai dans quelques minutes, le temps d'enfiler tout mon équipement.

Chapitre 16

DÈS QU'IL M'APERÇOIT À LA PORTE DE SON BUREAU, LE COMMISSAIRE EARL GRAHAM ME SALUE POLIMENT ET SORT AUSSITÔT DE LA PIÈCE, DE LA MÊME MANIÈRE QUE S'IL CRAIGNAIT D'ÊTRE VU EN MA COMPAGNIE.

La journaliste, calepin et crayon toujours à la main, lui demande son avis à propos de la création d'une éventuelle ligue de hockey pour filles qu'organiserait la Ligue de hockey de Toronto. Mes parents avaient évoqué cette possibilité, tout à l'heure, alors que nous nous dirigeons vers l'aréna Varsity.

— Ce n'est pas une mauvaise idée, répond monsieur Graham avec prudence, s'il y en a d'autres comme Abby, bien sûr...

Je les laisse discuter et je pénètre dans le local. Monsieur Graham a prévu ma visite. Il m'a aménagé un coin avec une patère pour y suspendre mon manteau, et une chaise afin que je

puisse m'asseoir pour attacher mes patins. C'est délicat de sa part.

Phyllis vient me rejoindre après avoir frappé à la porte. Sans gêne aucune, elle s'installe dans le fauteuil du commissaire, derrière son bureau.

— Faites comme chez vous, l'invite monsieur Graham avec ironie.

— Très confortable, ce fauteuil, monsieur le commissaire.

L'homme comprend que ses quartiers ne sont plus les siens.

— Vous voulez que je ferme la porte pour qu'Abby s'habille en joueur de hockey ? demande-t-il.

— Pourquoi ? Il ne me reste que mes patins, lui dis-je. Vous savez quoi ? Je suis le seul joueur de hockey, incluant les professionnels, à avoir une chambre privée pour me changer.

Phyllis s'amuse de mon commentaire tandis que monsieur Graham s'éloigne en bafouillant une vague excuse.

— C'est dommage, dis-je plus sérieusement. J'aurais préféré être dans le vestiaire avec les gars. Qu'est-ce que ça dérange que je sois une fille ? J'ai l'impression d'être une étrangère dans ma propre équipe.

Phyllis consulte de nouveau ses notes.

— Des gens qui liront l'article prétendront qu'une fille doit être vêtue d'une robe et non pas d'un pantalon de hockey...

Je fais la moue.

— Les robes, c'est stupide ! Je suis chanceuse de fréquenter une école où on permet le port du jean chez les filles.

Ma seule robe est mon uniforme de scout des Brownies que l'on m'oblige à mettre pour l'Église Unie à High Park ou pour le restaurant avec mes grands-parents Hoffman...

— Je préfère discuter hockey plutôt que mode ! lui dis-je alors que je finis de nouer les lacets de mes patins.

Notre conversation s'oriente ainsi sur un autre sujet.

— D'accord. Ton équipe favorite ? Les Maple Leafs ?

— Non, les Red Wings de Détroit. Ce sont les meilleurs...

— Un joueur qui t'inspire ?

— Aucun. On n'a pas de télé à la maison. Je n'ai jamais vu un match des Leafs ou des Red Wings. C'est comme ça...

Quelqu'un frappe à la porte. C'est Al Grossi, l'entraîneur des Tee Pees.

— Tu viens, Ab – il hésite – ... by ? Je vais parler à l'équipe.

— J'aimerais assister à la réunion, si ça ne vous dérange pas, avance Phyllis.

Al Grossi hausse ses larges épaules.

— On n'en est pas à une fille près dans le vestiaire ! dit-il, pince-sans-rire.

Je précède Phyllis dans la chambre du St.Catharines. D'apparaître ainsi déjà habillée

gènère des interrogations chez mes équipiers. Encore davantage lorsque certains, parmi eux, reconnaissent la journaliste Phyllis Griffiths, qui semble attachée à mes pas.

En silence, je retrouve ce qui était ma place habituelle, entre Scotty Hynek et David Kurtis.

— Pourquoi tu t'es changé ailleurs, Hoffman ? questionne Scotty. Un autre privilège ?

— Ce n'est pas un privilège, mais une platitude !

L'entraîneur Al Grossi dévoilera-t-il mon secret à cet instant précis ? Pas devant moi, j'espère...

Mais pour Scotty, c'est la présence de Phyllis, en retrait, qui suscite sa curiosité.

— Je croyais que le vestiaire était interdit aux femmes... On est envahis !

Puis, il hésite et s'exclame :

— Eh ! Mais je la connais : c'est Phyllis Griffiths, la journaliste du *Toronto Telegram* ! Elle est venue me rencontrer ?

Phyllis, qui a entendu son nom dans cet éclat de voix, fait un signe de la main à Scotty.

— Tu vois, Hoffman, elle m'a salué, dit le garçon aux lunettes, excité.

— Elle n'est pas là pour toi, Scotty, lui déclare David Kurtis, mais pour Ab. La journaliste jasait avec lui tout à l'heure.

— Hoffman ? reprend Scotty presque avec dédain. Qu'est-ce qu'il a fait pour mériter pareille attention ? Il a appris à patiner ?

— Tu saisisras bientôt... peut-être, lui dis-je sur un ton neutre.

J'observe les joueurs des Tee Pees, les yeux tournés vers l'entraîneur Grossi, sauf le capitaine Jim Halliday qui me fixe. Sait-il quelque chose ? En vertu de son statut de capitaine, a-t-il été averti de ma situation ? Je sens dans son regard non pas de l'hostilité, mais de la curiosité. Puis, comme s'il avait pris une décision, il incline la tête vers moi avant de se concentrer sur les directives de l'entraîneur.

— Je vous rappelle que, ce soir, nous affrontons les Malboros de Toronto, meneurs au classement de la saison. Avec une victoire, nous maintenons nos chances de les rattraper et nous nous assurons d'une deuxième place. Si l'on perd, nos adversaires seront les champions.

Monsieur Grossi se tait pour accentuer l'effet de ses paroles. Je soupçonne également qu'il espère donner du temps à la journaliste afin d'écrire ses propos dans son calepin, parce qu'il vient de lui jeter un bref regard. Mais Phyllis demeure les bras croisés. S'il est déçu, l'entraîneur ne le montre pas.

Dans ce vestiaire, je doute qu'un joueur ait envie de mettre la pédale douce à ce stade-ci de l'année. Chacun d'entre nous, j'en suis persuadée, adore jouer au hockey, que ce soit à l'aréna Varsity ou sur une patinoire extérieure. Le plaisir de patiner, de courir après une rondelle, de frapper un gars dans la bande n'a pas son pareil.

— Moi, je veux marquer mon premier but, me dit Scotty, déterminé. Pour moi, ça compte...

— Je dois aussi vous entretenir d'un sujet différent, poursuit Al Grossi en lançant un rapide coup d'œil vers Phyllis Griffiths.

Ça y est ! Le moment est venu... Je vois Phyllis qui sort son calepin de notes et son crayon de la poche de son manteau. Quelle sera la réaction des joueurs ? La grande inspiration que je prends pour me tranquilliser ne change rien à mon souci.

— Comme vous le savez, enchaîne l'entraîneur, un match des étoiles sera présenté le 23 mars, à l'aréna Varsity.

Je me suis trompée. Al Grossi continue :

— Quatre membres des Tee Pees ont été choisis pour participer à cette joute. Je les inviterais à se présenter au centre de la pièce au fur et à mesure que je les nommerai : Jim Halliday, Russell Turnbull, David Kurtis et... Ab Hoffman.

— Ben, et moi ? interroge Scotty Hynek sans que personne ne lui accorde une réponse.

À chacun des joueurs, Al Grossi assène une tape sur le derrière en guise de félicitations. À moi, il donne un léger coup sur mon épaule.

Les Tee Pees, toujours à leur place, célèbrent notre exploit en frappant le plancher de leurs bâtons.

L'entraîneur nous demande de remplir le certificat du joueur et nous remet à chacun un stylo.

J'y note le numéro de mon chandail (6) ainsi que mon adresse sur l'avenue Glendonwynne.

Une mention en petits caractères : non valide si non signé à l'encre par le joueur...

Cette attestation est en règle pour le tournoi Timmy Tyke, du 23 mars prochain. Selon le certificat, je suis membre de l'équipe d'étoiles de la Petite Ligue de hockey de Toronto.

Une phrase confirme l'objectif de ce match des étoiles : « *Le garçon qui patine pourrait aider un enfant qui ne peut... marcher...* » Le garçon...

— L'argent amassé par la présentation de cette rencontre sera versé à l'Association des enfants handicapés de l'Ontario, indique l'entraîneur.

Une image me revient en mémoire : celle de ce jeune garçon souriant que j'ai vu en fauteuil roulant, à l'hôpital, lors de l'examen physique de tous les joueurs.

J'écris mon nom au bas du petit carton : Ab Hoffman, le 3 mars 1956, sous la signature d'Al Grossi. Ab, et non Abby, pour la chance. Il manque celle du commissaire de la ligue, Earl Graham. Je remets le certificat à l'entraîneur.

— Voilà, monsieur.

— Merci. Bravo à tous, applaudit-il. Retournez vous asseoir.

À la seconde où je me détache du groupe, Al Grossi me retient par la manche de mon chandail.

— Tu devrais aller sur la glace pour la suite, Abby, me suggère-t-il d'une voix calme.

J'ai bien entendu mon prénom : Abby et non Ab...

— On te rejoint tout à l'heure, murmure le capitaine Jim Halliday.

Donc, à la surprise de tous, je m'éclipse de la chambre. En passant devant la journaliste Phyllis Griffiths, celle-ci me gratifie d'un sourire rassurant.

— Je te revois tantôt, me dit-elle, complice.

Al Grossi ferme la porte. L'heure est vraiment aux choses sérieuses.

Nos adversaires, les Malboros de Toronto, sont déjà sur la patinoire. Les joueurs patinent et bombardent leur gardien de rondelles. Dans la seconde portion de la glace, et ça doit paraître très étrange aux spectateurs, il n'y a qu'un unique représentant pour les Tee Pees. Et c'est une fille en plus !

J'ai la moitié de la surface à moi toute seule ! J'essaie de profiter de l'instant présent et de ne pas trop me casser la tête avec ce qui doit se dérouler actuellement dans le vestiaire. Par contre, imaginer l'expression de Scotty lorsqu'il apprendra la vérité me fait sourire...

« Quoi ? s'écrierait-il, horrifié. Je me suis déshabillé toute l'année à côté d'une fille ? »

Puis, il s'évanouit... C'est trop drôle !

Je tue le temps en effectuant des lancers du poignet et du revers sur la bande ; de ma ligne bleue, je vise mon but : si je rate, je pars à la poursuite du disque et, tout de suite, je retourne à

ma position initiale. Cependant, je ne patine pas à mon aise ; j'ai la sensation d'avoir du plomb dans mes patins.

Du coin de l'œil, j'aperçois la journaliste Phyllis Griffiths qui est maintenant debout près de notre banc. Elle écrit furieusement dans son calepin. Que s'est-il raconté dans la chambre des Tee Pees ?

Derrière elle, mes équipiers font leur apparition sur la glace. Je tente de ne pas m'en préoccuper et d'agir comme si de rien n'était. Et c'est exactement ce que font les joueurs. Ils reprennent leur routine habituelle, celle de la période d'échauffement avant le début de la partie.

Parfois, je sens des regards insistants peser sur moi, mais ceux-ci se détournent dès que je les affronte.

Enfin, mon partenaire, David Kurtis, qui attend son tour pour effectuer un tir sur le gardien Graham Powell, me saisit le bras et me chuchote à l'oreille :

— C'est vrai que tu es une fille, Ab ? C'est vrai ?

— Oui. Il y a un problème ? dis-je sur un ton détaché, tout en maniant la rondelle.

David échappe un rire nerveux.

— Non, puisque tu joues comme un garçon...

Scotty me tourne le dos.

— Tu as oublié ta poupée à la maison, Abigail ? nargue-t-il, à voix basse.

S'il y a un garçon au sein de cette équipe dont je me fous de l'opinion, c'est bien Scotty Hynek. Le capitaine Jim Halliday fait un rempart de son corps entre Scotty et moi.

— Euh... Ab... Tu es quelqu'un de notre groupe. Nous ne voulons pas te perdre. Tu joues bien au hockey.

Il me donne un petit coup de bâton sur les jambières.

Ouf ! Je me sens soulagée d'une tonne de pression sur mes épaules. Soudainement, je patine avec plus d'aisance. Le centre Russell Turnbull s'approche avec un grand sourire.

— Ah, ben ça ! Tu nous as eus, Ab ! Je ne sais pas trop quoi te dire. Mais je souhaite que tu restes avec nous. Et viens mettre tes patins dans le vestiaire avec nous. On ne te regardera pas ! Depuis que tu n'es plus là, Scotty est insupportable. Je crois qu'il s'ennuie de toi !

— menteur ! objecte l'autre.

L'arbitre siffle le début du match pour les deux équipes. C'est le trio du capitaine Jim Halliday qui amorce la rencontre à l'attaque pour les Tee Pees avec David Kurtis et moi à la défense.

De ma position à la ligne bleue, j'entends les deux officiels réunis au cercle rouge, qui discutent avec Jim Halliday.

— On a appris qu'il y avait une fille dans votre club, Halliday. C'est vrai ? demande Bob Hull.

— Peut-être, répond-il, distraitement. Qui vous l'a dit ?

— C'est notre assistant- capitaine, Ab McDouald, qui nous l'a annoncé, précise Jim.

Lui et Hull évoluent pour les Tee Pees juniors. Ils se font un peu d'argent en arbitrant les parties des jeunes.

— Vous voulez savoir qui c'est ? leur dit Halliday. À vous de la découvrir...

— Bonne idée ! approuve Hull, jonglant avec la rondelle. On fait un pari, Beauchamp ?

— Je suis partant, dit son collègue. D'ici la fin du match, on essaie de repérer la fille. On vous dévoile notre choix. Le perdant devra arbitrer pendant une semaine et remettre sa paie au gagnant.

— C'est dans la poche ! s'exclame Bob Hull.

— Quoi ? s'indigne un joueur des Malboros de Toronto, nos adversaires. On affronte des filles ?

— Une fille, corrige Jim Halliday. Une seule fille. Et des garçons !

Avant même la mise en jeu, la rumeur se répand comme une traînée de poudre, tant sur la glace que sur les bancs des joueurs et jusque dans les gradins.

Dès la première minute, je me retrouve dans le coin de ma zone en train de batailler avec un joueur du Toronto. Je le plaque durement contre la bande pour ensuite m'emparer de la rondelle et la relayer à mon équipier Russell Turnbull,

qui la rate totalement. Je constate alors que les Tee Pees me regardent patiner comme si c'était la première fois... C'est dément, tout ça !

À un arrêt, l'entraîneur Al Grossi réunit son club pour remédier au problème.

— Où avez-vous la tête ? s'écrie-t-il, fâché. Concentrez-vous sur la partie et laissez tomber le reste.

Sa sortie a l'effet escompté. Les Tee Pees regagnent d'ardeur au jeu et n'attachent plus d'importance au fait que le défenseur, avec le chandail numéro 6, est en réalité une fille. Pour moi, ça ne change pas grand-chose.

On ne peut en dire autant des deux arbitres. Occupés à identifier la « fille » des Tee Pees, ils commettent des erreurs et ratent des hors-jeux évidents, dont l'un mène à un but des Malboros.

L'entraîneur Al Grossi aboie de colère. Il s'empare des lunettes de Scotty, assis sur le banc, et les brandit vers les arbitres Hull et Beauchamp.

— Vous en auriez plus besoin que lui !

Scotty est ahuri par les agissements de l'entraîneur. Il lève les yeux au ciel, agacé. Lorsqu'il les braque vers l'entraîneur, l'un de ses yeux, celui de droite, demeure fixé au plafond ! Je lui en fais la remarque.

— Mes lunettes ! exige Scotty en tendant la main.

L'entraîneur, qui change de couleur aussi rapidement qu'il s'empare, s'excuse auprès de son joueur de s'être ainsi comporté et il lui

redonne ses lunettes. Immédiatement, Scotty prend la direction du vestiaire et en revient au bout de quelques secondes, sa vue redevenue normale.

— Pas de question, mademoiselle Hoffman ! crache-t-il.

Le match connaît un bon rythme. Je cherche à disputer une partie de façon régulière, sans vouloir trop en mettre pour épater la galerie et montrer ce qu'une fille est capable d'accomplir. Ça, je l'ai prouvé pendant toute la saison.

Quand la sirène retentit à la fin du match, nous entourons notre gardien, Graham Powell, heureux d'une victoire de 4 à 2 sur les Malboros.

Tandis que tous les Tee Pees sont réunis sur la patinoire, les deux arbitres Hull et Beauchamp viennent nous rejoindre, l'œil pétillant, avant de rentrer au vestiaire.

— Attendez ! Ne vous dispersez pas tout de suite ! prévient Bob Hull.

— Oui ! On sait qui est la fille des Tee Pees, signale Jim Beauchamp.

Les joueurs des Malboros de Toronto, plutôt que de retourner dans leur chambre, s'amènent ; eux aussi veulent découvrir qui est la fille. Les commentaires mesquins pleuvent à voix haute.

— C'est celle qui patine le moins vite...

— C'est celle qui frappe le moins fort...

Celui-là, je retiens son numéro, le 14. Il va embrasser la rampe la prochaine fois.

— C'est celle qui pleure si on la touche...

— C'est celle qui a apporté sa poupée...

L'arbitre Hull siffle pour les faire taire.

— Vous êtes pires qu'une bande de filles au téléphone !

Il pointe un doigt en ma direction.

— C'est elle !

Ça y est... Je suis à découvert.

— Moi ?

Scotty, derrière moi, éclate d'un rire mauvais.

— C'était tellement évident, Hoffman !

Mais l'arbitre Hull, appuyé par son collègue Beauchamp, rectifie la situation.

— Non, pas toi, Hoffman. Elle... derrière toi.

— Oui, renchérit Beauchamp. C'est la fille avec les lunettes...

— Quoi ? Moi ? s'exclame Scotty.

Chapitre 17

C'EST TROP, NON ? DIS-JE AUX MEMBRES DE MA FAMILLE, TOUS PENCHÉS AU-DESSUS DE LA TABLE DE CUISINE. JE VOULAIS SEULEMENT JOUER AU HOCKEY, PAS FAIRE LES MANCHETTES DE MA VILLE COMME LES MAPLE LEAFS DE TORONTO !

— Non, répond maman, émue. C'est mérité.

Elle a lu l'article de Phyllis Griffiths dans l'édition du jeudi 8 mars 1956 du *Toronto Telegram*. Mon père et mes frères manifestent leur accord. Petit Benny dort encore à cette heure matinale.

La lumière du plafonnier jette un éclairage tamisé sur le journal ouvert à la section des sports.

Ce n'est pas la défaite, la veille, de 6 à 4, des Red Wings aux mains des Canadiens de Montréal, qui monopolise notre attention.

— Une répétition de ce qui se produira en série, croit papa.

Il a tort, bien sûr.

Ce n'est surtout pas le court texte sur la lutte des Maple Leafs pour une place dans les séries éliminatoires de la Coupe Stanley. Ils livrent une rude bataille aux Bruins de Boston. Une photo de George Armstrong enrichit l'article. Ni celui sur Toronto qui affronte d'ailleurs ce soir les puissants Canadiens, au Maple Leaf Gardens.

Ce qui attire notre regard, c'est surtout un titre, étalé en grosses lettres noires : « ELLE LES A TROMPÉS PENDANT TROIS MOIS – LA ROBUSTE AB DE RETOUR SUR LA GLACE ». Ensuite, en plus petits caractères, la signature : par Phyllis Griffiths, journaliste du *Telegram*, ce qui confère à l'ensemble un côté officiel et professionnel.

Puis, le texte, long, très long... Trop long à mon goût. Comment Phyllis est-elle parvenue à regrouper en un seul article tout ce qu'elle a vu et entendu samedi dernier à la maison et à l'aréna Varsity ?

Avec la photographie, la parution fait presque une page complète. Seulement pour moi.

D'où ma remarque : c'est trop, non ?

La journaliste raconte mon histoire, en long, en large et en travers : de mes premiers coups de patin à trois ans jusqu'à l'inscription pour la Petite Ligue de hockey de Toronto, à l'automne 1955.

Elle y traite de mes goûts vestimentaires – de mes dégoûts vestimentaires, plutôt, à l'endroit des robes –, de mes matières préférées à l'école

(géographie, arithmétique, les concours d'épellation ; c'est curieux, je n'ai aucun souvenir de lui en avoir glissé un mot...), de mes cours de piano, des Red Wings de Détroit.

Elle a inséré dans son texte des phrases à propos de mes parents, de mes frères (elle a écrit Muni sans le « y ». Dommage, je l'aurais taquiné avec plaisir).

Ah ! Ça, c'est amusant ! Elle a interviewé des joueurs des Tee Pees afin d'obtenir leurs commentaires lorsqu'ils ont découvert qu'une fille évoluait dans leur équipe. David Kurtis pensait que la journaliste blaguait avant de revenir la voir dix minutes plus tard, de lui serrer le bras et de lui demander s'il était bien vrai qu'Ab était une fille !

J'ai été touchée de constater que notre capitaine Jim Halliday lui a pratiquement répété les mêmes mots qu'il m'a dits sur la glace : « il – elle – fait partie de notre groupe. J'espère qu'on ne le – la – perdra pas... »

Pareil pour notre super compteur, Russell Turnbull, le joueur de centre du premier trio. « « J'ai été vraiment trompé, comme tout le monde. Mais nous voulons garder Ab dans notre équipe, ça, c'est sûr ! »

Les réactions des deux arbitres, Hull et Beauchamp, m'ont aussi fait sourire, eux qui étaient incapables d'identifier la fille sur le jeu et qui se sont mépris en désignant Scotty au terme de la joute.

« Le numéro 6 était seulement un autre joueur sur la glace », a déclaré Beauchamp.

Pour l'entraîneur Al Grossi, je suis « l'un des meilleurs joueurs de l'équipe. Ses mises en échec sont robustes ». Il admet avoir été « flabbergas-té » en apprenant, le premier, que le vrai prénom d'Ab était Abigail...

Enfin, Phyllis Griffiths a évoqué deux parties importantes à venir, en mars, à l'aréna Varsity : le Jamboree annuel du vendredi 16, pour amasser des fonds pour les futures activités de la ligue, et le match des étoiles du vendredi 23, pour les enfants handicapés.

Oui, beaucoup de détails. C'est d'autant plus gênant que le texte est lu à haute voix par ma mère, à défaut de pouvoir le parcourir tous les cinq simultanément.

Et il y a la photo. Une grande photo, où l'on me voit des patins à la tête, appuyée sur mon bâton de hockey. On aperçoit très clairement mon nom sur le bâton : Ab Hoffman. Par chance, le trou à mon bas de hockey, à la hauteur de mon genou droit, n'est pas trop apparent.

La photo a été prise après la rencontre de samedi soir contre Toronto, par le photographe du *Telegram*, qui assistait Phyllis. Il m'a fait patiner lentement vers lui. Il ne voulait pas d'une pose classique, du genre mise en jeu. J'ai dû recommencer à plusieurs reprises et lui aussi.

C'était très embêtant, car au moment de la courte séance de photos, qui pourtant m'a sem-

blé durer une heure, aucun joueur des Tee Pees et des Malboros n'avait quitté la patinoire.

Pour ajouter à mon embarras, il y avait Scotty Hynek qui harcelait le photographe.

— C'est moi, la fille ! C'est moi, la fille ! Pas lui ! Hoffman est un garçon !

Si les photographies pouvaient parler, elles en raconteraient des histoires !

Avec fierté, mon père se rend à l'un des deux tableaux d'affichage, celui avec les découpures de journaux. Il les a toutes retirées.

Ma mère lui a apporté l'article de Phyllis et il l'a épinglé sur le tableau.

Petit Benny s'amène en maugréant et se frottant les yeux, trop ébloui par la lumière de la cuisine. Il se blottit dans mes bras pour se consoler et se rassurer. Il est encore engourdi de sommeil.

Lorsqu'il aperçoit ma photo, il se réveille totalement et s'écrie :

— Abby ! Abby !

Le téléphone sonne. Mes parents échangent un regard anxieux. Ce n'est jamais une bonne nouvelle quand l'appareil résonne si tôt le matin.

Avec hésitation, mon père décroche. Il se détend au bout de quelques secondes et m'adresse un sourire.

— Oui, après l'école. À l'aréna Varsity. Abby y sera avec son équipement. Merci, monsieur. Au revoir...

Mon père raccroche.

— C'est la télévision de CBC. Ils ont lu le reportage de Phyllis et veulent te rencontrer ce soir, m'explique-t-il.

Je hausse les épaules avec indifférence.

— On n'a pas de télé à la maison.

— On ira chez grand-père Albert, indique Paul.

— Ces gens de CBC rêvent-ils aussi de connaître les grands frères de la célèbre Abby Hoffman ? demande Muni, machinalement.

Mon père hoche la tête.

— Pas cette fois-ci, les gars. Désolé.

Le téléphone sonne de nouveau. C'est ma mère qui répond, plus confiante.

— Oui, merci, Divine... Euh... madame Hoffman. Je lui fais le message...

Mes grands-parents Hoffman me félicitent pour le reportage du *Telegram*. Ma mère a à peine le temps de raccrocher, et moi d'apprécier.

— Ah ! C'est gen...

Encore le téléphone.

— ...til...

Mon père prend le relais. Son sourire s'éteint en un clin d'œil. Le rouge empourpre ses joues, ses yeux se durcissent. Je ne l'ai jamais vu dans cet état. Il éloigne le récepteur de son oreille. Je saisis quelques mots, la voix est celle d'un homme :

... patinage de fantaisie... robe... honte... garçon manqué...

Mon père se ressaisit.

— Monsieur, lui dit-il en tentant de retrouver son calme, je ne savais pas que les hommes des cavernes étaient capables de lire le journal et d'utiliser le téléphone. Je ne vous salue pas !

Il lui raccroche au nez.

— Quel malappris !

Je proteste :

— Je ne lui ai rien fait, moi !

— Abby, dit maman avec douceur, il y a des personnes dans ce monde qui n'acceptent pas les changements. Il ne faut leur prêter aucune attention.

Comme Al Grossi, je suis « flabbergastée » devant pareille attitude.

— Moi, tout ce que je veux, c'est jouer au hockey.

Ma mère me suggère de me préparer pour l'école. De ma chambre, j'entends les coups de téléphone répétés. J'ai tout juste le temps de m'habiller et de me brosser les dents que j'apprends les deux demandes supplémentaires pour des entrevues dans les journaux et à la radio.



Les enfants de l'Institut des études de Toronto que je fréquente n'ont pas lu ou si peu l'article du *Telegram*. Par contre, ils ont vu la photogra-

phie... Et, soudain, la cour de récréation devient trop petite.

Au moment où je mets le pied sur le terrain de l'école, je suis entourée par un large groupe d'élèves. La plupart me félicitent, certains désirent un autographe... Des garçons, plus âgés que moi, ne se gênent pas pour me railler.

— Ça ressemble à ça, des oreilles de fille ?

Je ne réponds à personne, car toutes ces manifestations arrivent dans un seul bloc sonore. Étourdie par ce bourdonnement humain, je ne reconnais plus personne. Si, une voix... Celle de Susie Read, ma meilleure amie.

— Dis donc, Abby : tu es en bonne compagnie ! Viens par ici !

Je sens une main tirer la manche de mon manteau pour m'extirper de la foule. Des jeunes s'y opposent.

— Eh ! Elle n'est pas à toi ! Abby appartient à tout le monde, maintenant.

Mais Susie les ignore et m'entraîne loin de la meute.

— Tout ça parce que je suis une fille qui joue au hockey avec des garçons, dis-je, secouée.

— Oublie ça. On n'en parlera plus dans deux jours. Ce n'est pas important le hockey...

Piquée au vif, je réplique sur un ton offusqué :

— Ben, en tout cas, ça l'est plus que le patinage de fantaisie, madame Ann-Barbara Scott !

Oser comparer le hockey au patinage de fantaisie, c'est un peu insultant.

— Ben, en tout cas, tu dis n'importe quoi, s'emporte Susie à son tour. D'abord, c'est Barbara-Ann Scott³. Le hockey est en train de faire de toi un vrai garçon manqué, monsieur Armstrong George !

Nous nous regardons, puis nous pouffons de rire. Mon amie n'y connaît rien au hockey. Elle s'est souvenue du nom de ce joueur des Leafs, mais pas dans le bon ordre, parce que c'est le préféré de son père. La cloche nous appelle pour entrer en classe. Susie et moi courons en direction de l'Institut, que je n'atteins pas, encore ralentie par des enfants qui veulent me rencontrer, me toucher, m'encourager ou me dénigrer. Il y en a pour tous les goûts. Des questions fusent aussitôt :

— Tu prends ta douche avec les gars ? (voix de fille)

— Tu as une coquille pour te protéger ? (voix de garçon)

Un commentaire me réjouit :

— Tu es mon joueur préféré !

C'est un petit bout de chou de première année, planté devant moi. Emmitouflé dans son manteau, avec le visage caché sous une tuque qui lui descend sur les yeux et un foulard qui lui remonte sur le nez, je suis incapable de distinguer s'il s'agit d'un Ab ou d'une Abby... Un seul moyen de le déterminer :

3. Athlète canadienne, championne mondiale en patinage artistique.

— Comment t'appelles-tu ?

— Moi ? dit l'enfant, ravi que l'on s'intéresse à lui ou à elle. C'est Claude.

Ce qui entraîne une réaction en chaîne : les jeunes désirent tous que je sache leur prénom. J'en ai mal à la tête !

Ma maîtresse, Élisabeth Morley, me tire de ce mauvais pas et me fait rentrer dans l'école avant tout le monde.

— Tu es devenue une vraie vedette, Abigail ! s'exclame-t-elle pour me taquiner.

J'accroche mon manteau près de ma classe et je retire mes bottes.

Une fois à mon pupitre, elle me tend une feuille de papier vierge.

— Tu me signes un autographe ? C'est pour ma fille, Nellie. Je lui ai lu le texte ce matin du *Telegram*. Elle a été très impressionnée, tout comme moi. Et elle adore le hockey.



Ma situation ne s'améliore guère au cours des heures suivantes. À ce que j'ai appris, les professeurs ont apporté le *Telegram* dans leur classe et ils ont lu l'article à leurs élèves. Ils leur ont précisé que cette Abby Hoffman dont il est question fréquente notre institut et qu'elle est en troisième année.

Dans ma classe, je dois faire un exposé oral, totalement improvisé, sur ma saison de hockey, que j'ai cachée à tous avant cette journée. Comme une punition, quoi !

Je passe mes rares temps libres, les deux récréations, à répondre aux chasseurs d'autographes. J'écris sur des bouts de feuille de papier, dans des cahiers et des livres, même sur des bras. Au début, je signe mon nom au complet. Puis, devant le nombre élevé de demandes, je réduis ma signature à mon seul prénom, Abigail, ensuite à Abby, et enfin, à Ab.

Mon amie, Susie, qui ne manifeste aucune jalousie envers cette subite popularité, exagérée, à mon avis, est un témoin privilégié et amusé.

— Tu es une vraie George Armstrong, Abby Hoffman, se moque-t-elle, gentiment.

Ce que je vis aujourd'hui, à échelle plus modeste, est possiblement le lot quotidien des joueurs de hockey professionnels. La rançon de la gloire.

Mais que la signature d'un enfant de neuf ans soit recherchée à ce point est plutôt hors de l'ordinaire.

Tout ça parce que je pratique un sport de garçons ?

Oui, c'est vraiment un total non-sens...

Chapitre 18

LA SECRÉTAIRE DE L'ÉCOLE SE PRÉSENTE À MADAME MORLEY. ELLE LUI ANNONCE QUE JE DOIS ME RENDRE À L'INSTANT AU BUREAU DU DIRECTEUR, MONSIEUR WILLIAMS. ELLE ME PRIE DE LA SUIVRE.

Je suis troublée. Normalement, les élèves qui sont convoqués par le directeur, à sa propre demande, sont turbulents ou ont de la difficulté à réussir. Je ne suis ni l'une ni l'autre. Du moins, c'est ce que je crois.

Le sourire de monsieur Williams, lorsqu'il m'accueille à la porte de son bureau, apaise mes craintes. Il m'invite à m'asseoir et me confie une pile de petits papiers roses.

— Ce sont des appels pour des entrevues que j'ai reçus pour toi, me signale-t-il.

Il fouille parmi les papiers et m'en montre un, vraiment impressionné et excité.

— C'est le *New York Times* ! Notre Abby Hoffman va paraître dans le *New York Times* !

— Ah ! dis-je, insensible à son enthousiasme.

Le *Times* pour moi, ça ne signifie rien du tout.

Monsieur Williams m'avertit aussi que ma mère doit venir à ma rencontre, après l'école, avec mon équipement pour me rendre à l'aréna.

— Tu as une entrevue avec le journaliste Ben Rose, du *Toronto Daily Star*, avant celle à la télévision de CBC.

Il me remet la liasse de papiers roses, ce qui marque la fin de notre entretien. En retournant vers ma classe, j'en lis quelques-uns : le *Calgary Herald*, *La Presse* de Montréal... Tiens ! Phyllis Griffiths a téléphoné...



De nouveau, le clan Hoffman roule vers l'aréna Varsity. Chemin faisant, mes frères ne me lâchent pas d'une semelle.

— Abby, un autographe ! supplie Paul. Je vais le vendre à un encan et devenir millionnaire.

— Eh ! C'est à nous qu'elle devrait demander une signature, corrige Muni. C'est nous ses idoles. C'est dans le journal !

Je proteste :

— Je n'ai jamais dit ça... La journaliste s'est trompée !

Ma mère ne désire pas prendre parti, mais elle intervient.

— Phyllis est une journaliste professionnelle, Abby. Elle n'est pas réputée pour écrire n'importe quoi.

— Ouais, Abby ! me taquine Muni, même si toi, tu racontes n'importe quoi !

— Ah ! Fichez-moi la paix !

— Les gars, prévient maman, laissez votre sœur tranquille. Elle a une grosse soirée devant elle.

Mon père est à son boulot de chimiste. Il fait des heures supplémentaires. Il nous rejoindra plus tard.

Prévoyante, ma mère a préparé un petit lunch pour ses enfants. Nous n'avons pas le temps pour le restaurant un soir de semaine. Je ne dois pas me retrouver le ventre vide entre deux entrevues.

Dès mon arrivée à l'aréna Varsity, je suis prise en charge par l'entraîneur des Tee Pees, Al Grossi. Il m'avise que je suis attendue dans le vestiaire pour une série de photos pour le *Toronto Daily Star*. Sur la patinoire, la musique classique m'indique que c'est l'heure du patinage de fantaisie. Mon amie Susie Read y est sûrement. Jeudi, en fin d'après-midi, c'est sa séance d'entraînement pour son spectacle de l'année.

Dans le vestiaire, le commissaire Earl Graham me reçoit et me présente le journaliste Ben Rose. Au premier coup d'œil, il est plus petit que ma mère, plus jeune aussi. Quand il sou-

rit, il a des fossettes dans les joues. Il a une tête sympathique.

— Les photos d'abord, l'entrevue après, me dit-il.

Après discussion avec le photographe, prénommé Russ, le journaliste me donne ses instructions.

— On aimerait te photographier pendant que tu laces tes patins, comme pour une partie régulière de hockey.

En regardant le commissaire Graham, je ne peux m'empêcher de lui répondre, sans gêne :

— Si c'était pour un match régulier, je n'aurais plus le droit de me changer ici, dans la chambre avec les joueurs...

Il paraît que la vérité sort de la bouche des enfants. Dans un même temps, il paraît également que toute vérité n'est pas bonne à dire. Le commissaire écarquille les yeux et toussote. Il quitte le vestiaire pour fumer sa pipe.

Ma mère m'adresse un sourire complice.

Tandis que j'enfile mes patins, mon petit frère Benny s'empare de mon bâton de hockey et joue avec une rondelle qui traîne sur le plancher. Le photographe prend un cliché.

Mes patins aux pieds, on me suggère une pause plus classique avec mon chandail d'équipe. Je fouille dans mon sac d'équipement.

— Maman, le chandail des Tee Pees n'y est pas, lui dis-je, déçue.

— J'ai dû le laver, s'excuse-t-elle. Petit Benny l'a endossé pour s'amuser à être Abby Hoffman !... et pour manger. Il a renversé de la moutarde sur une manche.

Mon frère frappe la rondelle sous un banc.

— Cooompte ! crie-t-il.

Toutefois, il est incapable de soulever le bâton au ciel pour célébrer son exploit.

Comment lui en vouloir pour le coup du gilet ?

— C'est toi qui importes, Abby, pas ton chandail, me rappelle Ben Rose.

Ma mère a pensé apporter le chandail des Canadiens, celui qui a appartenu d'abord à Paul, puis à Muni, et un jour, à Petit Benny. C'est celui-là que je mets pour le hockey sur la patinoire extérieure en face de chez moi.

— Les Canadiens, remarque le journaliste, c'est ton équipe préférée ?

— Non, ce sont les Red Wings de Détroit.

Une fois la photo prise, Ben Rose s'assoit à mes côtés et pose ses questions. Je lui raconte pas mal les mêmes choses qu'à Phyllis Griffiths. Lorsqu'il me demande si je souhaitais évoluer dans une ligue pour les filles, je ne m'embarrasse pas de détails.

— C'est correct, pourvu que je n'aie pas à faire partie de leur club. Elles ne sont pas assez bonnes. Elles sont toujours dans la trajectoire de la rondelle. Et quand on leur lance des balles de

neige, elles pleurent... J'aime mieux jouer avec des garçons. Les filles n'ont rien dans la tête !

Ben Rose semble étonné de ma réponse.

— Mais ce n'est rien en comparaison de mes grands frères ! Eux, ce sont des tire-bouchons ! Ils ne sont pas mes idoles, bien qu'ils croient le contraire !

Paul et Muni n'ont pas accompagné ma mère et Petit Benny dans le vestiaire. Ils sont quelque part dans l'aréna : Paul avec Erica, et Muni avec le fils Bowden, ces derniers en train d'observer les filles sur la glace.

Ben Rose change de sujet et veut savoir ce que j'entends faire dans la vie.

— Professeur ou prospectrice. Mais pour l'instant, je travaille fort à compter mon premier but avec les Tee Pees. Il ne me reste plus beaucoup de parties avant la fin de la saison.

— Pour un défenseur, c'est commun de ne pas inscrire de filet...

Je jette un coup d'œil à ma mère.

— Maman me donnera 1 \$ si je marque un but. J'ai failli réussir lors d'une échappée, mais le gardien a bloqué mon tir. C'est sûr que c'est préférable que je demeure à mon poste.

L'entraîneur des Tee Pees intervient à la suite de mes propos, invité par le seul regard du journaliste. Comme s'il n'attendait que cela.

— Je défie quiconque de trouver la fille de notre équipe quand elle est sur la glace, déclare Al Grossi. Ab patine comme un garçon, joue

de façon agressive, frappe nos adversaires s'ils sont dans notre territoire. Elle n'a peut-être pas la vitesse pour être à l'attaque, mais c'est aussi vrai pour plusieurs garçons. Par contre, elle s'est améliorée depuis le début de la saison.

À ma mère, Ben Rose lui fait relater mes premiers pas sur la patinoire, à trois ans, devant ma maison, mon désir de jouer au hockey dans la ligue, les péripéties qui ont conduit aux événements que l'on connaît.

Finalement, Ben Rose range son calepin et nous remercie. Il sera dans les gradins pour m'observer tandis que je donnerai une entrevue à la télévision de CBC.

Al Grossi nous entraîne, ma mère et moi, vers la glace. Un endroit, à l'écart des patineuses de fantaisie, a été aménagé avec un filet pour le tournage des séquences de hockey, me raconte-t-il.

Monsieur Henderson, le journaliste de CBC, avec son chapeau sur la tête et son long paletot gris, m'explique ce qu'il attend de moi.

— Abby, nous ferons quelques images de toi. Tu vois le banc, là ? Tu t'assoiras dessus pour attacher tes patins...

— Ils le sont déjà !

— Tu n'auras qu'à les détacher, puis les rattachar, me répond-il, patiemment. Tu avances jusqu'au but avec la rondelle, tu la lances et tu reviens.

Sur ces entrefaites, Susie Read glisse vers moi pour me saluer.

— Dis donc, Abby, ça ne s'arrête pas ! Les journaux ! La télé !

— C'est ton amie, Abby ? nous interrompt monsieur Henderson.

Je lui présente Susie. Aussitôt, le journaliste consulte son caméraman. Il a une idée.

— On aurait les deux sports, côte à côte. Abby, tu attaches tes patins à un bout du banc et ton amie se prépare à l'autre bout.

— Ça te tente, Susie ? lui dis-je, heureuse de partager la sellette avec quelqu'un.

Elle tournoie d'excitation comme une toupie.

La lumière des réflecteurs m'indique que le tournage commence. Tel qu'on me l'a recommandé, je noue les lacets de mes patins, sans me soucier de la caméra, puis je mets mes gants de hockey et je file vers le but. Je ne m'occupe pas de Susie qui n'est plus dans mon champ de vision. Devant moi, il y a cette curieuse fille, habillée pour le patinage de fantaisie, mais postée près du filet avec un bâton de hockey ! La voir ainsi me déconcentre. Je tire et je rate mon coup ! La rondelle frappe le poteau et dévie au centre de la patinoire.

Ma bourde n'échappe pas à mes grands frères Paul et Muni, attirés par la lumière des réflecteurs, comme des papillons de nuit.

— Tu n'auras pas ton premier but cette année si tu continues comme ça, se moque Paul.

— La prochaine fois, vise l'autre poteau ! ajoute Muni.

En toute hâte, je cours chercher la rondelle. Je me sens comme une intruse au milieu de toutes ces filles vêtues comme des princesses sur des lames. Le disque sur la palette de mon bâton, je tricote mon chemin, déjoue les patineuses, le faufile entre leurs jambes, jusqu'au lieu du tournage.

— On reprend, annonce le journaliste de CBC avec l'accord de son caméraman.

Monsieur Henderson me réconforte en me racontant que les joueurs professionnels aussi peuvent être intimidés par la présence des caméras.

— Un jour, dit-il, nous devions mettre en évidence un gardien de but des Maple Leafs de Toronto. Les joueurs tiraient sur lui et il effectuait l'arrêt. En principe... En pratique, ce n'était pas la même histoire ! Crois-moi, Abby, il n'a pas été capable de stopper une seule rondelle. Il prétendait que les réflecteurs l'aveuglaient...

— Qu'est-ce que vous avez fait ?

Le caméraman rigole au souvenir.

— On a été forcé de tricher. On a demandé à un joueur de faire le mouvement de lancer vers son gardien, mais sans la rondelle. Puis, on a déposé la rondelle dans son gant et on l'a filmé en train d'exécuter un faux arrêt. Il exhibait fièrement la rondelle à la caméra tandis que son coéquipier devait se montrer impressionné.

Plus à l'aise, nous recommençons la séquence. Cette fois, avec succès. Je suis seulement

arrivée un peu vite devant le filet et je suis rentrée dedans. Je récupère le disque et je reviens sur mes pas.

Monsieur Henderson m'invite à le rejoindre sur le banc. Je laisse tomber mes gants et mon bâton. Ainsi que l'ont fait les journalistes Ben Rose et Phyllis Griffiths avant lui, il aborde sensiblement les mêmes questions auxquelles je donne sensiblement les mêmes réponses.

À une exception près... C'est à la dernière question :

— Alors, Ab, que penses-tu de toute cette attention autour de toi ?

Mes mains, sur mes genoux, trahissent ma nervosité. Je joue avec mes doigts.

— C'est un total non-sens, lui dis-je avec un sourire.

Monsieur Henderson éclate de rire après quelques secondes d'hésitation.

— C'est bon, décide le caméraman.

De l'autre côté de la bande, un trio attend la suite : ma mère, le commissaire Earl Graham, dans son complet sombre, et l'entraîneur, Al Grossi. Je me joins à eux. Ma mère a apporté mon manteau du vestiaire.

— On ne verra pas tes patins, Abby, me prévient le caméraman. Ça sera différent de discuter hors glace avec toi, dans des vêtements de tous les jours.

Le journaliste Henderson nous place selon le déroulement des questions : ma mère et moi,

à droite, Earl Graham au centre et Al Grossi à gauche. Il mène l'entrevue de sa position sur la patinoire, nous sommes surélevés par rapport à lui.

À ma mère, plus grande que nature :

— Que pensez-vous de votre fille qui joue au hockey dans une ligue de garçons ?

Ma mère, avec calme, répond :

— Chez nous, on adore le hockey. À cet âge, vous savez, le sport est bénéfique autant pour les garçons que pour les filles.

À monsieur Graham :

— À titre de commissaire de la ligue, quelle a été votre réaction en apprenant la vérité à propos d'Abby ?

Monsieur Graham :

— J'étais totalement sous le choc ! Je ne croyais pas qu'il soit possible de retrouver une petite fille parmi quatre cents garçons dans notre ligue. Il importait de prendre une décision immédiate. Abby avait le droit de jouer dans notre ligue, comme les garçons, à une différence près : elle aurait une chambre privée pour se changer.

Il échange un regard avec ma mère...

À Al Grossi :

— Vous êtes l'entraîneur de l'équipe d'Abby...

Ce n'est pas vraiment une question. Mais monsieur Grossi sourit déjà en pensant à ce qu'il va raconter :

— Ab est devenue un bon joueur. Je suis un peu gêné quand je songe au nombre de fois où je lui ai crié de rentrer les gars dans la bande !

— Merci à vous trois, conclut le journaliste.

Chapitre 19

C'EST LE MATIN, TROIS NOUVELLES DÉCOUPURES DE JOURNAUX SONT ÉPINGLÉES AU TABLEAU DANS LA CUISINE DES HOFFMAN.

Celle du *Toronto Daily Star*, sous le titre : « Pas de temps pour les filles, Abby ! », de Ben Rose. À sa lecture, je me rends compte que j'ai dépassé les bornes quant à mon estime des filles qui « n'ont rien dans la tête ». Toutefois, j'assume totalement ce qui a été écrit à propos de mes frères :

— Oui ! Vous êtes des tire-bouchons et surtout pas mes idoles ! leur dis-je en voyant leur mine offusquée par le passage de ce reportage.

— Je ne veux pas me faire traiter de tire-bouchons toute la journée, Abigail Golda Hoffman, maugrée Paul.

— Ce sera bien mérité !

— C'est injuste ! C'est nous qui t'encourageons sans cesse, déplore Muni.

— Vous qui me découragez sans cesse, oui !

Une seule photo a été publiée dans le *Star* : la pose classique du joueur de hockey. Dommage : celle avec Petit Benny en train de jouer au hockey devant moi n'a pas été retenue.

L'un de ces articles m'a fait doublement plaisir. Paru dans le *Toronto Telegram*, il a été rédigé par Phyllis Griffiths, sous le titre : « Une ligue de hockey pour les filles ». J'y lis qu'un jour je porterai du rouge à lèvres.

Ah, bon ! Cette curieuse manière d'entamer le texte nous plonge au cœur du sujet. À cause de ma présence, ou grâce à moi, selon les points de vue, les dirigeants de la Petite Ligue de hockey de Toronto ont eu l'idée de demander à la ronde s'il y avait d'autres Abby Hoffman dans les environs. Franchement, personne ne le sait. Mais ceux-ci croient qu'il doit y avoir des filles qui ont commencé à jouer au hockey sur les patinoires extérieures ou dans les cours d'école ou sur les étangs gelés. Certaines, comme Abby, ont des grands frères qui les ont inspirées.

— Tu vois ? s'exclame Paul, en désignant l'extrait. On est tes idoles, Muni et moi. Tu devrais arrêter de le nier. Phyllis l'a encore mentionné !

Le président de la ligue, Norman Sharp, a un fils, Matthew, 11 ans, qui évolue avec les Malboros de Toronto de la Petite Ligue de hockey de Toronto. Il a aussi une fille, Margaret, neuf ans, qui désire jouer.

Le registraire, Ralph Barber, a également une fille, Susanne, âgée de neuf ans, qui le talonne afin de tenter sa chance dans ce sport.

Al Grossi, l'entraîneur des Tee Pees, sait que sa fille de sept ans, Marilyn, voudrait jouer tout comme son amie, Mary-Claire, six ans.

En lien avec tout ce qui s'est dit et écrit ces vingt-quatre dernières heures, continue Phyllis, les filles doivent contacter Earl Graham, le commissaire de la Petite Ligue de hockey de Toronto, à l'aréna Varsity, samedi prochain, entre 5 heures et 8 heures, le soir. La glace de l'aréna sera libre pour des parties au cours du mois suivant, les vendredis soir, de 6 heures à 8 heures. S'il y a suffisamment de filles pour former quatre équipes, une ligue sera mise sur pied.

En conclusion, la journaliste rappelle qu'il n'y a pas si longtemps le hockey féminin à Toronto était mourant pour ainsi dire, en raison d'un manque d'intérêt des filles pour ce sport. Il s'est éteint parmi les moqueries devant les efforts futiles des filles qui n'ont tenté l'expérience du hockey que beaucoup trop tard pour apprendre à patiner, à freiner, à manier la rondelle et à tirer avec dextérité. Il ne reste que quelques écoles privées où des filles pratiquent ce sport. Maintenant, la Ligue de hockey de Toronto veut les attirer, plus jeunes, comme Abby...

— Tu vois, Abby ? Tout ça, c'est grâce à toi, me dit maman.

— *Tu es une étoile qui guide les autres, observe papa.*

Il a cité le titre du deuxième texte publié dans le *Telegram*, une chronique de Phyllis Griffiths.

La journaliste y note que mon histoire est l'une des plus rafraîchissantes nouvelles des derniers mois. Elle rappelle la surprise des joueurs de l'équipe lorsqu'ils ont découvert le pot aux roses. Malgré cela, ils ont exprimé le vœu que je demeure avec le club pour terminer l'année.

Phyllis mentionne que j'ai fait mon nom par moi-même et que, comme des milliers de lecteurs et de lectrices de Toronto, elle espère que je vais poursuivre ma carrière au hockey.

« Abby a triomphé dans un sport où peu de filles compétitionnent. Mais il faut toujours des pionnières dans tous les domaines. Je te souhaite la meilleure des chances, Ab ! Les Tee Pees sentent qu'ils n'arrivent pas à se passer de toi. Qui sait ? Peut-être que dans dix ou douze ans, Ab pourrait devenir la première fille à jouer dans la Ligue nationale de hockey. Abby est une étoile ! »

— Je crois que Phyllis t'estime beaucoup, signale papa, en essayant d'attacher le nœud de sa cravate.

Ma mère lui prête un coup de main.

— Est-ce que je devrais avertir Phyllis que mes frères ne sont pas des idoles, mais des tire-bouchons ?

— Tu le lui diras demain soir, reprend maman, en souriant.

Paul sort la tête de la salle de bain, la brosse à dents dans la bouche.

— Elle vient chouer ?

Muni surgit derrière lui ; il perd son temps à brosser ses cheveux coupés ras le bol...

— On lui confirmera que nous sommes tes idoles et que tu nous dois le respect !

Petit Benny s'assoit sur le pied de mon père et il s'agrippe à son mollet.

— Promène-moi, papa.

Comme s'il traînait un boulet dans la cuisine, mon père fait faire un petit tour de table au plus jeune de ses fils.

— Non, Phyllis ne sera pas à la maison, samedi soir. Nous la rejoindrons au Maple Leaf Gardens. Notre famille a été invitée par les Maple Leafs à assister à la partie contre les Rangers de New York.

L'annonce est saluée de cris de joie.

Paul, Muni et moi sommes des habitués des matchs des Tee Pees de St.Catharines, de la Ligue de hockey junior de l'Ontario. Mais de voir les grands de la Ligue nationale de hockey, ce sera une première pour nous tous !

Tout à coup, je songe à ma fin de semaine, à toutes les activités prévues à mon horaire et qui remplissent, presque à elles seules, notre deuxième tableau d'affichage. Ce soir, nous soupçons chez mes grands-parents pour regarder le repor-

tage à la télévision de CBC. Samedi après-midi, il y a un match de mon équipe contre les Majors de St. Michael's. En soirée, c'est le rendez-vous des Maple Leafs. Et dimanche, je serai la mascotte des Tee Pees juniors, de nouveau au Gardens.

J'en ai le vertige...



À l'école, il n'y a pas plus fier que notre directeur, monsieur Williams, qui surgit dans notre classe à la première heure. Les élèves sont assis sur le tapis et observent la façon de fabriquer du cristal à partir de sucre et d'eau. Le directeur a sous son bras des exemplaires des journaux de ce matin, dont le *Toronto Telegram* et le *Toronto Daily Star*. L'attention est sur moi, et ça commence à me gêner terriblement.

Monsieur Williams remarque les découpures de journaux affichées sur notre tableau d'honneur.

— Je vois, madame Morley, que vous avez pris connaissance, vous aussi, des exploits de notre Abby et que vous voulez les partager avec les jeunes.

— Oui, répond ma maîtresse. Ce sont les enfants de la classe qui ont apporté les journaux.

Deux filles, Norma et Jane, lèvent la main.

— Merci, mesdemoiselles, dit le directeur.

Des garçons près de moi soupirent d'agacement. Si mon succès engendre parfois l'admiration parmi les filles, l'effet peut être tout le contraire chez les garçons, dont la plupart ne comprennent pas pareil engouement à mon égard. À ce chapitre, je suis d'accord avec eux. Je n'ai accompli rien de plus que de jouer au hockey, tout simplement.

Le directeur dépose les journaux sur le pupitre de notre maîtresse.

— Si vous me permettez, dit-il, une fois son journal étalé.

Il le feuillette, à la recherche d'un article. Ses yeux s'éclairent alors que son index tambourine la page.

— C'est ici !

Monsieur Williams brandit la page devant tous les élèves. Je reconnais la photo parue dans le *Telegram*. C'est celle où l'on me voit de la tête aux pieds, dans mon chandail des Tee Pees, avec, en évidence, mon nom écrit sur mon bâton.

Par contre, le texte est plus court, le titre différent : « Une grande prétendante ; Fille, neuf ans, une as du hockey... » Même pas mon prénom... Juste... une fille !

Le directeur en fait la lecture. Dès les premiers mots, il s'arrête et ordonne à un garçon en retrait, Stephen, de sortir de la classe. Il l'a surpris à somnoler.

— Toi ! À mon bureau ! Je m'assurerai plus tard que tu sois réveillé pour le reste de la journée.

Nous en frémissons d'horreur. Le directeur est renommé pour avoir la main leste...

— Je veux lui faire avaler du café, dit-il, sourire en coin, une fois l'élève en pleurs hors de la pièce.

Sa réputation de main leste se double d'un curieux sens de l'humour.

Le texte qu'il livre d'un trait, presque sans respirer, m'est familier. C'est un long résumé du premier article paru dans le *Telegram*, celui de Phyllis Griffiths.

Je lui en fais la remarque.

— Tu as raison, Abby. Mais ce n'est pas publié dans un journal de Toronto, comme tu le crois.

Il montre la première page du journal.

— C'est le *New York Times* ! crie-t-il, étranglé par l'émotion.

À l'exception de la maîtresse, nul ne réagit à cette annonce. Qu'il s'agisse du *Times* ou du *Telegram*, un journal reste un journal.

— Ah...

Un peu honteuse, je n'ose lui avouer que j'ignore où est située la ville de New York. Aux États-Unis, oui, mais je serais incapable de dire dans quel État. Je ne connais ce nom que grâce à son équipe de hockey, les Rangers.

Il conviendrait de rappeler au directeur qu'il s'adresse à des enfants de neuf ans. Pas à leurs parents. Comme s'il venait de se souvenir d'un détail, il revient à la charge.

— On a parlé aussi de toi dans *La Presse* de Montréal.

Ça, Montréal, je sais que c'est au Canada. Facile : les Canadiens de Montréal. Les Rangers devraient s'appeler les Américains de New York. Ce serait plus commode pour nous, les jeunes amateurs de hockey, de se rappeler que New York est aux États-Unis.

Le directeur tend le *Times* à madame Morley.

— Vous l'afficherez à votre tableau d'honneur... Bonne journée !

Le silence retombe sur la classe. Je suis davantage préoccupée par le sort qui attend ce pauvre Stephen, qui doit trembler dans ses culottes dans le bureau du directeur, que de mon visage tapissé dans les journaux de l'Amérique du Nord.



Difficile pour moi d'oublier que je suis la fille qui joue au hockey avec les garçons.

En début d'après-midi, notre classe visite le Musée royal de l'Ontario, au centre-ville de Toronto. J'adore cet endroit. Je m'y rends chaque mois avec mon frère Paul pour participer aux activités du Club des jeunes naturalistes de la région de Toronto.

Dans l'une des galeries d'histoire naturelle, au niveau 2, nous nous émerveillons devant un

crâne de tricératops lorsqu'un groupe d'élèves d'une autre école s'approche des lieux.

Tout à coup, je sens des regards peser sur moi. Je discerne des chuchotements à peine discrets.

— Je te jure que c'est lui !

— Elle, tu veux dire !

Une petite voix s'écrie :

— C'est Abby Hoffman !

Je me retrouve aussitôt encerclée de jeunes inconnus, mais qui ne sont captivés que par moi. Tant pis pour la tête du tricératops, qui ne devrait pas en faire de cas.

Qu'est-ce que je dois faire ? Les saluer ? Ou m'enfuir ?

Une dame se présente. C'est la maîtresse du groupe.

— Alors, c'est toi, Abby Hoffman ?

J'approuve d'un signe de tête.

Elle montre son appareil photo.

— On pourrait te prendre en photo avec notre classe ? Ça nous ferait un merveilleux souvenir, surtout qu'on a lu tous les reportages sur toi dans les journaux de la semaine.

— Ouiii ! applaudissent les enfants, excités.

— Vous n'auriez pas préféré notre ami à trois cornes ? lui dis-je en désignant le dinosaure.

— Nooon ! s'écrient les enfants.

Sans plus hésiter, ils m'entourent et se pressent pour être le plus près de moi possible. Je constate qu'une grande majorité des jeunes, pour la photo, sont des filles. Les garçons, plu-

tôt à l'écart, favorisent la tête du tricératops à la mienne. Je ne saurais les en blâmer.

Les demandes pour des autographes fusent de partout. Le musée, d'ordinaire si calme et silencieux, devient soudainement très bruyant, ce qui alerte le gardien. Celui-ci s'amène en boitant.

— Pas si fort ! nous gronde-t-il. Vous allez réveiller les dinosaures !

Ma maîtresse, Elizabeth Morley, qui était rendue dans la salle voisine, a compris que j'étais la cause indirecte de tout ce brouhaha.

— Excusez-moi, dit-elle en se frayant un chemin jusqu'à moi, mais Abby doit poursuivre sa visite pour son travail scolaire.

Ce qu'elle n'avait pas prévu, c'est que tout le groupe voulait continuer avec moi...

Chapitre 20

C'EST LE GENRE DE JOURNÉES QUI N'INCITE PAS À FAIRE LA GRASSE MATINÉE TANT LES ACTIVITÉS PROPOSÉES SONT EXCITANTES, SAUF POUR PETIT BENNY, FIÉVREUX, LE NEZ QUI COULE TEL UN ROBINET MAL FERMÉ. Mes grands-parents Hoffman, chez qui nous avons vu le reportage à la télé de CBC hier soir, ont accepté de s'occuper de lui jusqu'à demain. Qui sait à quelle heure je me coucherai ce soir... ou cette nuit ?

Non, mais quel programme pour un samedi ! Le tirage du prix à la suite de la vente des billets : des épaulettes, un chandail, un bâton et une rondelle. Puis, le match des Tee Pees contre les Majors de St. Michael's, le dernier de la saison régulière, au cours duquel j'aimerais bien compter enfin mon premier but. Il y a également la partie de hockey de ce soir au Maple Leaf Gardens, entre Toronto et les Rangers de New York. Une vraie joute avec de vrais joueurs de la Ligue nationale

de hockey en compagnie de mes frères, s'ils sont gentils aujourd'hui, de mes parents et d'autres invités.

S'il y a beaucoup de gens qui lisent le *Star* et le *Telegram*, il y en a davantage qui regardent la télé ! À mon entrée à l'aréna Varsity, pour notre match du samedi après-midi, j'ai droit à tout un comité d'accueil. Une dizaine de filles, patins en mains ou autour du cou, veulent absolument me rencontrer. Comme le couloir qui mène aux vestiaires n'est pas très large, elles en bloquent l'accès. Certaines sont plus jeunes que moi, à en juger par leur sourire édenté, tandis que la majorité a l'âge de mes grands frères.

Deux jumelles, Barbara et Bonnie, sept ans, de mignonnes brunettes avec des taches de rousseur sur le visage, mentionnent qu'elles désirent s'inscrire dans la future ligue de filles.

— As-tu des conseils pour nous ?

Celles qui se trouvent autour, qui jacassaient comme des pies il y a deux secondes, se taisent, attentives à ce que je suis sur le point de dire. Une évidence appelle une réponse sans détour.

— Vos patins... Ce sont des patins de fille, pour le patinage de fantaisie.

— Et alors ? reprend Barbara... ou est-ce Bonnie ?

— Jouer au hockey, ce n'est pas faire des pirouettes ou des sauts ! Il vous faut des patins de gars, comme ceux-ci.

Je leur montre les patins que mes frères ont portés avant moi.

— Ça, c'est le premier pas dans la bonne direction pour jouer au hockey. Et le deuxième, c'est de cesser de fumer ! dis-je à une adolescente en retrait, qui vient de s'allumer une cigarette.

Ma mère fend le groupe en s'excusant.

— Abby ne doit pas être en retard pour son match...

Elle m'entraîne vers le local du commissaire Graham où je dois me changer, selon les règles.

La porte est verrouillée ! C'est stupide ! Et le vestiaire des Tee Pees est voisin de la chambre.

— Il y a un problème, Ab ? demande le capitaine Jim Halliday, qui a déjà revêtu son chandail et ses patins.

Il est toujours le premier arrivé et le dernier parti de notre formation. Je lui explique la situation.

Jim ne consulte pas Al Grossi, absent à cette heure-ci, de toute façon. Il tend le bras vers le vestiaire de l'équipe.

— On fermera les yeux quand tu enfileras tes patins, blague-t-il.

D'une petite tape sur l'épaule, ma mère m'encourage à y aller.

— Si je croise l'un de ces messieurs, je leur raconterai ce qui s'est passé.

Elle remercie Jim Halliday.

— Tu es un bon capitaine, jeune homme. Tu as de l'initiative, tu es intelligent et généreux.

Des compliments qui font plaisir au principal intéressé. Ma mère s'éloigne alors que je remets les pieds dans mon vestiaire, précédé de Jim.

Les joueurs saluent ma présence dans les lieux avec des cris et des sifflements. Ils me font savoir que je suis la bienvenue. Ça me fait chaud au cœur. Je retrouve ma place entre David Kurtis et Scotty Hynek.

— Aaaaah ! Une fille ! s'exclame-t-il.

De ses deux bras repliés sur sa poitrine, il cache son chandail.

— Regarde ailleurs, Hoffman ! Je suis indécent, dit-il pour me ridiculiser.

— Moi aussi, je suis content de te revoir, Scotty.

Les questions et commentaires fusent de toutes parts à propos de ma visibilité dans les journaux et à la télévision. Je remarque sur le tableau, dans la chambre, que les articles du *Telegram*, du *Star* et du *Times* ont été épinglés.

— Je suis d'accord avec toi, Hoffman, me lance Scotty.

J'en suis très étonnée.

— C'est la première fois, lui dis-je.

— C'est vrai que les filles n'ont rien dans leur tête. Tu en es la preuve...

Il fait écho au texte de Ben Rose, dans le *Toronto Daily Star*. Je lui signale que j'ai évoqué également certains de mes équipiers à lunettes, mais le journaliste n'en a pas tenu compte.

— C'est malheureux parce que tu aurais enfin vu ton nom dans le journal.

Je chausse mes patins avec un vif plaisir. Il y a quelque chose de très plaisant à enfiler son équipement de hockey avec son club. Seule, l'autre jour, dans le bureau d'Earl Graham, j'éprouvais la douloureuse sensation de ne plus faire partie des Tee Pees. Je ne voudrais pas être surprise par le commissaire et que celui-ci m'ordonne de retourner dans son local.

— Ah ! Toute l'équipe est au complet ! observe Al Grossi en entrant dans la pièce. C'est parfait.

Mais pas au goût du commissaire Graham qui, à son tour, apparaît dans le vestiaire. Curieusement, loin des caméras de la télévision, il n'affiche pas son sourire du dimanche.

— Tu devais être dans le bureau, non ?

— La porte était verrouillée ! Ma mère vous l'a sûrement dit...

Son regard est fuyant.

— Je n'ai pas aperçu ta mère dans le couloir.

— Abby s'est changée dans les douches, là où il n'y avait personne, assure le capitaine Jim Halliday, prompt à prendre ma défense.

— Si ! Il y avait moi ! Je me lavais ! affirme Scotty avec un malin plaisir.

Le gardien Graham Powell lève la tête. Il a terminé le 17^e tour de ruban sur la lame de son bâton, un rituel qu'il répète match après match.

— C'est impossible, Hynek. Tu ne te laves jamais. On le dira à ton père !

Les Tee Pees éclatent de rire, chassant, du même coup, le commissaire hors du vestiaire. L'entraîneur Al Grossi referme la porte afin que son club ne soit plus dérangé.

— Messieurs, commence-t-il, et mademoiselle, il s'agit de la dernière partie de la saison régulière des Tee Pees. Avec une fiche de quatre victoires et quatre défaites, il serait plaisant de conclure sur une note positive avant le tournoi des séries éliminatoires. De plus, il y aura le tirage du prix pour la vente des billets au profit des activités de la ligue l'an prochain, alors...

— Ne te fais pas d'illusion, Hoffman, c'est moi qui gagne, j'en suis sûr, murmure Scotty.

— Combien as-tu vendu de billets ?

— Un... En fait, mes parents l'ont acheté...

— Un livret de dix billets ?

— Non ! Tu es malade, Hoffman ? Un billet... Il n'en faut pas plus pour gagner. Et toi ?

— Moi ? Trente...

— Trente billets ? Tes parents se sont ruinés pour rien.

— C'est trente livrets, Scotty ! Et mes parents ne m'en ont acheté qu'un seul !

Al Grossi poursuit son discours.

— Le tirage se fera avant notre partie, par le commissaire Graham. C'est ce que nous étions en train de régler tout à l'heure. Aussi, il y aura une photo d'équipe après la rencontre. Ne vous dépêchez pas de rentrer au vestiaire.

— C'est pour le journal ? demande Scotty, un brin d'espoir dans la voix.

— C'est pour le *New York Times*, lui dis-je.

— Non, répond monsieur Grossi. C'est un souvenir pour vous et pour vos parents.

À ce moment, le son de la sirène de l'aréna Varsity résonne jusqu'au vestiaire des joueurs.

— C'est l'heure ! commande Al Grossi.

Les Tee Pees sont debout.

— Au fait, nous avertit l'entraîneur, il y a pas mal de monde cet après-midi...

D'ordinaire, quand on saute sur la glace, on patine à fond de train jusque dans notre zone, sans se soucier du club adverse ou de notre famille dans les gradins. Mais aucun joueur des Tee Pees n'a le nez sur la patinoire. Une clameur a salué notre arrivée. Scotty, qui ouvrait le bal, a été si terrifié par cette réaction qu'il a détalé tel un lapin pour grimper de l'autre côté de la bande afin de se réfugier à notre banc des joueurs.

Le bruit est assourdissant, comme aux matchs des Tee Pees juniors qui attirent des milliers de personnes. Sauf que, cette fois-ci, c'est pour des enfants de neuf et dix ans !

Scotty, un peu rassuré, retourne sur la patinoire.

— Tout ça, c'est à cause de toi, Hoffman ! me reproche-t-il.

— Tout ça, c'est grâce à toi, Abby ! se réjouit le défenseur David Kurtis, excité à l'idée de pratiquer son sport favori devant cette foule.

Je n'ose trop regarder dans les estrades. J'aperçois du coin de l'œil le groupe de filles qui m'a accueillie tout à l'heure dans le couloir. Elles scandent mon prénom.

Une période d'échauffement a-t-elle été déjà aussi bruyante que celle-ci à l'aréna Varsity ?

La nouvelle du tirage ramène le calme dans l'édifice. Les deux équipes se dirigent vers leur banc respectif. Le commissaire Graham, debout au centre de la patinoire, plonge la main dans un large baril vitré, rempli de petits papiers blancs pliés. Ses doigts fouillent au hasard et attrapent un billet.

L'annonceur maison, à ses côtés, lui tend le micro pour qu'il divulgue au public le nom du gagnant parmi les joueurs de la ligue qui ont vendu des billets. Le commissaire lit pour lui-même le nom de la personne ; une expression de surprise éclaire son visage.

— Eh bien ! C'est vraiment sa semaine !

— Abby, me glisse à l'oreille David Kurtis, c'est toi qui as gagné !

Monsieur Graham regarde en direction de notre banc.

— C'est moi ! s'énerve Scotty. C'est moi ! C'est...

— Abby Hoffman ! déclare le commissaire.

Je quitte le banc au moment où j'entends Scotty se plaindre, prétextant que ce n'est pas juste, qu'Abby avait vendu plus de billets que lui.

Les spectateurs me servent une formidable ovation. Je ne crois pas qu'ils soient si heureux que j'aie raflé le prix. C'est davantage pour souligner mon année parmi les garçons. Ah ! Si je pouvais compter un premier but pour les remercier.

Monsieur Graham me donne le chandail des Maple Leafs, une rondelle, un bâton, des épau-
lettes, et il attrape ma main, pour les besoins de la photographie.

— Tu les récupéreras dans mon bureau après le match, là où tu te changes habituellement, me dit-il sans se départir de son sourire.

Message compris.

Je rentre au banc, félicitée par mes confrères des Tee Pees, à l'exception, faut-il s'en étonner, de Scotty, qui boude au bout du banc. Je vais le voir et je lui remets la rondelle.

— Tiens, gros bébé !

Il me regarde, bouche bée.

— J'aurais préféré le bâton, Hoffman...

L'entraîneur Al Grossi délègue sur le jeu son premier trio d'attaquants et sa première paire de défenseurs, composée de David Kurtis et de moi.

Emportés par la foule, en très forte majorité de notre côté, les Tee Pees disputent leur meilleure partie de la saison. Nous avons gagné facilement 5 à 0 contre les Majors de St.Michael's, dont les joueurs ont été intimidés par ce même public qui nous a favorisés tout au long de la joute.

Le capitaine Jim Halliday a été notre grande vedette avec un tour du chapeau, dont un but

pour lequel j'ai obtenu une mention d'aide, mon troisième point de l'année.

Nous étions dans la zone ennemie et moi, postée à la ligne bleue. Dans le fond du territoire, un adversaire a voulu dégager la rondelle par la bande. Je l'ai interceptée sur la ligne, empêchant ainsi un hors-jeu et permettant à l'attaque de se poursuivre. J'ai effectué un tir du poignet, au ras la glace. Le disque s'est fauflé entre les patins pour aboutir sur la palette du capitaine Halliday. Le gardien adverse n'a pas eu le temps de bouger que la rondelle était derrière lui.

À l'annonce du but de Halliday, son 3^e du match, la patinoire a été inondée de chapeaux, pour souligner ce que l'on désigne comme le truc du chapeau. Mais les cris ont doublé lorsque l'annonceur maison a indiqué « avec l'aide du numéro 6, Ab Hoffman ». Une réaction inhabituelle quand on sait l'importance accordée à celui – ou celle – qui compte un but.

Scotty a malheureusement échoué, lui aussi, dans sa tentative de marquer un premier but cette saison. Il a raté une occasion unique lors d'une échappée vers le filet. Mais trop énervé par les cris de la foule, il a perdu la rondelle en essayant de déjouer le gardien.

Il était si dépité de sa performance qu'il n'est pas venu à la rencontre de notre gardien, Graham Powell après les trente minutes de jeu. Pire, il a filé vers le vestiaire, négligeant la photographie

d'équipe. Le capitaine Jim Halliday est allé le chercher presque par les oreilles.

Pour la photo, on m'a placée sur la rangée d'en avant, la deuxième à partir de la gauche, avec un genou sur la glace. Scotty a récupéré sa bonne humeur. Même qu'il a fait son coquet et qu'il a retiré ses lunettes.

— Prêts ? avertit le photographe. Dites... Abby !

— Abbyyyyyy !

Scotty, debout derrière moi, opte plutôt pour « Scottyyyyy » avec un résultat identique.

Une surprise attend les joueurs dans la chambre. Pas moi. Avec le commissaire qui veille sur moi comme un chat sur une souris, je n'ai pas le choix de me changer dans son local. Je glisse dans un sac les prix gagnés et je me hâte pour retrouver mes coéquipiers.

Al Grossi guettait mon arrivée avant de s'adresser à ses protégés.

— Comme vous le savez, notre Ab nationale est en fait une Abby. Elle a été invitée, ce soir, à assister au match des Maple Leafs de Toronto, au Gardens, contre les Rangers de New York.

— On est très contents pour elle, raille Scotty Hynek, tout en rangeant soigneusement dans la poche de son manteau la rondelle que je lui ai donnée.

Ses gestes parlent plus fort que ses mots, à celui-là.

— Abby a accepté le cadeau des Leafs, mais à une seule condition.

Les regards vont et viennent de moi à monsieur Grossi.

— La condition, c'est que tous les Tee Pees l'accompagnent.

Le vestiaire explose de joie. On me hisse sur des épaules pour une ronde d'honneur dans la salle. Et c'est à mon tour d'être médusée. L'une des épaules qui me soutiennent est celle de... Scotty !

Chapitre 21

B IEN QUE LE MATCH ENTRE LES RANGERS DE NEW YORK ET LES MAPLE LEAFS DE TORONTO NE DÉBUTE QU'À 8 HEURES, LE SOIR, JE VEUX ME PRÉSENTER TÔT AU GARDENS. AUSSI, J'EXPÉDIE LE SOUPER EN DEUX BOUCHÉES. PAS UNE MINUTE À PERDRE AVEC UN BANAL REPAS.

Ma famille et moi retrouvons la journaliste Phyllis Griffiths, du *Toronto Telegram*, dans le hall d'entrée de l'aréna. C'est grâce à elle que nous avons obtenu des places pour tout le monde pour la partie de ce soir.

Elle remet les billets à mes parents et à mes frères, Paul et Muni. Nous ne serons pas assis dans la même section. Je serai en compagnie de Phyllis. J'ai une mission : relater, dans une chronique, mon expérience en tant que spectatrice de mon premier match de la Ligue nationale de hockey. Dans les faits, c'est Phyllis qui l'écrira en m'observant et en me questionnant, puis elle

m'enverra son texte pour que je le lise et que je l'approuve. Tant mieux, parce que j'aurais eu l'impression de faire des devoirs la fin de semaine.

Une très agréable soirée en perspective.

C'est incroyable ce qu'un simple F, sur un extrait de naissance, a généré ces dernières semaines.

Au moment où je pénètre dans le Gardens avec Phyllis, il n'y a presque personne à l'intérieur, pas plus sur la glace que dans les gradins. La patinoire est belle et lisse, sans aucune trace de patins.

Nous sommes à hauteur de la glace. J'ai le cou cassé à scruter les rangées, tout en haut. L'endroit est immense, au moins trois fois plus grand que l'aréna Varsity où je joue.

Phyllis attire mon attention sur un détail tandis que nous marchons en direction de nos sièges. Nous passons près des bancs des joueurs où tantôt s'y côtoieront les gros derrières des porte-couleurs du New York et du Toronto. Les bancs des joueurs ont des coussins ! Notre banc, à l'aréna Varsity, n'est pas aussi confortable. Aucune comparaison ; nous, c'est du bois, pas du tout commode pour nos petits postérieurs.

Avec la permission de la journaliste, je me suis assise sur le banc des Maple Leafs et j'ai regardé au-dessus de la rampe. En raison de ma taille, je ne voyais pratiquement rien, finalement.

Suis-je à la place qu'occupera, dans environ une heure, George Armstrong ? ou les deux Jim :

Thompson et Morrisson ? L'attaquant Tod Sloan, l'as compteur du Toronto, sera-t-il près de moi, à mâcher sa chique de tabac, à cracher par terre, à houspiller les arbitres, à encourager les siens vers la victoire ? À recevoir une tape dans le dos de la part de son entraîneur, Connie Smythe ?

Une dame, vêtue de bleu, nous conduit à nos sièges. Merveilleux ! Nous avons les meilleurs billets de tout l'aréna. Phyllis me montre le programme où apparaissent les alignements des deux clubs. Sur une demi-page, il y a le plan du Gardens. La journaliste m'indique à quel endroit seront assis mes parents, très près de nous ; mes frères sont à l'extrémité des Bleus, devant l'orchestre qui répète en ce moment le *God Save The Queen*...

Quant à mes équipiers des Tee Pees, ils seront dispersés dans l'édifice, dans la section la plus élevée, celle des Blancs.

Tiens, j'aperçois le défenseur Tim Horton. Il s'appuie sur le rebord de la bande. Sera-t-il le premier joueur des Maple Leafs à bondir sur la glace ? Non. Il demeure immobile comme une statue à fixer la patinoire. Ah ? Il boit un café...

— C'est un rituel qu'il exécute avant chaque match, m'explique Phyllis. Ça l'aide à se concentrer.

Bonne idée. Je devrais l'imiter avant les parties des Tee Pees. Sauf pour le café : mes parents ne seraient pas d'accord. Peut-être le thé ? Tim Horton se retire au vestiaire lorsque les Rangers

donnent les premiers coups de patin sur la patinoire du Gardens. Ils patinent en rond dans leur zone. Je sens comme un vent frais qui me frôle le visage. Ce déplacement d'air est engendré par le mouvement des joueurs.

Un homme vient saluer Phyllis : le journaliste Ted Reeve. Il a une drôle de moustache. Elle me présente et il en semble ravi.

— C'est donc toi la fameuse Abby Hoffman ! On entend beaucoup parler de toi au journal grâce à mon amie, Phyllis !

Puis, il s'excuse et grimpe vers la section des distingués invités des Leafs pour y serrer des mains.

J'essaie d'identifier les joueurs en associant les numéros avec la liste figurant sur le programme. Ce serait bien plus simple pour tous les spectateurs si les hockeyeurs des deux clubs avaient leur nom affiché sur leur chandail, dans le dos, en haut de leur numéro.

Les Leafs, à cet instant, s'élancent à leur tour sur la surface glacée. Après avoir tourné en rond pendant une ou deux minutes, Georges Armstrong déverse une tonne de rondelles dans sa zone, afin que ses équipiers lancent sur leur gardien, Johnny Bower.

— Attention !

Un joueur du Toronto, j'ignore lequel, a effectué un tir qui a failli frapper Bower en plein visage. Le gardien s'est protégé avec son gant à la dernière seconde. Bower ne s'est pas gêné

pour enguirlander le joueur fautif, Tim Horton, le numéro 7.

Les deux formations continuent ainsi durant une quinzaine de minutes avant de réintégrer leur vestiaire. La surfaceuse accomplit son travail alors que le Gardens se remplit. Mes parents viennent d'arriver à leur place. Et mes frères ? Oui, ils sont là-haut ! Je leur fais signe que j'ai un très bon siège, merci ! Ils doivent mourir d'envie et de jalousie si j'en juge par leurs grimaces.

Inutile de tenter de repérer des joueurs des Tee Pees ; ils sont perdus dans la masse compacte des spectateurs. Pour ce samedi de hockey, l'édifice affiche complet comme d'habitude, avec ses 16 000 spectateurs.

Au bout d'un temps indéfini que j'ai occupé à manger du maïs soufflé et à répondre aux premières questions de Phyllis, les deux équipes sautent sur la patinoire. Elles sont accueillies par une étrange, mais bruyante, mixture de huées pour les Rangers, et d'applaudissements pour les Leafs. De la cacophonie, dirait maman.

Le silence revient au moment où les deux clubs s'installent à leur ligne bleue respective pour le *God Save The Queen*, interprété par l'orchestre. Un portrait géant de la reine, suspendu au plafond du Gardens, est éclairé par un puissant faisceau lumineux.

Eh ! J'aperçois un homme, là-bas, dans la section nord des Bleus qui a oublié d'enlever son chapeau !

Dès que la partie se met en branle, je parviens difficilement à suivre le jeu, tellement il est rapide. Les Rangers s'inscrivent tôt dans le match. Alors que j'écris le nom de l'auteur du but, un second et immense soupir collectif de déception résonne dans l'édifice. Les visiteurs ont compté un deuxième filet. Je n'ai rien vu !

Les Leafs accusant un retard de deux buts si tôt dans la rencontre, je suis convaincue qu'ils s'en vont nulle part, eux qui avaient perdu 4 à 3 contre les Canadiens de Montréal deux jours plus tôt. Quand la première période prend fin, Toronto tire de l'arrière 2 à 0.

À l'entracte, mes parents nous rejoignent, Phyllis et moi.

— Ça fait curieux, dit maman, de regarder de grands hommes jouer au hockey.

— Dorothy, je pense que tu as assisté à tant de parties de la Petite Ligue de hockey que tu en viens à croire que les joueurs ne devraient pas mesurer plus de cinq pieds, ajoute papa.

Descendus de leur perchoir, mes deux frères s'amènent. Ils ne sont pas très heureux.

— Vous n'aimez pas le match ou vos sièges ?

— Mais non, Abby, ce n'est pas ça, répond Paul, agacé. Des filles ont appris que nous étions tes frères et ils nous ont demandé un autographe.

— C'est pour ça que vous bougonnez ? leur reproche maman.

— Non, raconte Muni. Les filles avaient lu l'article du *Daily Star*, celui de Ben Rose – désolé,

Phyllis – et elles exigeaient qu'on inscrive près de nos noms... tire-bouchons !

Leurs déboires ne m'émeuvent pas le moins du monde. C'est vrai que je les avais traités ainsi, mais j'étais loin de croire que quelqu'un s'en souviendrait.

Un couple de personnes âgées s'approche pour me féliciter. Je les en remercie et leur présente mes parents et mes deux frères tire-bouchons.

Offusqués, ceux-ci me tournent le dos et vont s'installer dans la dernière rangée des Bleus. La sirène indique la fin de l'entracte. Les spectateurs regagnent leurs sièges afin de ne rien rater de l'action.

Les hockeyeurs se mettent en position pour la mise en jeu de la deuxième période, mais l'arbitre conserve la rondelle dans sa main. Il semble attendre quelque chose, un signal, peut-être ; son regard est dirigé vers le banc des punitions.

La voix de l'annonceur maison surgit dans l'enceinte :

— La direction des Maple Leafs de Toronto désire souhaiter la bienvenue à une invitée spéciale. Une jeune fille de neuf ans, de notre ville, qui joue au hockey dans une ligue de garçons...

Eh ! C'est de moi qu'il est question !

— Veuillez applaudir, mesdames et messieurs, la jeune Abby Hoffman !

Le faisceau lumineux, qui éclairait tantôt le visage de la reine est maintenant braqué sur moi ! La foule m'ovationne.

— Tu devrais te lever de ton siège et saluer le public, me suggère calmement Phyllis.

Le cœur battant à 200 à l'heure, je lui obéis. Je me rassois aussi brusquement que je me suis mise debout. Est-ce que j'ai souri ? Je ne m'en souviens pas.

L'arbitre siffle pour rappeler à l'ordre les joueurs et les spectateurs. Après tout, ce n'est qu'une fillette qui joue au hockey, mais il y a un match à disputer ce soir.

Que l'intérêt ne soit plus sur moi me convient parfaitement. Phyllis me tend mon programme et je me concentre sur la partie qui reprend son cours pour le deuxième tiers.

Les Leafs, qui montrent un retard de deux buts, redoublent d'efforts. Mon entraîneur, Al Grossi, nous dit de ne jamais lâcher tant que ce n'est pas terminé, et c'est exactement ce que font les locaux. À croire que l'entraîneur Connie Smythe et lui ont adopté les mêmes tactiques pour fouetter leur troupe.

En moins de dix minutes, les Leafs marquent trois buts sans riposte. C'est maintenant 3 à 2.

Quand le match a débuté, je ne savais pas trop quelle équipe appuyer. Mon club préféré est et demeure les Red Wings de Détroit. Mais, emportée par l'ambiance électrisante du Gardens, je crie et je siffle pour les Leafs.

En regardant évoluer les défenseurs du Toronto, les Thompson, Morrisson, Stewart et Horton principalement, j'apprends des tas de trucs

sur la manière de jouer à ma position. La seule différence, c'est qu'ils doivent patiner trente fois plus vite à reculons que moi. J'en ai encore pour deux ou trois ans avant d'être capable de les imiter.

J'aime aussi l'attaquant, Tod Sloan. C'est le meilleur des Leafs. C'est lui qui a compté le troisième but de son équipe, au deuxième tiers. Il s'agissait de son 37^e filet de la saison, ce qui égale le record pour le nombre de buts dans une année par un joueur du Toronto, a noté Phyllis, à qui rien n'échappe.

La troisième période appartient aux Leafs qui marquent deux autres buts contre les Rangers. Dans mon programme, j'écris les buts, les aides et les punitions. Avec les Tee Pees, ma mère doit me donner 25 sous si j'obtiens une punition, 50 sous pour une aide et 1 \$ pour un but. Mais les Rangers ont écopé de trop de punitions pendant le match, et je parie qu'ils n'auront pas un sou pour cela.

Je hurle les dernières secondes du compte à rebours de la partie avec les milliers de partisans heureux. Au son de la sirène, les vainqueurs (5 à 2) reçoivent une ovation méritée. Tous ces gens repartent avec le sourire ; ils ont passé une belle soirée.

La dame vêtue de bleu, celle qui nous a accueillies à notre arrivée au Gardens, revient nous voir : les Leafs m'invitent à leur vestiaire pour rencontrer les joueurs. C'est le publiciste de

l'équipe, Spiff Evans, qui a planifié cette activité, m'indique Phyllis.

Je cherche Paul et Muni des yeux parmi la foule, en vain. La dame, avec politesse, m'explique que le temps presse, car les joueurs doivent prendre le train pour se rendre à New York et affronter de nouveau les Rangers, demain soir.

Mes parents préfèrent demeurer sur place, à attendre mes frères, et me laissent aller avec Phyllis et la dame en bleu. Dans le couloir menant au vestiaire, elle me confie au publiciste, Evans. J'entends les cris de joie des gagnants qui jaillissent derrière la porte close.

Avec Phyllis discrètement dans les parages, Spiff Evans pousse la porte. Les joueurs sont heureux. Ça ressemble à nous quand on remporte une partie. À une différence près : nous n'avons pas commencé à transpirer sous les bras... Les deux hockeyeurs que me présente monsieur Evans, les deux Jim, Thompson et Morrisson, sont des adultes qui dégoulinent de sueur. Vivement la douche !

On me fait asseoir entre les deux Leafs. Ils me broient la main à tour de rôle.

— Tu vas bien, Abigail ? me demande Thompson. On a lu plein de choses sur toi dans les journaux, ces jours-ci.

Je suis si impressionnée que je ne peux que sourire bêtement. Mes frères aimeraient sûrement me voir plus souvent aussi impressionnée.

Un joueur que je ne connais pas s'approche. Il n'a pas son chandail des Leafs sur le dos, mais un gilet à manches courtes trempé jusqu'aux os.

— Salut, mon garçon...

— Eh ! C'est une fille, corrigent les deux Jim.

Confus, le joueur retire brutalement sa main et s'éloigne.

— Les filles, ça porte malheur dans un vestiaire.

— Excuse-le, Abby, dit Morrisson, l'air navré. Ce crétin a reçu trop de coups à la tête dans sa carrière.

Thompson, qui sait que mes Tee Pees affrontent les Cubs de Hamilton vendredi prochain, me donne des trucs pour contrer un attaquant.

— Si un adversaire fonce sur toi, ne t'occupe pas de la rondelle, conseille-t-il.

— Tu joues l'homme, ma fille, poursuit Morrisson. Et tu l'écrases dans la bande !

Je parviens à retrouver la parole.

— Oui, merci.

Avant de me quitter pour se rafraîchir, ils me remettent des programmes autographiés pour les garçons de mon équipe et me souhaitent bonne chance. Pour l'occasion, Spiff Evans, le publiciste des Leafs, s'assure que le photographe capte la scène.

M. Evans me conduit par la suite à Tod Sloan. Je passe devant le casier de Georges Armstrong, qui discute avec trois journalistes. Il a une mau-

vaïse tête ; lors de la deuxième période, il a reçu la rondelle sur la lèvre supérieure. Il lui a fallu quatre points de suture pour réparer les dégâts, me raconte Spiff Evans.

Un peu plus loin, voilà Tod Sloan qui m'accueille avec gentillesse. Il ne s'est pas départi de son chandail des Leafs, celui avec un grand A brodé côté cœur, pour assistant capitaine. Spontanément, je lui demande :

— Avez-vous des bâtons à vendre ? Ça m'aiderait à compter mon premier but...

Tod fait encore mieux. Il me donne son bâton ! Gratuitement ! Il écrit son nom dessus et me remet deux rondelles, sous l'œil et du photographe qui prend des clichés pour le journal.

La vedette des Leafs s'excuse de devoir me laisser afin de se changer et de ne pas rater le train pour New York. Pressé, il me broie la main lui aussi.

Je jette une rondelle sur le plancher, celle qui n'est pas neuve, et je la manie avec mon bâton. Il est beaucoup trop long. D'au moins douze pouces. Je devrai le couper si je l'utilise durant une partie. Ou je le garde en souvenir. Ou je le donne à Muni, qui admire Tod Sloan.

En sortant du vestiaire, je croise dans le couloir monsieur Connie Smythe, l'entraîneur des Leafs. Spiff Evans, le publiciste, l'interpelle :

— Monsieur Smythe, voici Abigail Hoffman, la petite fille qui est une étoile à la défense dans une ligue de hockey pour garçons.

Il m'écrabouille la main et m'observe d'un air curieux.

— Parfait, tant mieux pour toi...

La journaliste Phyllis Griffiths s'adresse à lui.

— Vous devriez retenir son nom pour l'avenir, au cas où les Leafs auraient besoin d'un bon défenseur, lui dit-elle.

— Si je l'oublie, je compte sur vous pour me le rappeler, répond-il, sur un ton neutre, visiblement préoccupé par des choses plus importantes...

Il prend congé de nous pour s'engouffrer dans le vestiaire.

Le journaliste Ben Rose, du *Toronto Daily Star*, me demande si je crois que mes Tee Pees sont meilleurs que les Leafs.

— Non, dis-je après une courte réflexion. Mais je dois admettre que les Leafs sont un peu supérieurs à nous, même si nous avons gagné 5 à 0, nous...

Mes parents nous rejoignent. Je leur montre les souvenirs que les joueurs m'ont remis.

— Eh ! Regardez ce que j'ai eu ! s'écrie Paul, excité comme s'il avait réussi cinq jeux blancs de suite.

Il brandit un bâton de hockey de gardien de but.

— C'est Gump Worsley qui me l'a donné. Il s'était changé et discutait avec un journaliste dans le couloir. Je lui ai dit qu'il était mon gardien préféré et que je n'avais jamais vu quelqu'un

passer aussi vite de la position verticale à la position horizontale...

Worsley a rigolé, puis s'est excusé en retournant dans le vestiaire des Rangers.

— Je pensais que notre conversation était terminée. Non ! Il est ressorti dix secondes plus tard pour me remettre son bâton autographié !

— Et moi, je n'ai rien ! peste Muni.

Je lui tends le bâton de Tod Sloan.

— Pour toi ! Pour le coup de la robe au restaurant...

Muni est tellement content qu'il pose un geste qu'il n'a pas fait depuis des siècles : il m'embrasse sur la joue.

Beurk !

Chapitre 22

JE CROIS QUE JE ME SUIS ENDORMIE AVEC LES DEUX RONDELLES DE HOCKEY SOUS MON OREILLER.

— La fée des dents aurait eu toute une surprise si elle avait fouillé là-dessous cette nuit, me taquine Paul.

— Pas autant qu’avec Muni ! dis-je. Il a dormi avec son bâton de Tod Sloan !

L’ambiance est décontractée en ce dimanche matin, chez les Hoffman, au lendemain du match des Maple Leafs de Toronto. Quelle aventure !

Mais ma fin de semaine n’est pas terminée pour autant.



Me voilà de retour au Maple Leaf Gardens de Toronto, non pas pour les Maple Leafs, partis la

veille par train pour New York, mais pour devenir la mascotte de l'équipe junior, les Tee Pees de St.Catharines. Ils affrontent les Malboros de Toronto, dans la série demi-finale de la Ligue junior de l'Ontario. La série est menée trois matchs à un par les Malboros. Un autre gain et Toronto accède à la finale.

L'an dernier, il importe de le rappeler, les Tee Pees avaient remporté la Coupe Memorial, ce prestigieux trophée qui couronne la meilleure équipe junior au Canada. Je m'en souviens : il y avait eu un défilé au printemps dans les rues de St.Catharines. Les joueurs étaient assis dans des voitures décapotables. Chacun d'entre eux était flanqué d'un jeune hockeyeur de la Petite Ligue de hockey de Toronto, qui portait les couleurs des Tee Pees.

Je me vois clairement aux côtés de l'assistant capitaine, Ab McDonald, sous un soleil radieux, tous les deux saluant les milliers de partisans. Ils crieraient : Ab ! Ab ! et je penserais qu'ils s'adressent à moi !

J'espère porter chance à mon équipe junior, parce qu'Ab McDonald, qui a bonne mémoire, n'avait pas oublié notre première rencontre dans le couloir de l'aréna Varsity. Il m'avait alors offert d'être la mascotte de leur club pour cette partie au Maple Leaf Gardens.

Pour l'événement, je dois apporter mon équipement de hockey y compris mes patins et mon bâton.

À mon arrivée au Gardens avec mes parents (mes frères sont déjà quelque part dans l'aréna ; Paul avait donné rendez-vous à son Erica Westbrook), on nous fait passer par l'entrée des joueurs. Un homme au crâne dégarni nous dirige vers un vestiaire désert afin que je puisse enfiler mes patins.

— Je reviens te chercher d'ici quelques minutes, Ab, me prévient-il.

Le temps de nouer mes lacets et le voilà de retour en compagnie d'un joueur des Tee Pees, le capitaine Elmer Vasko. C'est un géant ! Derrière lui surgissent son assistant capitaine, Ab McDonald ainsi qu'un photographe.

Ab me présente Elmer, qu'il surnomme le Moose, et mentionne qu'une photo sera prise pour le *Daily Star*. Intimidée, je me place à ses côtés.

— Regardez-vous, commande le photographe, l'œil fixé au viseur de sa caméra.

— J'ai le cou cassé ! lui dis-je.

Ça ne fonctionne pas également pour le photographe. Elmer est tellement grand que ma tête est à la hauteur de sa culotte de hockey.

Ab McDonald propose de me hisser sur une table.

— Bonne idée ! approuve le photographe.

Mon père traîne une petite table installée au centre de la pièce. Elmer et Ab me saisissent chacun par les coudes pour me faire grimper dessus.

Alors, là, c'est mieux ! Je regarde le *Moose* dans les yeux.

— Tu sais, Abigail, me dit le capitaine Vasko, toi et moi, on est deux Tee Pees !

— C'est vrai, ça !

Bien que nous ayons le même nom d'équipe sur le devant de nos chandails, il n'est pas écrit de façon identique. De plus, celui de la formation junior a un hockeyeur dessiné entre le Tee et le Pee.

Du haut de mon perchoir, je compare notre équipement. Elmer ne doit sûrement pas porter les patins de ses grands frères. Et ses bas de hockey ne sont pas troués aux genoux...

La séance photographique complétée, je redescends. Avant de me quitter, Elmer et Ab m'assènent un léger coup de bâton sur mes jambières.

— Pour la chance ! dit le capitaine.

Je ne retire pas mon équipement. Au bout d'une dizaine de minutes, les cris de la foule m'indiquent que les joueurs envahissent la glace du Gardens. J'ai pensé, un seul instant, que l'on me convierait à patiner avec eux pendant la période d'échauffement. Le contraste entre ces grands et moi aurait été trop flagrant. J'imagine aussi les moqueries : les Tee Pees ont besoin d'une fille pour affronter les Malboros.

Ce ne serait pas mon rôle.

Le match commence devant plus de 8 000 spectateurs, à ce que j'ai su. Ils font plus de vacarme que les habitués partisans des joutes des

Maple Leafs. On a prévu pour moi une chaise pliante près du banc des Tee Pees. De là, je peux encourager les joueurs de mon équipe.

Je comprends les directives de l'entraîneur Rudy Pilous. Finalement, c'est pas mal semblable à ce que crie Al Grossi : « Patine ! Patine ! » « Surveillance ton homme ! » « Ouvre tes yeux, l'arbitre ! »

Ouais, du pareil au même !

Les choses ne vont pas très bien pour les grands Tee Pees. Leurs adversaires, les Malboros, sont partout sur la glace, toujours les premiers sur la rondelle ; ils sont agressifs, robustes. On dirait que les Tee Pees ont les deux pieds dans le ciment. Quand la première période prend fin, les Malboros mènent 4 à 0. Une chance que le gardien du St. Catharines, Roy Edwards, a limité les dégâts, sinon l'écart au pointage serait plus élevé, tant le Toronto a dominé les vingt premières minutes de jeu.

Le visage long, les Tee Pees se retirent au vestiaire pour panser leurs plaies et découvrir la recette pour rebondir au deuxième vingt. De mon côté, sur ma chaise, j'attends que la surfaceuse Zamboni ait terminé son travail de polissage de la glace.

Dès que la machine retourne dans son antre, la voix de l'annonceur maison occupe tout l'espace sonore du Gardens.

— Mesdames et messieurs, nous vous prions d'accueillir le défenseur étoile des petits Tee

Pees de St.Catharines, la sensationnelle Abigail Hoffman !

Surtout ne pas chuter au moment de poser le pied sur la patinoire. Ce serait trop embarrassant. La foule m'applaudit avec énergie. L'auditoire pour les matchs de hockey junior est plus jeune et plus dynamique que celui qui assiste aux parties des grands frères, les Maple Leafs, à cet endroit.

Sans jamais regarder les spectateurs, je patine à fond de train et j'exécute un premier tour. Au banc des Tee Pees, le préposé à l'équipement me remet une rondelle que je jette devant moi. Je répète le même parcours, tout en maniant le disque. Cette fois-ci, je ralentis ma vitesse afin de ne pas le perdre. Malgré ma prudence, je l'ai échappé à deux reprises.

Puis, à la ligne bleue des Malboros, je freine. J'effectue un tir du poignet vers le filet et la rondelle glisse jusqu'au fond du but, déclenchant la lumière rouge. Je lève les bras au ciel, contente et soulagée d'avoir touché la cible à mon premier essai. L'annonceur maison hurle :

— Elle lance et compte !

Le public manifeste bruyamment sa joie.

— Le but des Tee Pees de St.Catharines a été marqué, sans aide, par le numéro 6, Abby Hoffman !

Je jubile :

— Mets ça dans ta pipe, Scotty Hynek !

Entendre les gens m'applaudir ainsi est toute une sensation.

Ma minute de gloire se termine lorsque les joueurs des deux équipes émergent du couloir. C'est l'indication pour moi de quitter la glace. Déjà, l'intérêt se porte vers les Tee Pees et les Malboros.

Je rentre au banc du St.Catharines. Les gars paraissent tendus. L'arbitre jette la rondelle sur la patinoire pour entreprendre le deuxième tiers.

À l'exception de quelques soubresauts, la supériorité des Malboros se poursuit. Les Tee Pees inscrivent deux buts, par l'entremise d'Ab McDonald, mais Toronto réplique avec deux autres filets en moins d'une minute.

Tirant de l'arrière 6 à 2, les visiteurs auront fort à faire pour combler leur retard.

Je ne chausse plus les patins pour le deuxième entracte. Je retire mon équipement, j'enfile mes bottes et, suivie de mes parents, j'amorce une longue ascension vers le plafond du Gardens. Un employé de l'aréna sert de guide pour me conduire à une entrevue avec la radio locale qui présente le match en direct.

Il faut se dépêcher, car il y a plusieurs volées de marches à gravir. Au passage, des gens me reconnaissent et m'appellent par mon prénom. À la dernière rangée de bancs, essoufflée, mais pas autant que mes parents, je jette un coup d'œil à la patinoire. Des fourmis !

— Tu es attendue, Abby, insiste l'employé.

Il reste des escaliers étroits à grimper, une passerelle suspendue dans le vide – « ne regarde

pas en bas ! » et une échelle à 90 degrés à escalader. Cette échelle mène à une gondole, une espèce de cabine vitrée, d'où le commentateur décrit les matchs. C'est là que l'employé m'abandonne et me fait passer devant lui.

— Ne crains rien. Si tu tombes, je t'attrape.

Quelle sinistre blague ! Ma mère ne se gêne pas pour lui dire sa façon de penser. Elle aussi demeurera clouée au sol plutôt que de se retrouver entre ciel et terre, car elle souffre de vertige. C'est mon père qui me suit dans l'échelle.

Il est deux échelons plus bas que moi. Ses grands bras m'encadrent solidement à la hauteur de mes épaules. Il n'y a plus de danger de chute.

L'échelle conduit à une extrémité de la gondole où nous accueille Foster Hewitt.

Il y a quelques minutes, tout en montant les escaliers, l'employé du Gardens m'a raconté que monsieur Hewitt est la voix des Maple Leafs depuis des années. C'est lui qui décrit les matchs de la Ligue nationale de hockey présentés à Toronto, tant pour la télévision que pour la radio, et cela, d'un océan à l'autre.

C'est à lui que l'on doit le célèbre : Il lance et compte !

Monsieur Hewitt travaille seul dans son studio suspendu. Il n'a pas de micro. Il doit s'adresser à son auditoire... par un téléphone ! L'homme, d'une quarantaine d'années, fait une courte pause. Il met sa main sur le récepteur et nous signale que ça sera bientôt à moi. En effet,

au bout de quelques secondes, il reprend son monologue.

— Mesdames et messieurs, cet après-midi, j'ai une invitée dont vous avez peut-être lu les exploits dans les journaux de la ville. Il s'agit d'Abigail Hoffman, une jeune fille de neuf ans qui est une étoile de la Petite Ligue de hockey de Toronto, une ligue... pour les garçons !

Il me tend le téléphone et m'incite à parler assez fort.

— Bonjour !

Il entame la conversation sur des choses dites plusieurs fois dans les derniers jours : mes débuts, ma saison, la divulgation de ma véritable identité, la réaction des joueurs, les conséquences, et le traditionnel...

— Combien as-tu compté de buts jusqu'ici avec les Tee Pees, Abby ?

Je saisis l'appareil.

— Pas un, encore. Il est vrai que je suis défenseur. Mais je travaille fort et j'espère y arriver avant la fin de l'année.

— Crois-tu que les Tee Pees juniors parviendront à remonter la pente contre les Malboros en troisième période ?

— Oui ! Ils vont gagner 7 à 6 et ils retourneront au tournoi de la coupe Memorial...



Je ne pouvais pas être plus loin de la vérité. Non seulement les Tee Pees ont été incapables de compter un seul but, mais ils ont été victimes d'un dernier filet des Malboros. Marque finale : 7 à 2.

Je suis très déçue pour les joueurs et pour moi. Je ne leur ai pas porté chance. Leur saison est terminée. Malgré la peine engendrée par la défaite, Ab McDonald est venu me voir après le match pour me remercier de ma présence.

— On aurait eu besoin de toi dans l'alignement, Abby, tellement on a mal joué...

Il n'y aura donc pas de défilé de voitures dans les rues, avec moi assise à ses côtés.

Ma mère, qui a les pieds solidement ancrés sur le sol, me ramène à la réalité.

— Demain, c'est le retour à la vie normale, Abby, et à l'école !

La journaliste Phyllis Griffiths, sur place pour couvrir la rencontre pour le *Telegram*, nous retrouve dans le hall d'entrée du Gardens, tandis que les spectateurs rentrent à la maison.

Elle nous raconte que les officiels de la Petite Ligue de hockey de Toronto sont très contents de tout le battage médiatique fait autour de moi pour publiciser la partie des étoiles qui aura lieu dans deux semaines à l'aréna Varsity.

— Ils anticipent une bonne foule. Ils sont persuadés que les revenus engendrés par le match seront suffisants pour leur permettre de poursuivre les activités l'an prochain, déclare-t-elle.

Phyllis ajoute que les dirigeants sont également heureux que mon histoire ait suscité l'intérêt d'une quarantaine de filles, dont trois paires de jumelles, précise-t-elle en souriant, qui veulent jouer au hockey.

— Ton ami, le commissaire Graham, indique-t-elle sur un ton taquin, a annoncé qu'il y aura une école de hockey pour les filles, trois soirs, à compter du jeudi 22 mars, à l'aréna Varsity. Et tout ça, Abigail Golda Hoffman, c'est grâce à toi !



Chapitre 23

COMME L'AVAIT RACONTÉ MA MÈRE À LA JOURNALISTE PHYLLIS GRIFFITHS, DIMANCHE EN FIN DE JOURNÉE, LA VIE RETROUVE SON COURS NORMAL AVEC LE RETOUR EN CLASSE LUNDI.

Je revois avec bonheur mon amie Susie Read dans la classe de madame Morley.

— Dis donc, Abby, je nous ai regardées à la télé, vendredi soir, dit-elle, encore excitée.

— Et comment nous as-tu trouvées ?

— Je nous ai trouvées très brillantes ! s'exclame-t-elle. Pas vrai, madame Marley ?

Interpellée alors qu'elle a le nez dans ses notes de la journée, la maîtresse saisit la balle au bond pour s'informer auprès de sa classe :

— Qui, parmi vous, a vu Abigail à la télévision, vendredi soir ?

Quelques mains se lèvent. Mais ce n'est pas tout le monde qui possède un téléviseur à la maison et qui écoute les nouvelles de 6 heures, le soir.

— J'étais là, moi aussi, signale mon amie, pas très heureuse que son enseignante l'ait oubliée.

Celle-ci se montre étonnée.

— Tu étais dans le reportage, Susie ? Je suis navrée, je t'ai manquée. Toute mon attention était dirigée sur Abigail.

Elle s'adresse de nouveau à ses élèves.

— Qui, parmi vous, a vu Susie dans ce reportage à la télé ?

Personne, à part moi, ne lève la main, ce qui ennuie davantage ma meilleure amie.

— Je portais mes vêtements de patinage artistique, dit-elle, d'un ton suppliant, comme si l'indice pouvait réveiller un coin de mémoire.

Effectivement, l'anecdote fait réagir madame Morley.

— Ah, oui ! Je t'ai vue, Susie ! Je m'excuse d'avoir négligé ce détail.

Susie pince les lèvres. Sa présence à la télé se résume à un détail selon son professeur, qui précise sa pensée.

— Oui, Susie. Tu étais postée debout près du but, avec un bâton de hockey dans les mains. C'est au moment où Abigail a envoyé la rondelle au fond du filet.

Mon amie abandonne.

— Ce pays n'en a que pour le hockey ! déplore-t-elle.

Désireuse de ne pas laisser son élève sur cette mauvaise impression, madame Morley lui tend une perche.

— Dis-moi, Susie, si tu nous présentais cette grande visite qui s'annonce à l'aréna Varsity, vendredi prochain...

Ma meilleure amie s'anime, elle qui a si peu d'occasions d'entretenir la classe de son sport favori. Elle se lève de sa chaise.

— Ce sont deux merveilleux – et vrais ! – athlètes, Wagner et Paul. Il s'agit du...

Des mains se lèvent, suscitant chez Susie une certaine fierté. Enfin ! Des élèves de sa classe prêtent l'oreille à ce qu'elle a à raconter à propos du patinage de fantasia.

Elle désigne le garçon blondinet au fond de la pièce.

— Oui, Anderson ?

— Ben, ils jouent dans quelle équipe, Wagner et Paul ? Les Maple Leafs ?

Les mains se baissent, signe que tous avaient la même question en tête.

— Ce ne sont pas de vulgaires hockeyeurs, rugit Susie. C'est un couple qui fait du patinage de fantasia.

— Un couple de gars prénommés Walter et Paul ? questionne un autre garçon en rigolant avec son entourage.

— Bande de crétins ! s'écrie Susie, sur le point d'exploser. Walter et Paul sont des noms de famille. Les deux athlètes s'appellent Barbara Walter et Robert Paul.

Un soupir de déception, incompréhensible,

balaie l'ensemble de la classe. Mais madame Morley encourage Susie à poursuivre.

— Le couple Walter-Paul sera l'invité d'honneur à l'aréna Varsity, vendredi soir, dans le cadre du Jamboree de la Petite Ligue de hockey de Toronto.

Certains amateurs de hockey ont une mémoire phénoménale. Ils sont capables d'emmaquisser une quantité incroyable de statistiques sur les joueurs de la Ligue nationale et de les utiliser lorsque nécessaire. Susie, elle, en raison de son intérêt pour le patinage artistique, récite les exploits de ses héros presque comme s'ils étaient les siens.

— Barbara Walter et Robert Paul sont de dignes représentants du Club de patinage de Toronto. Ils sont les champions canadiens en couple. Aux derniers championnats du monde, ceux de 1956, ils ont terminé en 5^e place. Ils ont aussi raflé une 6^e position aux récents Jeux olympiques d'hiver, en Italie. On les considère comme le prochain duo qui dominera cette discipline sur la scène mondiale au cours des années à venir.

Madame Morley la remercie pour cet exposé très instructif.

Anderson lève la main.

— J'ai une question pour Susie.

Mon amie se tourne vers lui.

— À quelle heure patine le couple ?

Susie n'a pas à consulter la feuille de notes sur son pupitre.

— À 9 heures 40, en soirée.

Le garçon a de nouveau la main levée.

— Une autre question pour Susie ? lui demande la maîtresse.

— Non, c'est pour Abby !

Ah, je ne l'attendais pas, celle-là...

— À quelle heure ton équipe joue-t-elle ?

Je fouille dans ma mémoire. Les événements ont été tellement nombreux ces derniers jours que j'en perds des bouts.

— Euh... vers les 9 heures, avant la performance des patineurs de fantaisie.

Le garçon paraît réfléchir à ma réponse, puis son visage s'éclaire.

— Parfait ! J'assisterai à ton match et ensuite je m'en irai ! Je ne suis pas obligé de rester pour le « spectacle ».

Je dois soutenir Susie, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la feuille de notes de Susie.

— Après les numéros des danseurs, il y aura le tirage d'un téléviseur 21 pouces...

— Patineurs, pas danseurs, corrige Susie que j'ai déjà vue de meilleure humeur.

— Un téléviseur ? répète Anderson. Ça vaudrait la peine de rester un peu. On n'en a pas à la maison.

— Tu ne le regretteras pas, lui promet mon amie.

— C'est vrai, admet Anderson. Surtout si mes parents gagnent le prix.



Jouer au hockey, une fois la semaine, dans une ligue organisée, ne m'enlève pas le plaisir de me retrouver sur la patinoire extérieure de l'Institut collégial de Humberstone.

Dès que j'ai terminé mes devoirs, je me hâte de filer sur la glace, les patins aux pieds. Parfois, des matchs improvisés sont en cours entre deux formations partagées en forces égales. N'importe qui peut se joindre à la rencontre. Il n'a qu'à choisir son camp, de préférence l'équipe qui compte le moins de joueurs.

Où alors, il faut arriver plus tôt et être sélectionné par l'un des deux capitaines qui règnent sur la patinoire du quartier. Il s'agit normalement des deux meilleurs joueurs du coin ou des plus âgés ou, à la limite, des plus agressifs.

Les capitaines doivent déterminer lequel des deux aura le premier choix. Ils règlent souvent à pile ou face ou ils luttent à la souque au bâton, une épreuve dérivée de la souque à la corde. Chacun s'empare du bout d'un même bâton de hockey, mais sans la lame (il en traîne fréquemment un près de la cabane où les joueurs ont la possibilité de se réchauffer ou de mettre leurs patins). À un signal donné, les capitaines tirent

de toutes leurs forces pour attirer l'autre dans son territoire. Celui qui a réussi décroche la distinction de parler en premier.

Effectivement, c'est beaucoup plus simple à pile ou face...

Lorsque je me présente sur la patinoire, les équipes ne sont pas encore déterminées. Si, d'habitude, les capitaines qui connaissent leurs hommes préfèrent opter pour les plus expérimentés, il n'en va pas ainsi ce soir...

L'un des capitaines, Wendell Hooper, remporte l'épreuve de la souque au bâton aux dépens de son vis-à-vis, Clarke Pearson. L'affaire réglée, la sélection s'enclenche. Il y a une dizaine de hockeyeurs qui attendent ou redoutent le verdict. Être appelé parmi les premiers du lot demeure un grand honneur pour le joueur et un gage de respect et d'admiration pour ses aptitudes. Être désigné dans les derniers est un exercice d'humilité, pénible pour l'estime de soi. Je sais exactement ce qui nous trotte dans la tête à ce moment-là, pour l'avoir vécu régulièrement, depuis les premiers mois de l'hiver.

C'est de cette façon que les choses se passent depuis la nuit des temps à la patinoire de l'Institut collégial.

Mais pas ce soir...

Le capitaine vaincu, Pearson, reproche à Hooper d'avoir commencé à tirer quand il n'était pas prêt. Hooper, le gagnant, riposte vigoureu-

sement et dit qu'il l'a emporté selon les règles en vigueur.

— menteur ! crie Pearson, fâché.

Ce qui n'est qu'une vague dispute entre deux coqs d'une basse-cour gelée dégénère rapidement. Les tempéraments s'échauffent, les capitaines se poussent ; il ne suffirait que d'une seule étincelle pour que la bagarre éclate.

Hooper et Pearson laissent tomber leur bâton sur la glace. Ne manque plus que les gants... Voilà ! Ce qui empire la situation, c'est que des joueurs s'en mêlent. Les amis de Hooper se rangent derrière lui comme le font les partisans de Pearson.

Là, ça risque de virer à l'émeute ; chaque clan est persuadé que l'autre est dans le tort et veut lui faire entendre raison.

Moi ? J'attends la suite en compagnie des rares garçons neutres qui ne désirent que jouer au hockey. C'est avec amusement plus qu'étonnement que je constate que mes frères Paul et Muni sont dans des camps opposés. Plus drôle encore, ils s'insultent, mais avec un sourire, comme s'ils participaient à un jeu. Si jamais il y a bagarre, Paul se jettera sur Muni, plus petit que lui, et ils feront semblant de se battre. L'aîné de mes frères sait trop bien que certaines têtes brûlées de son âge prendraient un malin plaisir à tabasser les plus jeunes. Muni, après tout, n'a que onze ans.

Au travers des cris et des injures, je découvre avec stupéfaction la véritable cause de cet affront-

tement entre les deux capitaines. S'ils veulent à ce point être le premier à parler, c'est pour une seule raison : moi !

Deux grands ados se chamaillent et entraînent avec eux une horde de garçons prêts à en venir aux poings. Tout ça pour une fillette qui aime jouer au hockey avec les garçons !

— Abby sera dans mon équipe ! clame Hooper.

— Elle l'était la dernière fois, je l'ai remarquée. C'est à mon tour de l'avoir, affirme Pearson.

Moi qui étais toujours choisie parmi les derniers, me voilà catapultée dans la zone des joueurs les plus recherchés. Hum... Très agréable.

Un violent coup de sifflet retentit. C'est Maurice Montgomery, le responsable de la patinoire, un géant qui fréquente l'Institut collégial Humber-side. Quelqu'un a dû l'aviser du potentiel explosif de cette lutte sur sa glace.

— Ai-je bien entendu, Hooper et Pearson ? Vous vous battez pour une fille ?

— Oui, mais la fille, c'est Abby Hoffman ! dit Pearson.

— Et elle sera dans mon club ! indique Hooper.

— Non, dans le mien ! réplique Pearson.

Les deux joueurs se reprennent au collet, relançant les hostilités autour d'eux.

Autre fort coup de sifflet du surveillant.

— Si vous n'arrêtez pas, j'emploie le tuyau d'arrosage pour vous rafraîchir les idées ! prévient Montgomery.

Sa menace refroidit les ardeurs des adversaires. Le surveillant, à peine plus âgé qu'eux, propose un compromis aux deux capitaines.

— C'est Abby, elle-même, qui décidera avec quelle équipe elle veut jouer...

J'observe les deux ados à quelques pieds de moi. Ils attendent mon choix, le regard plein d'espoir. J'ai envie de les faire patienter, ceux-là. Pour une fois, ils se retrouvent dans la position vulnérable du joueur qui souhaite être sélectionné, et non dans celle du décideur.

L'un des deux ressentira la gêne de celui qui n'a pas été nommé en premier. Un coup dur à leur orgueil mal placé de garçon.

Les joueurs autour d'eux s'impatientent.

Je ne les laisse pas moisir plus longtemps dans l'incertitude.

— Je choisis... personne !

Le capitaine Pearson jubile tandis que Hooper rumine contre moi. Il n'est pas habitué à ce qu'un joueur, une fille de surcroît, refuse de joindre les rangs de son équipe.

Devant cette méprise évidente, je rectifie les faits.

— Non ! J'ai dit : personne et non Pearson !

Au tour de Hooper de célébrer sa victoire et de Pearson de me dénigrer.

— Je veux pratiquer mon lancer frappé pour compter mon premier but avant que la saison se termine.

Le surveillant Montgomery émet un nouveau coup de sifflet et enjoint les deux capitaines à former leur club.

— Et pas de bagarre ! avertit-il, l'air mauvais. Le tuyau d'arrosage n'est jamais très loin.

Je les abandonne en patinant alors que Pearson et Hooper, sans trop d'enthousiasme, désignent leurs joueurs. Dans un coin, derrière le filet, je jette sur la glace la rondelle que m'a remise Jim Thompson au Gardens, samedi soir dernier.

Je frappe le disque sans relâche.

C'est vrai qu'un but finirait bien ma saison...

Chapitre 24

PLUS DE 3 000 SPECTATEURS SONT RÉUNIS POUR ASSISTER AU PREMIER JAMBOREE ANNUEL DE LA PETITE LIGUE DE HOCKEY DE TORONTO. La longue soirée, au cours de laquelle sont disputés neuf matchs – oui, neuf ! – de trente minutes chacun, débute à 6 heures 30. Nous foulons la glace vers les 9 heures du soir.

Les deux équipes, les Tee Pees de St. Catharines et les Cubs de Hamilton, sont postées chacune à leur ligne bleue. Deux présentations spéciales sont à l'horaire. D'abord, Ron Lowe, un joueur des Cubs, est convié à se rendre au centre de la patinoire. Son entraîneur, Bob Bowden, lui remet le « petit trophée Hart », décerné au joueur le plus gentilhomme et le plus courageux de la ligue. Il y a trois ans, Ron a perdu une partie de sa jambe droite lors d'un accident d'automobile. Ce handicap ne l'a pas empêché de jouer

au hockey. Les joueurs des deux clubs frappent la glace de leur bâton en guise d'applaudissements.

Scotty, à mes côtés, me glisse à l'oreille :

— Et maintenant, attends-toi à une surprise, Hoffman.

— Quelle surprise, Scotty ? C'était dans les journaux de la semaine !

À mon tour, on m'appelle au centre de la patinoire. Dès que mon nom est propulsé aux quatre coins de l'aréna Varsity par l'annonceur maison, je reçois une ovation monstre à en donner des frissons dans le dos.

Mon capitaine Jim Halliday est celui qui me remet un trophée en signe d'appréciation de la part des garçons des Tee Pees. Le trophée représente un joueur de hockey, dans une posture classique, bâton à la main, sur un socle de bois. Une plaque y a été fixée où je lis : *À Abby Hoffman, de tes coéquipiers des Tee Pees, Petite Ligue de hockey de Toronto, 1956.*

— C'est gentil, dis-je à Jim. Merci.

— De rien, Ab. C'était notre manière de te prouver que tu fais vraiment partie de notre équipe, explique-t-il.

— Le type qui apparaît sur le trophée qui évoque le joueur de hockey, c'est un garçon ou une fille ? demande le journaliste Ben Rose, du *Daily Star*.

— C'est une fille déguisée en garçon, répond Jim du tac au tac.

Une photo de la remise est prise par plusieurs photographes. L'un d'entre eux nous suggère de tenir le trophée à deux mains. Nos doigts se touchent par mégarde.

— Désolé, s'excuse Jim.

C'est trop drôle ! J'affiche mon plus beau sourire devant les photographes, fière d'avoir été acceptée, au bout du compte, par cette troupe de garçons.

Je me rends au banc pour laisser le trophée à l'entraîneur, Al Grossi, avant de retrouver ma place sur la ligne bleue de mon équipe. Scotty, le regard fixe derrière ses lunettes, raille à souhait.

— D'un côté, un gamin à qui manque une partie de sa jambe. Du nôtre, une fille qui se fait passer pour un garçon. Finalement, chaque club a son handicapé.

— Toi, Scotty, lui dis-je, furieuse, c'est une partie de ton cerveau qui te manque !

Parfois, j'aimerais qu'il soit dans l'équipe adverse. Ainsi, je pourrais l'aplatir contre la bande pour me défouler !



Le match est chaudement disputé. Les Cubs et les Tee Pees sont à peu près de forces égales. Au classement de la saison régulière, nous avons terminé au deuxième rang, derrière les Malbo-

ros de Toronto, mais à quatre points devant les Cubs.

En première période, je commets une grosse erreur dans mon territoire. Deux joueurs bataillent pour la rondelle dans le coin de la patinoire, près du filet. Je crie à mon partenaire à la défense, David Kurtis, que je m'en charge. Je fonce vers le disque, déterminée à aider mon coéquipier. Bob Canning, le dangereux joueur des Cubs, fait une feinte et se détache de son couvreur. C'est lui que je vise... Mais l'autre joueur des Tee Pees revient en force et le pousse loin de la rondelle. Toutefois, emportée dans mon élan, il est trop tard pour freiner. Et j'écrase mon propre joueur dans la bande. Un solide plaqué...

Pauvre Scotty... Il n'aura pas besoin de le dire à son père, qui doit être dans les gradins. Il doit penser que j'ai fait exprès et que je m'acharne sur lui...

L'arbitre lève le bras et siffle une punition.

— Numéro 6. Deux minutes pour obstruction.

— Bien fait pour toi, Hoffman, se réjouit Scotty qui a du mal à se tenir sur patins.

S'ensuit une étrange discussion entre le capitaine Jim Halliday et l'officiel.

— Vous ne pouvez pas punir, Ab !

— Le numéro 6 a empêché le joueur de se rendre à la rondelle, explique l'arbitre, les mains sur les hanches.

— Oui, mais c'est un joueur de son équipe !

— Pas grave, s'en mêle Scotty, encore chancelant sur ses jambes. C'est l'intention qui compte.

Tout bien considéré, l'arbitre admet la méprise. Il modifie sa décision et annule ma punition. Je remercie Jim pour son intervention.

— C'était une solide mise en échec, ça, Ab. Tu y as mis tout ton cœur.

J'aperçois Scotty qui regagne lentement le banc, maugréant alors que ses équipiers s'amusent de sa déconfiture. Mais je ne réserve pas mes mises en échec qu'à cette tête de Turc.

Au tiers de la rencontre, notre zone est de nouveau sous la menace de Bob Canning, le meilleur joueur des Cubs et le meilleur compteur de la ligue avec ses onze buts depuis le début de la saison. Il a un tir foudroyant qui terrorise les gardiens. Avant le match, l'entraîneur Al Grossi m'a confié une mission : dès que Canning pénètre dans notre territoire, je dois m'en occuper.

— Ab, m'a-t-il dit dans son discours, au vestiaire, Canning, c'est ton homme. Je veux que tu le suives comme une ombre, que tu embarques dans ses culottes s'il le faut pour ne pas le lâcher d'un seul pouce.

Il a pris quelques secondes à réaliser ce qu'il venait de dire : « ton homme » et « embarquer dans ses culottes »... Il s'est mis à rougir pendant que les joueurs se retenaient de ne pas rire.

— Je... je comprends le message, monsieur Grossi, l'ai-je rassuré, un peu gênée.

Alors que Bob Canning s'amène en vitesse vers notre cerbère et qu'il s'apprête à effectuer un lancer, je le plaque solidement contre la rampe. Presque aussi fort que pour Scotty quelques minutes plus tôt. Déséquilibrée par le choc, je tombe avec lui. Nous nous relevons en toute hâte et nos regards se croisent.

Si je devais établir la liste des réactions suscitées à la suite de mes mises en échec réussies, celle-là aurait été la dernière. Canning retire son gant droit. Ça y est : il est prêt à se battre ! Les bagarres sont pourtant interdites dans la Petite Ligue de hockey de Toronto.

Mais il n'y a pas d'agressivité dans les traits de son visage. Seulement... de l'admiration ! Il avance la main pour serrer chaleureusement la mienne.

— C'est un honneur pour moi d'avoir été plaqué par toi, Ab Hoffman !

— Euh... merci ! Je recommence si tu veux, lui dis-je, abasourdie.

— N'importe quand ! suggère-t-il.

Par le plus grand des hasards, la rondelle revient vers nous. C'est avec empressement que je réponds au désir de mon adversaire.

Mon premier but se fait toujours attendre, celui de Scotty également. Il joue de malchance en début de troisième période. Son tir du revers frappe le poteau à la gauche du gardien. Scotty est tellement persuadé qu'il a enfin marqué qu'il lève les bras au ciel pour célébrer sa réussite.

Pendant ce temps, les Clubs exploitent son étourderie pour relancer l'attaque. Bob Canning, encore lui, effectue une montée spectaculaire d'un bout à l'autre de la patinoire, déjouant tour à tour quatre Tee Pees, dont moi. Heureusement, mon partenaire de jeu, David Kurtis, corrige ma bourde : il le freine à la porte des buts, en lui subtilisant la rondelle.

C'est lors d'une mêlée devant le filet des Cubs que sera inscrit le seul but du match. Ce n'est ni Scotty ni moi qui en sommes l'auteur, mais l'efficace Russell Turnbull. Il bondit sur une rondelle libre pour la loger dans le haut du filet du Hamilton, avec moins de deux minutes à faire.

Notre gardien, Graham Powell, résiste jusqu'à la fin pour récolter un jeu blanc.

— Cette victoire de 1 à 0 sur les Cubs, en demi-finale, a été chèrement acquise, grâce à l'effort de tous, déclare l'entraîneur, Al Grossi, dans le vestiaire après la joute. Nous sommes donc en finale et nous affronterons samedi prochain le gagnant du match Toronto-St. Michael's.

Son discours terminé, je me rends dans le local du commissaire Earl Graham pour me changer. Le trophée Abby Hoffman à la main et, mes patins accrochés à mon cou, je m'empresse avec mon père de rejoindre ma mère dans les gradins, dans une section plus élevée de l'aréna. Petit Benny, épuisé, dort dans ses bras. Mes frères Paul et Muni sont assis ailleurs avec leurs amis.

La glace est nettoyée et lissée pour le spectacle de patinage de fantaisie avec le couple Barbara Wagner et Robert Paul.

Susie Read, que j'aperçois plus bas dans les premières rangées, près de la bande, est hypnotisée par les prouesses de ses idoles. Elle avait raison : je ne connais rien à ce sport, sinon que les patins et l'équipement sont différents. Ce que je sais, par contre, c'est que la performance du duo est à couper le souffle avec des pirouettes, de la danse, des sauts... Les spectateurs leur réservent une généreuse salve d'applaudissements à leur sortie de glace.

— Et maintenant, annonce le maître de cérémonie, vêtu comme un pingouin, le moment que vous attendiez tous.

Il est au centre de la patinoire et il actionne un barillet vitré rempli de petits papiers pliés. C'est un peu insultant de laisser croire que les gens ne sont venus ici que pour le tirage du téléviseur noir et blanc, « 21 pouces », a martelé le maître de cérémonie. Nous n'étions que du divertissement destiné à faire patienter le public ? C'est ridicule. Pourtant, l'excitation dans l'aréna est palpable. Près de moi, un homme assis au bout de son siège se frotte nerveusement les mains pour en chasser la moiteur.

— Nous n'avons pas d'appareil à la maison, explique-t-il à ma mère.

— Nous, non plus, lui signale maman. Mais nous avons beaucoup de livres.

— Des livres ? Bof ! fait l'homme. Je préférerais regarder le hockey avec mes enfants à la télé.

— Les enfants devraient être à l'extérieur et jouer au hockey, et non pas le regarder à la télé, lui rappelle maman, inutilement... je dois l'avouer.

Le maître de cérémonie pige un billet dans le barillet.

— Et l'heureux gagnant est... monsieur Holder, de Simcoe.

Dépité, notre voisin de siège quitte sa place avec précipitation. Des centaines de spectateurs font de même, bien qu'il reste deux autres parties au programme. L'aréna se vide. C'est terrible. Le maître de cérémonie disait vrai : les gens sont venus pour le tirage de la télé !

Au bout de cinq minutes, deux personnes âgées marchent prudemment sur la patinoire. S'il fallait qu'elles chutent...

Je parie que les journaux mettront leur photo en première page et négligeront tous les matchs de la soirée.



Je devrais envoyer une lettre d'excuse au *Toronto Daily Star* pour avoir douté du jugement de ses rédacteurs. Je me suis complètement trompée.

Ce n'est pas la photo des gagnants du téléviseur qui apparaît à la une de l'édition du samedi. C'est... la mienne !

Mes parents, à table pour le déjeuner en compagnie de Petit Benny (Paul et Muni dorment encore, c'est la grasse matinée pour eux), se réjouissent de cet autre témoignage de reconnaissance.

La photo est grande, au-dessous du titre « Les garçons honorent Abby Hoffman pour ses habiletés au hockey ». Elle a été prise lors de la remise du trophée par le capitaine Jim Halliday. Nous y sommes tous les deux, souriants et montrant le trophée sans que nos doigts se touchent.

— Enfin, une bonne nouvelle en première page ! s'exclame papa.

Ma mère attire mon attention sur les titres qui encadrent ma photo.

— Tu vois, Abby, il y a cette manchette où un homme malin avoue trois meurtres. À la gauche, ici, on y lit que Khrouchtchev, le président de l'URSS⁴, affirme que Staline a été assassiné et torturé.

— Sous ta photo, enchaîne papa, un garçon de quinze ans confie avoir volé des banques. Quinze ans, c'est presque l'âge de Paul, ça, Abby...

— Pas un mot sur les gagnants du téléviseur ? dis-je en parcourant la page d'un regard rapide.

— Eh non ! dit maman.

4. L'Union des Républiques Socialistes Soviétique

Mon père continue sa lecture des titres, dissimulant un sourire naissant.

— Et là, sous ta photo, trois frères qui marieront trois sœurs le 28 avril prochain.

Dans son court texte, le journaliste résume le contexte de l'attribution de mon trophée. Il écrit également que si je n'ai pas compté mon premier filet, j'ai apporté une solide contribution aux Tee Pees en défense.

— Ouais, dis-je à mes parents. Toujours pas de but... Mais ce n'est que partie remise. Préparez vos sous !

Chapitre 25

C'EST EN JETANT UN COUP D'ŒIL AU CALENDRIER ACCROCHÉ AU MUR DE LA CUISINE QUE JE RÉALISE À QUELLE VITESSE LES JOURS ONT FILÉ CET HIVER : MERCREDI 21 MARS. L'arrivée officielle du printemps, le 15^e anniversaire de naissance de mon grand frère Paul... et pratiquement la fin de ma saison de hockey dans une ligue organisée.

Signe des temps : les premiers matchs éliminatoires de la Ligue nationale de hockey commencent ce soir. Les Canadiens de Montréal, premiers au classement général, affrontent les Rangers de New York. Dans l'autre demi-finale, les Maple Leafs de Toronto se mesurent aux champions défendants de la Coupe Stanley, les Red Wings de Détroit.

L'hiver ne s'est pas attardé dans la région de Toronto, cette année. Depuis quelques jours déjà, le thermomètre dépasse joyeusement le point de congélation. Les patins ne sont plus de saison,

du moins sur les patinoires extérieures transformées en mares.

Les manteaux sont à remiser au grenier. Pourtant, celui-là, je ne suis pas prêt de le ranger dans un placard où ça pue les boules à mites. Je l'ai reçu aujourd'hui, par la poste. Un colis en provenance de Montréal. Un manteau de hockey des Canadiens de Montréal ! Il est un peu grand pour moi ; je pense qu'il irait bien à Paul.

Il y a aussi une lettre, écrite à la machine. Elle est de Frank Selke.

— Il est l'entraîneur des Canadiens, l'Al Grossi de son équipe, note papa, admirateur de cette formation et persuadé que le club raflera la Coupe Stanley cette année.

Même si Montréal a largement dominé la saison régulière, je demeure convaincue que les Red Wings de Détroit remporteront encore cette année ce précieux trophée.

« Chère petite fille, commence monsieur Selke, j'ai entendu parler de ta participation au hockey et je crois qu'une telle dévotion au principal sport du Canada mérite une récompense.

J'ai élevé cinq petites filles et j'ai apprécié toutes leurs bonnes qualités, et j'espère qu'en dépit de toute la publicité dont tu es le sujet présentement dans les journaux, tu resteras aussi gentille que tu l'es... »

Et c'est signé à la main : Frank Selke, d.g., Canadiens de Montréal

Il y a un post-scriptum : *Peut-être as-tu déjà compté ton premier but ? Si c'est le cas, bravo ! Sinon, je t'encourage à continuer à travailler fort !*

— Si les Canadiens remportent la Coupe Stanley cette année, ils pourraient devenir mon équipe favorite, dis-je à mon père.

Mes frères Paul et Muni se chamaillent pour savoir qui mettra le manteau en premier. Je le tiens à bout de bras et les manches semblent interminables. C'est presque la taille qui conviendrait à un homme. Je flotterais dedans, c'est sûr.

— Je dois paraître plus grande dans les journaux, dis-je dans une tentative d'explication.

— Il va te faire comme un gant dans quelques années, observe maman.

— Ça reste un beau souvenir, ajoute papa avec raison.

Je suis du genre pratique, comme ma mère. Ce n'est pas dans mes intentions d'accrocher dans un placard sombre le manteau des Canadiens et de l'y laisser en attendant l'année où je pourrai glisser mes bras dans les manches et apercevoir mes mains aux extrémités.

Je prends une décision. Alors que, d'ordinaire, c'est moi qui hérite de plusieurs affaires portées par mes frères plus vieux, là, ce sera le contraire : c'est moi qui leur donne quelque chose. Je remets le cadeau à Paul.

— Pour ta fête, Paul ! Joyeux anniversaire ! C'est à toi de l'étréner, jusqu'au jour où Muni

pourra l'enfiler. Ensuite, toi, Muni, tu le garderas tant que je ne serai pas à la taille du manteau.

Paul le revêt aussitôt et se pavane dans la cuisine, fier comme un paon. Muni veut l'essayer à son tour. Mais pour lui aussi, comme pour moi, les manches sont vraiment trop longues.

— C'est très généreux de ta part, Abby, signalent mes parents.

Je hausse les épaules.

— Ce serait différent si c'était un manteau des Red Wings...



Le journal de ce matin, le *Globe and Mail* de Toronto, édition du jeudi 22 mars, rapporte que la Ligue de hockey de Toronto ouvre sa première école de hockey pour filles.

« Depuis la venue d'Abigail Hoffman dans le hockey des garçons, écrit le journaliste, il y a eu une demande pour une ligue de hockey pour filles.

Plus d'une centaine d'appels ont été acheminés à la direction du circuit, afin de l'inciter à passer à l'action. C'est ainsi que ce soir, le commissaire Earl Graham a délégué une batterie d'instructeurs à l'aréna Varsity pour donner à ces demoiselles leurs premières leçons dans l'art de manier la rondelle.

Le coût pour participer à l'école, qui durera une heure pour chacune des trois sessions d'entraînement, sera de 25 sous. »

Monsieur Graham m'a conviée à titre d'invitée spéciale à cette première rencontre, gratuitement, a-t-il insisté.

Je me retrouve donc, ce jeudi soir, de retour à l'aréna Varsity, entourée d'une quarantaine de filles âgées de six à quinze ans. Le journaliste aurait dû préciser dans son papier qu'elles devaient porter des patins de hockey et non ceux de patinage de fantaisie, facilement identifiables à leur couleur blanche.

Il est difficile de patiner et de freiner brusquement avec le bout dentelé de la lame. Et ça brise la glace en plus, en y creusant de profonds sillons.

Sur place, les instructeurs, tous des hommes, faut-il s'en surprendre, dirigent les filles vers les vestiaires afin qu'elles endossent leur équipement et leur chandail. Je trouve étrange de ne pas devoir me changer dans le local du commissaire Graham. Je regarde autour de moi ; il y a une quinzaine de filles dans la chambre. Pour rire, je fais un simple test : je cogne à deux reprises sur ma coquille.

POC ! POC !

À mon grand étonnement, cinq filles m'imitent. Nous éclatons de rire. Elles ont sûrement des frères plus âgés qui jouent dans la Petite Ligue de hockey de Toronto.

Dans un coin du vestiaire, j'entends les pleurs d'une fillette. Sa mère, tout en nouant les lacets de ses patins, cherche à la consoler.

— Je ne veux pas avoir les cheveux courts pour le hockey, sanglote-t-elle, le visage perdu dans une masse de longs cheveux blonds.

On a dû lui raconter que je m'étais fait couper les cheveux avant de m'inscrire dans la ligue. Je me rends auprès d'elle pour la rassurer et lui expliquer que les cheveux courts ne sont pas obligatoires pour jouer au hockey.

Sa mère me remercie. Déjà, sa fille, Julia, est souriante.

— Par contre, c'est important de les attacher. Sinon, avec tes longs cheveux dans la figure, tu ne verras pas la rondelle.

Julia les ramasse vers l'arrière en une queue de cheval.

— Ah ! C'est mieux comme ça !

Je retourne à ma place. Je poursuis mes observations. Là, des filles ont des patins trop grands ou des bâtons dont l'extrémité dépasse leur tête de presque un pied.

Près de moi, Leslie Dabbage reçoit l'aide de son père pour enfiler son imposant équipement de gardien de but. Elle lui souffle que c'est « elle, Abby Hoffman ».

Si j'ai mon chandail des Tee Pees, les autres filles endossent des chandails des quatre équipes de la Petite ligue.

Ma voisine de banc, Mary Lynn Farrell, âgée de dix ans, ajuste son gilet des Malboros. Elle a même un A, pour assistant capitaine, en évidence près de l'emblème de cette formation.

— Je joue au hockey à mon école, me dit-elle tout bonnement. Tu crois, Abby, qu'il y aura une ligue de filles l'an prochain ?

— Peut-être ? Sinon, fais-toi couper les cheveux très courts et ne le raconte à personne !

Cette unique école de hockey suscite beaucoup d'intérêt en dehors de la patinoire. Des journalistes et des photographes sont au rendez-vous, près du banc des joueurs. Phyllis Griffiths, du *Toronto Telegram*, impressionnée par tout l'attirail de gardien de la jeune Leslie Dabbage, essaie de lui soutirer un commentaire. Elle n'a droit qu'à des hochements de tête.

Ce n'est pas grave. Phyllis demande au photographe de prendre Leslie devant son filet. Elle prend la pose et ne bouge plus. Mais vraiment, vraiment plus.

Pour les besoins de celui qui manipule une caméra sur un trépied, je patine vers Leslie, tout en maniant la rondelle. J'opte pour un faible lancer à sa gauche. Elle ne réagit pas d'un cheveu. Leslie est encouragée par le caméraman à effectuer un arrêt. Je recommence la scène ; même tir, à sa droite cette fois, du côté de son bâton... Résultat identique. Leslie ne bronche pas.

Prise 3. Là, je sais quoi faire : j'envoie le disque directement sur ses jambières. Comme

un arbre coupé à sa base, elle tombe lentement sur le côté. Sa chute sur la glace est sans douleur.

— Une vraie Gump Worsley ! lui dis-je, en rigolant.

Elle me répond par un sourire et demeure immobile et étendue sur la patinoire. Je me rends auprès d'elle.

— Relève-toi, Leslie ! Debout !

Elle tente de bouger, mais l'entreprise est impossible. J'en comprends la raison : son équipement de hockey est trop lourd pour elle. Couchée ainsi sur la glace, elle me fait songer à une tortue sur le dos, incapable de se mouvoir à cause de sa carapace !

Leslie reçoit finalement l'aide de l'instructeur des gardiens de but, Denis Dejordy, qui la sort de sa fâcheuse position.

Les photographes et caméramans ayant terminé leur travail, l'école de hockey prend son envol. Les instructeurs insistent régulièrement sur l'importance de savoir patiner avant d'apprendre à jouer au hockey. Les bâtons sont abandonnés dans un coin et nous devons effectuer quelques tours de patinoire. Leslie, qui n'a toujours pas bougé de son filet, est escortée tout simplement jusqu'au banc des joueurs pour s'y reposer.

Quelques filles éprouvent de sévères difficultés à patiner. D'autres, par contre, égalent les performances des garçons. Mary Lynn Farrell, avec son chandail des Malboros, file à vive allure sur la glace. Elle est plus rapide que moi, c'est

certain. Nul doute qu'elle pourrait évoluer dans l'actuelle Petite Ligue de hockey de Toronto. Celui qui voudrait la suivre devrait attacher ses patins très serrés.

Dès qu'elles récupèrent leur bâton, les plus faibles patineuses sont heureuses de retrouver cet instrument leur servant non pas à frapper la rondelle, mais à se tenir debout. Encore là, aucune surprise, puisque le phénomène n'est pas que féminin ; je me souviens d'avoir aperçu des garçons qui agissaient ainsi après la période d'inscription à l'aréna Varsity en novembre. Scotty, à ses premières parties, n'était pas une gazelle sur glace. Pas plus qu'aujourd'hui, d'ailleurs !

Les exercices sans la rondelle se multiplient pendant une trentaine de minutes. Mais ce que toutes attendent et espèrent, c'est le moment où le groupe est divisé en deux. Le dessert pour les dix dernières minutes de la séance. Les chandails foncés (Malboros et Cubs) contre les chandails pâles (Tee Pees et Majors). Le plus plaisant, c'est que tout le monde est sur la glace en même temps ; une vingtaine de chaque côté.

Et on court après une seule rondelle !

Ça ressemble, en fait, aux rencontres improvisées sur la patinoire extérieure de l'Institut collégial Humberside, en face de chez moi, les cris aigus et les rires en moins. On s'amuse à fond !

Au coup de sifflet annonçant la fin de l'heure de l'école de hockey, les filles rentrent au ves-

tiaire. Quelques-unes s'attardent à lancer la rondelle dans le filet. Une adolescente porte assistance à la petite gardienne Leslie, qui a effectué quelques arrêts dans le match, sans se faire mal.

Mary Lynn Farrell, qui a marqué plusieurs buts pendant la joute simulée, marche avec moi dans le couloir menant à notre chambre.

— Bonne chance samedi contre les Malboros, me dit-elle. Je pense que plusieurs d'entre nous seront au match, si ça peut te motiver.

— C'est gentil. Je vais tout faire pour réussir mon premier filet.

Nous entrons dans le local où règne une ambiance survoltée, à l'image de celle qui suit les grandes victoires.

— Tu sais, Abby, me confie Mary Lynn, l'important, ce n'est pas de compter un but. Ce qui est important, c'est ce que tu as accompli cette année pour toutes les filles qui aiment jouer au hockey. Ça, c'est ton véritable but !

Devant nous, passe en coup de vent une fillette, Leslie, dont l'équipement de gardien est dispersé sur le plancher. Elle bat des bras comme un oiseau libéré de sa cage.



Le lendemain matin, avant de quitter la maison pour l'école, je vois à l'un des tableaux d'affichage une nouvelle découpe de presse.

— Eh ! C'est Leslie et Mary Lynn ! dis-je à mes parents qui avalent un café à la table de cuisine.

Mon père tapote sa tasse et m'adresse un clin d'œil pour ensuite parler à sa femme.

— J'ai l'impression, Dorothy, que notre café est encore plus savoureux depuis quelques jours.

— Tu as bien raison, approuve-t-elle.

Leurs propos me font sourire. J'ai fabriqué récemment ces tasses en argile dans le cadre d'un atelier de poterie.

Pour en revenir aux deux photographies, elles sont en page 1 du *Toronto Daily Star*, du vendredi 23 mars.

Le titre ne fait pas sérieux, par contre : « Est-il possible que les Leafs signent l'une d'entre elles ? »

Un bref texte de trois lignes montre qu'il y a eu une forte demande pour une Petite Ligue féminine de hockey de Toronto, depuis l'épisode Abigail Hoffman. La ligue a ouvert une école de hockey pour les filles, à laquelle ont participé Leslie Dabbage, sept ans, qui a brillé devant sa cage, et Mary Lynn Farrell, dix ans, qui a compté quelques buts.

Autre découpe de presse, cette fois-ci, dans le *Toronto Telegram*. L'article n'est pas signé, mais mon nom apparaît en grosses lettres dans le titre : « Abby toujours en quête de son premier but ».

On y rapporte qu'il ne me reste plus que deux parties pour trouver au moins une fois le fond du filet adverse : vendredi soir, dans le match des étoiles de la Ligue de hockey de Toronto, et le lendemain en finale contre les Malboros de Toronto, qui l'avaient emporté 3 à 0 sur les Majors de St.Michael's en demi-finale, la semaine précédente.

Est-ce si important que je compte ?

Je repense à ce que m'a dit Mary Lynn Farrell.

...

Oui ! C'est très important !

Chapitre 26

DE TOUTES LES QUESTIONS POSÉES PAR LES JOURNALISTES JUSQU'ICI — ET J'EN AI ENTENDU DE TOUTES LES SORTES ; MA MÈRE A PHYLLIS GRIFFITHS EN HAUTE ESTIME, MAIS PAS NÉCESSAIREMENT TOUS LES REPRÉSENTANTS DE LA PRESSE —, PAS UNE SEULE N'A PORTÉ SUR CE SUJET-CI :

— Dis donc, Abby, maintenant que tout le monde sait que tu es une fille, pourquoi ne laisses-tu pas repousser tes cheveux ?

La question est celle d'une jeune fille de mon âge, mon amie Susie Read. Elle vient de sortir de la patinoire à l'aréna Varsity où elle s'est entraînée durant près d'une heure pour son spectacle de fin d'année. Avant ma présence au match des étoiles de la Petite Ligue de hockey de Toronto, j'ai quelques minutes à lui consacrer.

— Ah, c'est simple, Susie. C'est plus pratique si je nage. Les cheveux courts, ça sèche plus vite ainsi. Tu devrais essayer.

— Pourtant, ça te va bien, les cheveux longs, Abby.

Elle ne me convainc pas.

— Tu sais, Susie, que lorsque mes cheveux atteignent une certaine longueur, ils deviennent bouclés et j'ai l'air d'avoir une grosse tête !

Mon capitaine, Jim Halliday, lui aussi choisi sur l'équipe d'étoiles, me rappelle que nous sautons sur la glace dans une vingtaine de minutes.

Susie ne connaît pas grand-chose à mon sport... et moi non plus au sien. Les hors-jeux à la ligne bleue ou à la ligne rouge, les punitions, tout ça, c'est du chinois pour elle. Mais elle lit les journaux. Quand je m'éloigne, elle s'écrie :

— Compte ton but ce soir, Abby !

Je me hâte de me changer dans le local du commissaire, de nouveau expulsé de la pièce par ma présence. Il ne maugrée pas, même si ça doit l'ennuyer parfois dans son travail. Il serait mal placé pour critiquer puisque c'est lui qui a proposé cette solution.

Dès que mes patins et mon chandail des Tee Pees sont enfilés, je rejoins le vestiaire voisin, celui où sont rassemblés les joueurs étoiles de la Petite Ligue de hockey de Toronto.

À mon arrivée, je suis accueillie par l'entraîneur Bowden, celui-là même qui devait être au courant que j'étais une fille dès mes premiers coups de patin dans la ligue. En effet, son fils est copain avec mon frère, Muni.

— Bienvenue parmi les étoiles, Abby, dit-il, de façon cordiale. Tu as une place, là-bas, près de ton capitaine Jim Halliday

Monsieur Bowden est un grand homme aux cheveux grisonnants. Sa voix est douce. Il n'a jamais crié de bêtises à ses joueurs quand les Tee Pees affrontaient ses Cubs de Hamilton. Il les encourageait sans cesse. Ça doit être agréable d'évoluer sous ses ordres.

Lorsque je m'avance dans le vestiaire, j'ai droit à une belle surprise : tous les joueurs viennent à ma rencontre pour me saluer.

— Si tu as le goût d'en écraser un dans la bande comme tu l'as fait pour moi, ne te gêne pas, rigole Bob Canning, des Cubs de Hamilton, le meilleur marqueur de nos quatre équipes.

Je gagne l'endroit qui m'a été assigné aux côtés de Jim Halliday, qui m'assène une tape sur l'épaule. Russell Turnbull, également attaquant des Tee Pees et membre des étoiles, me fait face, à l'extrémité du vestiaire, près du défenseur David Kurtis. Avec quatre joueurs, les Tee Pees sont bien représentés.

C'est un de moins que les puissants Malboros de Toronto, aisément repérables à leurs chandails bleu foncé. Le gardien Milt Dannel Jr – son père est journaliste au *Toronto Daily Star* –, assis à deux places de moi, m'interpelle aimablement.

— Eh, Abby ! J'ai lu dans le journal que ta mère s'appelait Dorothy ?

— Oui, et alors, Junior ?

Je ne sais trop où il veut en venir.

— C'est aussi le prénom de ma mère ! Nous avons un point en commun.

Ça, c'est une drôle de coïncidence.

Au sein de ce groupe, je ne me sens pas comme une intruse. Je n'ai pas volé ma place. Ça me fait curieux de penser que si je n'avais pas été choisie pour ce match des étoiles, personne n'aurait découvert qu'Ab est en fait une Abby.



Lors de la période d'échauffement, je prends le temps de regarder dans les gradins. Je trouve qu'il y a beaucoup de monde à l'aréna Varsity pour ce « match sans importance » tel que l'a qualifié l'entraîneur des étoiles, monsieur Bowden. Tant mieux, cela fera plus de sous pour la Société des enfants handicapés de l'Ontario.

Nous affrontons les meilleurs éléments de l'autre section de la Petite Ligue de hockey. Les deux équipes d'étoiles se font face, chacune à leur ligne bleue, pour une série de présentations spéciales d'avant partie.

La première est la plus touchante. J'en ai les larmes aux yeux et les paroles sages de mes parents me reviennent à l'esprit : nous sommes chanceux d'être en santé.

Un garçon de mon âge, Chris Martin, s'avance dans son fauteuil roulant jusqu'au centre de la patinoire pour effectuer la mise en jeu officielle du match.

Sûrement qu'il aurait aimé jouer au hockey, lui aussi, ou au basketball ou faire de la natation ou... simplement marcher.

Chris serre la main des deux capitaines. Il laisse tomber la rondelle que l'un des joueurs ramasse pour la lui donner en souvenir. Un des responsables de ce premier tournoi Timmy Tyke lui remet un chèque de 800 \$ pour la Société des enfants handicapés de l'Ontario.

Applaudi à tout rompre par la foule, le garçon quitte la glace, poussé dans son fauteuil roulant par une dame que je devine être sa mère.

La chance, c'est également d'avoir des enfants en santé. Tous les jours, mes parents expriment leur gratitude pour cette grâce qui leur a été accordée.

Chris Martin passe près de moi. Il porte sur la tête un drôle de chapeau en forme de tube avec, à l'avant, l'inscription des Lions, organisme hôte du tournoi. Son visage ne m'est pas étranger... Eh ! Je le reconnais ! C'est le garçon qui se trouvait dans la chambre, à l'hôpital, lors de l'examen médical des joueurs, il y a quelques semaines. C'est lui que j'avais vu me sourire. Comment oublier cela ?

— Bon match, Abby Hoffman ! me souhaite-t-il.

Je suis trop bouleversée pour le remercier. Il n'y a pas un mot qui sortira de ma gorge nouée en ce moment.

Si je compte mon premier but, ce soir, je lui laisse la rondelle. C'est une promesse que je me fais !



La sirène annonce enfin le début de la joute.

Trente minutes plus tard, la conclusion de la rencontre confirme que monsieur Bowden avait raison : ce match était sans importance. Le rythme de jeu était lent ; les joueurs des deux clans peu habitués à évoluer ensemble se sont cherchés toute la soirée sur la patinoire ; les attaques étaient rares et les hors-jeux trop nombreux.

Il y a eu quelques étincelles lorsque les clubs faisaient scintiller la lumière rouge, mais cette partie des étoiles ne passera pas au firmament de l'histoire du hockey local. L'affrontement s'est terminé sans gagnant, 3 à 3.

J'étais sur le jeu lors du premier but de nos adversaires. J'ai été prise hors position dans ma propre zone, et l'attaquant – je n'ai aperçu que le numéro 14 sur son dos – a déjoué notre gardien.

On m'a raconté que des spectateurs s'étaient déplacés pour me voir marquer mon premier but de l'année. Pourvu qu'ils n'exigent pas un rem-

boursement de leur billet, parce que ça représenterait beaucoup de 50 sous à rendre.

Je n'ai pas réussi à compter, trop campée dans mon rôle défensif, lors de cette partie échevelée, pour songer à me porter davantage à l'attaque.

Tout n'a pas été que peine perdue pour les représentants des Tee Pees. Russell Turnbull, sur un lancer du revers, a inscrit le but permettant à notre équipe d'égaliser le pointage, 3 à 3, en fin de troisième période.

Et il y a tout de même tout cet argent remis à l'Association des enfants handicapés de l'Ontario, ce qui n'est pas rien !

Il ne me reste plus qu'une seule chance de récolter mon premier filet : demain, lors de la finale contre les Malboros de Toronto. Ce sera le dernier match de ma saison.

Chapitre 27

P OUR CETTE ULTIME PARTIE ENTRE LES TEE PEES ET LES MALBOROS DE TORONTO, ILS SONT TOUTS LÀ DANS LES GRADINS, À L'ARÉNA VARSITY. Ils sont plutôt faciles à repérer, ces visages familiers, avec les nombreux sièges vides, à l'opposé de certains matchs où les Tee Pees évoluaient devant des centaines de spectateurs. Ce n'est pas le cas en cette fin d'après-midi ; le public est éparé, sauf pour une section, près du banc de notre équipe. Dehors, ça sent le printemps à plein nez et les gens n'ont pas le goût de s'enfermer dans un aréna.

Malgré tout, ils sont au rendez-vous... *Ils*, ce sont mes parents et mes trois frères (Paul, avec le manteau des Canadiens, est au bras de sa copine Erica Westbrook), la journaliste Phyllis Griffiths, pour son plaisir et non pour le boulot, ma maîtresse Élisabeth Morley, le directeur de mon école, monsieur Williams, ma fidèle amie

Susie Read, l'assistant capitaine des Tee Pees juniors, Ab McDonald (son copain, Bob Hull, arbitre aujourd'hui). J'aperçois également plusieurs fillettes, dont Leslie et Mary Lynn, qui étaient de l'école de hockey et, près de la rampe, je vois Chris Martin, le jeune homme souriant en fauteuil roulant.

Avant de penser compter un filet, je dois me concentrer surtout sur mon travail défensif, contre la plus puissante attaque de la ligue. La victoire du club a priorité sur nos performances individuelles, a martelé notre entraîneur, Al Grossi, avant le match.

Je n'ai pas obtenu de permission spéciale pour enfiler mes patins dans le vestiaire des joueurs, bien qu'il s'agisse du dernier rendez-vous de l'année 1955-1956.

Sur la glace, nous nous regroupons autour de notre gardien, Graham Powell. Le capitaine Jim Halliday nous rappelle les consignes de l'entraîneur.

— On ne court pas de risques inutiles. Les Malboros ouvrent le jeu rapidement, c'est à nous de les ralentir.

Nous effectuons le cri de ralliement de notre équipe : Tee Peeeee !

Dès que l'arbitre Bob Hull laisse tomber la rondelle, les Malboros, comme prévu, foncent vers notre territoire. Un attaquant projette le disque dans le coin. C'est à moi de le récupérer. J'ai le dos tourné à l'action. J'entends de furieux

coups de patin. Un adversaire s'amène à toute vitesse, comme un taureau. J'ai à peine le temps de pousser la rondelle vers un équipier libre près du but, le défenseur David Kurtis, qu'on me sert un rude coup d'épaule qui me jette durement contre la bande. À genoux sur la glace, j'en vois des étoiles.

Tout à coup, comme s'il prenait conscience de son geste, le joueur des Malboros se penche vers moi.

— Je m'excuse Abby, je ne m'étais pas rendu compte que c'était toi.

Je reviens tout à fait à moi. Je me relève sur-le-champ et je bouscule sans gêne celui qui m'a plaquée.

— Je ne veux pas être traitée différemment des autres joueurs !

L'action se poursuit dans le coin opposé de la patinoire. David Kurtis, des Tee Pees, bataille ferme pour la rondelle avec un adversaire. Je patine vers le devant du filet pour surveiller ma zone. La rondelle – elle est vivante ! – retourne dans mon coin. Le joueur des Malboros, celui qui m'a frappée par-derrière, se tourne le dos pour protéger le disque et pour tenter de le relayer à la ligne bleue. Je n'hésite pas une seule seconde et je le renverse à mon tour. Il s'écrase lourdement sur la glace alors que je saisis la rondelle pour débayer mon territoire.

— Et n'espère pas des excuses de ma part ! lui dis-je.

Non, mais c'est frustrant ! Je n'ai pas demandé de traitement de faveur, moi ! À nos premiers matchs, les Malboros ne se gênaient pas pour m'agresser à la moindre occasion. Et là, sous prétexte que je suis une fille, on veut me ménager ? C'est une insulte ! Je reste le même joueur avec le même numéro 6 !

Déjà que je dois digérer sans protester le fait de devoir mettre mes patins dans un local différent de celui de mon équipe...

Furieuse, je rentre au banc.

— Eh, Hoffman ! commence Scotty avec son air ironique habituel.

— Toi, la ferme ! lui dis-je d'un ton qui n'admet aucune réplique.

Encore un peu sonné, le porte-couleurs des Malboros retourne lentement à son banc et il me jette un long regard.

— Ton message a passé, Abby, soulève David Kurtis, mon partenaire de jeu à la défense.

Ma colère s'estompe. Je n'écoute plus les récriminations de Scotty.

— On sait bien ! Monsieur Kurtis a le droit de te parler, lui ! rétorque le garçon aux lunettes, boudeur.

Le mot devrait se répandre dans le camp des Malboros : il n'y a pas de cadeau à faire à Abby Hoffman. C'est exactement ce que j'espérais.

Est-ce une illusion créée par la distance ou ai-je vu l'ombre d'un sourire sur le visage de leur entraîneur ?

Les braves Tee Pees ne reculent pas devant les assauts répétés du Toronto. Nous bataillons pouce par pouce chaque parcelle de la patinoire. La lutte est féroce. Chaque équipe a ses chances de compter, mais sans résultat. Après la première période, le match est égal, 0 à 0.

Notre gardien, Graham Powell, est brillant. Il a résisté à deux échappées. Pour ma part, je n'ai effectué aucun tir au filet des Malboros. J'en ai plein les bras avec les attaquants adverses. Pauvre Scotty, malgré de vaillants efforts, il n'a pas réussi à inscrire son fameux premier but. De meilleure humeur au fur et à mesure que le premier tiers de la rencontre progressait, je l'ai félicité pour son travail.

— Si tu étais une rondelle, tu aurais finalement marqué !

Il m'a envoyée promener. C'est que Scotty, en fonçant vers le but du Toronto, a perdu pied et a glissé jusqu'au fond du filet.



Au hockey, comme dans tous les sports, je présume, il survient des faits étranges, qu'il est laborieux d'expliquer. Par exemple, un club peut dominer une portion de l'affrontement, puis, de manière aussi soudaine qu'inattendue, cette même formation sera repoussée dans ses der-

niers retranchements et devra se battre pour sa survie. On dit que le vent vient de tourner.

C'est quelque chose qui se voit, évidemment, mais qui se sent également. L'an dernier, j'étais à une partie junior des Tee Pees contre les Flyers de Barrie et ce phénomène s'était produit. Les Tee Pees, surpassés par leurs rivaux en première période, leur avaient été supérieurs au deuxième tiers. Mon père m'avait fait observer le changement dans l'aréna alors que j'étais sur le bord de la déprime devant les misères de l'équipe que j'encourageais.

— Parfois, avait considéré papa, un homme intelligent s'il en est un, il suffit d'une punition, d'un mauvais jeu ou d'un arrêt spectaculaire du gardien pour relancer le match dans une autre direction.

C'est ce qui était arrivé dans la partie à laquelle j'assistais. Le gardien des Tee Pees avait bloqué un tir avec sa mitaine, un tir qui semblait un but facile pour les Flyers. À la suite de ce prodige, on aurait dit que les forces des Tee Pees venaient de décupler. Le reste de la joute leur avait appartenu.

C'est exactement ce qui se déroule dans cette finale contre Toronto.

Au milieu de la deuxième période, dominée encore une fois outrageusement par les Malboros, notre gardien Graham Powell effectue un arrêt miraculeux. Il étend la jambière à la dernière seconde, sur un lancer du joueur de centre,

Bobby McGuinn, qui aurait dû donner l'avance 1 à 0 à Toronto.

Galvanisée par ses prouesses, notre équipe riposte grâce à Russell Turnbull avec un puissant tir du poignet dans le haut du filet des Malboros. Une rondelle impossible à stopper.

Deux minutes plus tard, pendant que nous bourdonnons dans la zone ennemie, le capitaine Jim Halliday accepte une savante passe de David Kurtis et envoie le disque dans le but adverse.

Menés 2 à 0, les Malboros deviennent nerveux et commettent maladresse sur maladresse, ce qui accentue leur agressivité, malgré les appels au calme de leur entraîneur.

Indisciplinés, peu habitués à composer avec un tel déficit, nos opposants manifestent leur mécontentement : ils accrochent nos joueurs, distribuent de sournois coups de bâton... L'un des ailiers du Toronto profite du fait que Scotty patine la tête basse pour le frapper avec sa hanche contre la rampe. Le choc est très violent et Scotty en perd ses lunettes et le souffle. Il se tord de douleur sur la patinoire.

Je m'approche pour ramasser ses lunettes afin qu'elles ne soient pas brisées. Mais quel est ce truc rond ? On dirait qu'il... qu'il me regarde !

C'est... c'est un œil !

Scotty retrouve sa respiration. Il se frotte les côtes. Soudain, il porte la main à son œil droit, catastrophé.

Le joueur fautif des Malboros découvre lui aussi la présence de l'œil sur la glace. Il panique et lève le bâton pour chasser cette chose-là le plus loin possible de lui.

— Nooon !

Sans réfléchir, je me jette au-devant pour protéger l'objet. Le joueur des Malboros, emporté dans son élan, est incapable de le retenir et frappe mes gants refermés sur l'œil.

Je hurle de douleur. J'ai l'impression qu'il m'a écrabouillé les doigts. Les larmes me montent aux yeux. La dernière fois que j'ai eu si mal à la main, c'est quand Muni avait coincé mon index et mon pouce dans une porte, par accident.

Péniblement, j'ouvre mes gants. L'œil de verre n'est pas brisé. David Kurtis remet les lunettes à Scotty. Une partie de son visage toujours masquée par son gant de hockey, Scotty fouille la patinoire de son seul œil valide. Il ne m'a pas vue agir. Dépit, il ne trouve rien. Pour l'une des rares fois de sa vie, il a perdu l'usage de la parole.

Lui et moi, nous sommes conduits au vestiaire pour nous rétablir. De toute façon, il ne reste que peu de temps avant la fin de la deuxième période. Par chance, personne n'a la brillante idée de me mener au local du commissaire, Earl Graham.

— Ça va Abby ? Scotty ? demande Al Grossi.

Secouant la main, je lui fais signe que oui tandis que Scotty demeure muet. Monsieur Grossi examine mes jointures écorchées jusqu'au sang.

— Je devrais terminer le match sans problème, lui dis-je.

Quant à Scotty, monsieur Grossi veut lui retirer son gant pour constater l'état de sa blessure.

— As-tu été touché par un bâton ? Je n'ai pas vu ça d'où j'étais, derrière le banc, signale monsieur Grossi.

Le « Non ! » qu'il pousse est un cri de désespoir et non pas de douleur. L'entraîneur des Tee Pees choisit de ne pas insister et retourne au match.

— Dès que vous vous sentirez mieux, vous rejoindrez l'équipe, d'accord ?

Il referme la porte du vestiaire pour nous laisser seuls. Scotty se cache le visage dans ses mains et éclate en sanglots.

— Je ne pourrai plus jouer au hockey ! parvient-il à dire.

Sa détresse me bouleverse. Celui qui, depuis le début de l'année, n'a jamais eu un mot gentil pour moi, a l'air aussi démuni qu'un nourrisson. J'ai la solution à ses malheurs, cachée dans mon gant.

J'ai tout à coup la plus grande admiration pour Scotty Hynek. Je repense, dans ma tête, à ces événements qui viennent tout expliquer : son regard parfois étrange ou alors ses deux yeux qui ne fixaient pas le même endroit ; les nombreuses mises en échec dont il a été l'objet et qu'il lui était impossible d'éviter parce que les joueurs ennemis provenaient de l'angle mort de sa vision.

Mais ce qui me revient surtout en mémoire, c'est sa panique lors du test de la vue à la clinique de l'hôpital. Si on avait établi que Scotty n'avait qu'un seul œil, il lui aurait été interdit de jouer. Ce diable de garçon a disputé toute une saison sans que personne ne rende compte de son handicap...

Je lui donne une tape dans les flancs.

— Tiens...

Il lève la tête et son visage s'illumine lorsqu'il aperçoit son œil de verre dans ma main.

— On a chacun nos secrets, pas vrai, Scotty ? lui dis-je avec un mince sourire.

Il s'empare délicatement de sa prothèse. J'ai un choc ! Son œil n'est plus masqué. À la place, il y a un trou vide ! Il me raconte qu'il a perdu son œil vers l'âge de quatre ans. Une branche l'a transpercé. Devant la gravité de la blessure, les docteurs ont été obligés de le retirer.

Sans ajouter un mot de plus, il se réfugie dans la salle des douches.

Al Grossi arrive dans le vestiaire pour s'enquérir de notre état de santé.

— Où est Scotty ?

— Il prend une douche, lui dis-je à la blague. Le visage de monsieur Grossi pâlit.

— Si Earl Graham découvre que tu es dans la même pièce qu'un garçon qui est dans la douche, dit-il d'une voix tremblante, il est mûr pour une syncope ! Et moi également !

Scotty revient à cet instant, devant l'air ahuri de monsieur Grossi.

— Tu n'étais pas sous la douche ?

— Euh... non, j'étais aux toilettes.

— La troisième période commence, fait savoir monsieur Grossi. Êtes-vous prêts à jouer ? J'ai besoin de tout mon monde.

Scotty me jette un coup d'œil.

— Et comment ! dit-il. Pas vrai, Hoffman ?

— Oui !

Monsieur Grossi, soulagé de nous voir de retour avec ses Tee Pees, nous devance. Dans le couloir menant au banc de l'équipe, Scotty m'attrape par le gilet.

— Merci euh... Abigail... Pour tout ! Si tu n'avais pas empêché cet idiot de briser mon œil, si tu ne l'avais pas ramassé... si...

Je lui coupe le sifflet.

— Tu aurais agi pareil pour moi, non ?

Scotty hésite une seconde.

— Non, évidemment, dis-je pour lui. Où avais-je la tête ?

— Allons compter ce premier but ! s'anime Scotty.

Chapitre 28

A NOTRE RETOUR AU BANC DES TEE PEES, SCOTTY ET MOI N'AVONS PAS LA CHANCE D'Y POSER NOS DERRIÈRES : L'ENTRAÎNEUR AL GROSSI NOUS ENVOIE DANS LA MÊLÉE POUR LE DÉBUT DE LA TROISIÈME PÉRIODE.

Je constate avec plaisir que nous menons toujours 2 à 0 sur les Malboros avec dix minutes à écouler dans cette finale.

Dès qu'il se pointe à la ligne rouge, à titre d'ailier droit, pour la mise en jeu, Scotty se retrouve aux côtés de l'adversaire qui l'a blessé au deuxième tiers.

— Salut le cyclope, murmure celui-ci.

Scotty n'est pas du tout ébranlé.

— Si tu me harcèles avec ça ou si tu en as parlé à quelqu'un, j'enlève mon œil droit devant toi et je te jure que ce que tu verras hantera tes cauchemars pour le reste de ta vie.

Une lueur d'inquiétude brille dans le regard

vide de cette brute qui riait grassement il y a quelques secondes et qui regagne sa position. Bobby McGuinn, le capitaine des Malboros, laisse son poste au centre pour s'approcher de son équipier.

— Tu as la mémoire courte ou quoi ? lui reproche-t-il. L'entraîneur a ordonné de ne plus discuter de ça. Sinon, tu rentres au vestiaire et ta partie est finie. C'est clair ?

Le joueur fautif se contente de hocher la tête.

D'abord surpris de cette intervention, Scotty reste silencieux quelques secondes avant de s'offusquer.

— Eh ! Je suis capable de me défendre tout seul ! affirme-t-il.

Dans la nature, quand une bête sauvage est blessée, elle n'en est que plus dangereuse. Touchés dans leur orgueil de champions de la saison, les Malboros puisent dans leurs dernières ressources pour tenter de renverser la vapeur.

Durant les deux premières minutes, ils chargent furieusement. Une rondelle aboutit sur le poteau. Nous sommes emprisonnés dans notre zone. L'arrêt obligatoire après deux minutes nous procure un moment de répit et des forces fraîches sont envoyées sur la glace.

La foule est fébrile et bruyante ; elle ne ménage pas son soutien aux deux camps.

À mi-chemin de la période, lors d'une attaque massive des Malboros (à la suite d'une punition sévère décernée à Scotty qui a rendu

la monnaie de sa pièce à la brute du Toronto ; œil pour œil, comme on dit), nos adversaires marquent leur premier but sur un lancer dévié. Mais les célébrations sont de courte durée ; elles sont interrompues par le jugement de l'arbitre Bob Hull, qui annule le filet. Il indique que le joueur des Malboros a volontairement orienté, avec son patin, la course de la rondelle vers le but.

— On n'est pas au soccer, ici ! fait-il remarquer à l'entraîneur qui demandait des explications et qui a accepté son verdict.

Ce revirement scie les jambes des Malboros qui, à cet instant, abandonnent la lutte. Le coup porté leur semble fatal. Ils n'ont plus la fougue de se battre et ne font que se défendre.

Dans une ultime tentative pour secouer l'apathie de son équipe, l'entraîneur adverse retire son gardien pour jeter un sixième attaquant à l'assaut du filet ennemi, avec moins de deux minutes à disputer.

Avec David Kurtis, je saute sur la glace, déterminée à aider notre gardien, Graham Powell, à finir l'année avec un jeu blanc. Mais mon entraîneur Al Grossi a d'autres visées pour moi. Il délègue le capitaine Jim Halliday à ma place au poste de défenseur. Je le remplace à la gauche du joueur de centre Russell Turnbull et de Scotty Hynek, à la droite.

— C'est le moment de ton premier but, Abby ! me rappelle Jim.

J'aperçois Scotty qui me fait face de son côté de patinoire. Dépit, il hoche la tête. Malgré les récents événements, qui nous ont rapprochés un peu, le « vieux » Scotty remonte vite à la surface.

— Tout pour Hoffman, le chouchou des Tee Peeeeees ! bougonne-t-il, aigri.

Il doit estimer injuste cette situation où l'on me favorise ouvertement, à son détriment, pour que je réussisse enfin mon premier but.

La mise en jeu est dans notre zone. Dans les gradins, des cris s'élèvent : Abby ! Abby ! Abby !

Ces encouragements sont loin de tempérer l'attitude hostile de Scotty à mon égard. Une seconde, je me sens mal pour lui. Mais rien qu'une seule petite et minuscule seconde ! Eh ! Je ne m'excuserai pas auprès de lui parce que je suis estimée de mes équipiers et d'une partie de la foule !

Selon un plan établi par l'entraîneur Grossi, Scotty et moi devons foncer vers les défenseurs du Toronto pour essayer de neutraliser leurs tirs ou de couper une passe.

C'est exactement ce qui se produit. Le joueur de centre des Malboros gagne la mise en jeu et relaie la rondelle à son défenseur qui lance en visant notre filet. Mais le disque frappe plutôt ma jambière et rebondit loin vers l'avant, au-delà de la ligne rouge. Comme je suis en mouvement, je galope seule vers la rondelle.

Le jeu est totalement ouvert devant moi. La distance entre moi et les deux défenseurs des

Malboros, qui ont pris trop de temps pour réagir, est trop grande pour qu'ils me rattrapent.

J'arrive à la zone du Toronto, un filet désert à une cinquantaine de pieds de moi. La foule manifeste. Et une voix tout près, à ma droite.

— À moi, Hoffman ! À moi !

Une voix qui, normalement, me ferait grincer des dents, à l'image des ongles qui raclent un tableau noir. Sauf que cette fois-ci, le ton de cette même voix ne m'exaspère pas, tant il est suppliant.

M'en mordrais-je les doigts un jour ? Peut-être... Mais pour l'instant, ça me paraît la seule chose logique à faire.

Avec précision, j'envoie la rondelle sur la palette du bâton de Scotty (il a enfin assimilé le principe de tenir son hockey sur la glace... Il n'était pas trop tard ; l'année se termine !).

Oh, non !

Il a été tellement étonné de recevoir ce disque qu'il quémandait, qu'il en perd le contrôle. Je regrette déjà ma décision. Ce qui n'arrange rien, c'est qu'un joueur des Malboros est sur ses talons.

Que je suis idiote ! En voulant me montrer généreuse envers un coéquipier pour qui un premier but représente la fin du monde, j'ai mal évalué nos chances. De la façon dont l'action se déroule, ni lui ni moi ne compterons dans cette partie.

La belle affaire...

Je cesse de patiner et je me laisse glisser vers le filet vide. Voilà Scotty qui s'avance, la rondelle près de ses patins, rondelle que s'apprête à lui voler le défenseur ennemi. Subitement, Scotty fait preuve d'une adresse jusqu'ici discrète : il pousse de son patin le disque vers son bâton et, sans regarder, tire devant lui.

La lumière rouge s'allume !

— Et cooompte ! s'écrie Scotty, fou de joie, et les bras au ciel.

Il échappe aux félicitations de ses propres joueurs en se précipitant dans le filet pour ramasser la précieuse rondelle de son premier but.

— Elle est à moi ! Elle est à moi !

Scotty repère ses parents dans les gradins. Il patine jusqu'à eux, brandit triomphalement la rondelle de son but, qu'il lance en leur direction. Avec un peu trop de force et d'enthousiasme... Le disque de caoutchouc frappe un spectateur voisin directement là où il ne doit pas porter de coquille. L'homme hurle de douleur d'une voix aiguë tandis que Scotty continue de crier son bonheur.

De retour à la ligne centrale pour la mise en jeu, il se tait pour écouter le but confirmé au micro :

— Le troisième but des Tee Pees de St. Catharines a été compté par le numéro 8, Scotty Hynek !

À mon tour de prêter l'oreille :

— Avec l'aide du numéro 6, Abby Hoffman !

Est-ce une illusion ou ai-je l'impression que les cris redoublent d'intensité ? Même Scotty le remarque... Mais cela ne tempère pas sa bonne humeur. Ni les « Abby ! Abby ! » qui retentissent dans tout l'aréna Varsity.

Dès que l'annonceur maison indique le temps du but, 8 minutes 48 secondes, Scotty recommence à crier, bien que l'arbitre soit prêt à la remise en jeu. Celui-ci doit siffler à deux reprises pour lui imposer le silence. Il le menace de l'envoyer au cachot pour avoir retardé le match !

Malgré les protestations de Jim Halliday, je retrouve mon poste de défenseur.

— Il reste un peu plus d'une minute au chronomètre, rappelle mon capitaine.

Vrai. Sauf que le gardien des Malboros est de retour devant sa cage. L'entraîneur du Toronto juge qu'une défaite de 3 à 0, c'est plus honorable que 4 à 0 ou 5 à 0. L'issue de la partie est connue.

Je préfère conclure ma saison à ce poste que j'ai occupé depuis la fin de l'automne dernier pour les Tee Pees.

Bien que le jeu reprenne sans grande intensité, Scotty continue de flotter sur son nuage. Il ne patine pas vers la rondelle. Avec son sourire, béat, diraient les uns, niais, diraient les autres, il piétine et danse sur place, surexcité comme s'il avait avalé dix tasses de café. De le voir ainsi me conforte dans ma décision. Je suis vraiment contente pour lui.

De toute façon, mon travail est d'arrêter les attaquants ennemis, pas de remplir le filet adverse.

Chapitre 29

QUAND LE SON DE LA SIRÈNE SCELLE LA CONCLUSION DU MATCH, LES TEE PEES SE RUENT VERS LEUR GARDIEN, GRAHAM POWELL. PANIQUÉ À LA VUE DE CETTE MEUTE QUI FONCE VERS LUI, IL COURT SE RÉFUGIER DERRIÈRE SON BUT. Nous parvenons à tempérer notre frénésie d'avoir gagné la finale 3 à 0 sur Toronto. Un peu rassuré, le gardien Graham accepte de se laisser approcher par ses équipiers. Il est aussitôt entouré des quatorze joueurs de l'équipe qui lui administrent un mélange de tapes dans le dos, sur les épaules, dans le ventre, en plus de frapper des coups sur ses jambières. L'entraîneur Al Grossi se joint à la fête. Tous, nous hurlons notre cri de ralliement : Tee Peeees !

Scotty, toujours excité par son but, multiplie les coups sur les jambières des joueurs. Il ne regarde pas où il cogne avec son bâton et monsieur Grossi devient sa victime. Voilà l'entraîneur en

train de sautiller sur une seule jambe, se tenant l'autre à deux mains.

— Drôle de danse de la victoire, ça, monsieur Grossi, lui dit Scotty.

Dans cette allégresse générale, chacun des membres des Tee Pees est porté sur les épaules d'un groupe de joueurs, alors que son nom est scandé. Le capitaine Jim Halliday est le premier à avoir droit à ce tour d'honneur.

Puis vient le tour du gardien Graham Powell, pas mal plus lourd avec tout son équipement.

À leur ligne bleue, les joueurs des Malboros, la tête basse et le cœur gros, attendent de nous serrer la main. Ça doit être humiliant d'assister aux célébrations des Tee Pees, surtout lorsqu'on a dominé la ligue pendant la saison régulière.

Jim Halliday met un terme aux tours d'honneur au moment où c'est Scotty le suivant. Il propose alors à ses équipiers de se rendre au-devant de nos rivaux vaincus.

Scotty s'installe près de moi parmi les rangs des Tee Pees.

— Je parie qu'ils se souviendront tous de ton prénom.

Une minute plus tard, Scotty gagne sur ce point. Être appelée par son prénom par un adversaire est un sentiment très agréable. J'ai l'impression qu'il s'agit d'un témoignage de respect. Dommage pour eux, je n'ai retenu que les noms de leur meilleur marqueur, Bobby McGuinn, et celui du gardien Milt Dunnell Jr.

Aucune présentation de trophée aux Tee Pees n'est prévue à l'horaire. La Petite Ligue de hockey de Toronto, à sa première année chez les dix ans et moins, a eu bien des chats à fouetter – moi, la première ! – avant de dénicher un trophée pour couronner la formation championne des séries.

Sous les applaudissements de nos partisans, nous rentrons au vestiaire. Je me dépêche d'aller dans le bureau du commissaire Earl Graham pour retirer mes patins et rejoindre mes coéquipiers.

Je passe outre le local des Tee Pees. À cet instant, j'aperçois le commissaire en train de déverrouiller sa porte.

— Une dernière fois ? lui dis-je, pressée.

— Non, coupe-t-il.

Il montre la pièce où les Tee Pees s'engouffrent.

— Tes affaires sont là-dedans, à l'endroit habituel.

L'ai-je remercié ? Il me semble que oui. Je file en vitesse dans le vestiaire de mon club, de peur qu'il ne change d'idée.

Effectivement, mes bottes et mon manteau sont à ma place entre David Kurtis et Scotty Hynek. Je suis accueillie par des cris de joie et des « Abby ! Abby ! »

Dès que je m'assois pour retirer mes patins, David Kurtis me sert une formidable accolade.

— C'était très agréable de jouer avec toi, Abby Hoffman. On répète l'expérience ?

— Euh...

À vrai dire, je n'ai pas songé à l'an prochain. Je préfère savourer le moment présent, même si c'est en compagnie de Scotty.

— Vous avez vu mon but ? Vous avez vu mon but ? crie-t-il, survolté, cherchant à susciter l'attention ou l'admiration. La passe de Hoffman était pourrie, mais j'ai pu la capter habilement pour compter. Vous avez vu mon but ?

Ce cher Scotty. On ne le changera pas...

— La rondelle était sur ta lame, lui reproche David Kurtis.

— Ma lame de patin, oui ! Non, mais vous avez vu mon jeu de pied pour récupérer la mauvaise passe de Hoffman ? poursuit Scotty, comme s'il n'avait rien compris.

— Oui, Scotty, lui dis-je. Bon pied, bon œil !

Il n'entend rien. Hier encore, il m'aurait énermée, mais aujourd'hui, il m'amuse.

Le degré d'excitation, dans le vestiaire, grimpe avec l'arrivée des parents. Les miens se fraient un chemin jusqu'à moi. Ils me serrent contre eux, fiers de ce que j'ai accompli.

— Tu as été très généreuse pour le filet de ton équipier à lunettes, indique papa.

— Le tarif ne sera pas celui d'une aide, mais d'un but, promet maman, fouillant dans son sac à main pour en tirer un billet de 1 \$.

Paul, Muni et Petit Benny se joignent aux retrouvailles. J'attrape mes frères plus âgés par la manche de leur manteau et je leur murmure à l'oreille :

— C'est vrai que vous êtes mes idoles !

Troublé, Paul regarde mes parents.

— Je pense qu'Abby a reçu une rondelle sur la tête...

— Ouais, rajoute Muni. Elle dit des bêtises !

Tiens, voilà mon amie Susie Read !

— Dis donc, Abby, où sont les douches des garçons ? chuchote-t-elle, en gloussant.

Avec des Tee Pees de neuf et dix ans, les réjouissances entourant la conquête de ce championnat ne seront pas arrosées de bière ou de champagne, comme on en a vu sur des photos du vestiaire des Red Wings de Détroit après avoir gagné la Coupe Stanley. Ce sont des caisses de boissons gazeuses, Orange Crush, qui sont apportées dans la chambre à cette fin.

Chaque joueur a droit à sa bouteille décapsulée.

— Du Crush ? s'étonne Scotty, toujours survolté. Eh ! C'est le temps de fêter ! Donnez-moi quelque chose de plus fort ! Je veux du Coca-Cola !

— Tu es assez excité comme ça, Scotty, lui rappelle sa mère.

Frappant dans ses mains, Al Grossi commande le silence dans la pièce. Il lève sa bouteille :

— Messieurs – il hésite une seconde – et mademoiselle, dit-il en me regardant, ce qui suscite quelques rires, je bois à votre réussite, à votre travail et à votre esprit d'équipe. J'ai été très heureux d'avoir été votre entraîneur cette année.

Sa voix s'étrangle tandis que les bouteilles sont brandies à bout de bras puis s'entrechoquent à la limite d'être brisées.

— À mon premier but ! s'exclame Scotty qui entreprend une tournée de ses équipiers pour trinquer à ses prouesses.

Devant moi, il attend quelques secondes. À ce moment, j'essaie de me souvenir où est situé son œil de verre. Dans l'orbite droite ou gauche ? Même près de lui, je ne saurais le dire.

Il se retourne vers les joueurs des Tee Pees.

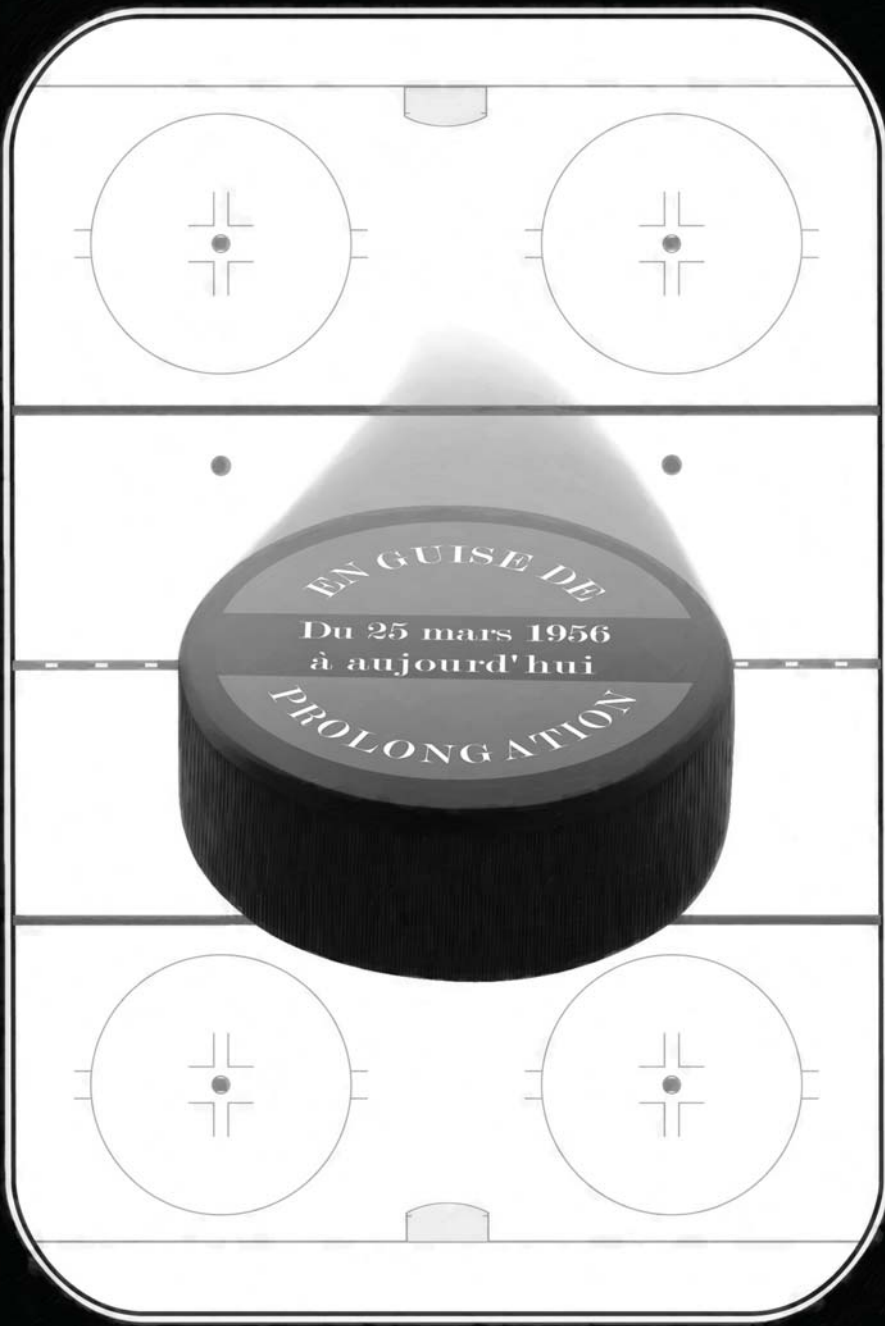
— Eh, les gars ! Levons notre bouteille très haut en l'honneur de la saison d'Abby Hoffman ! Son geste me stupéfait.

Tous mes équipiers s'avancent vers moi pour boire une rasade d'Orange Crush à mon année.

— Une fabuleuse saison, Abby Hoffman ! Merci ! clame Scotty sur un ton admiratif.

De nouveau, les cris fusent dans le vestiaire, menés par le capitaine Jim Halliday : « Abby ! Abby ! Abby ! »

Heureuse, je hurle le cri de ralliement de l'équipe, repris aussitôt par les joueurs : « Tee Peeees ! »



EN GUISE DE

Du 25 mars 1956
à aujourd' hui

PROLONGATION



Abby Hoffman en 1956

La carrière de hockeyeur de notre jeune héroïne, née le 11 février 1947 à Toronto, s'est terminée tout bonnement lors de ce printemps hâtif de l'année 1956. Abigail a abandonné ce sport, du moins son côté organisé – car elle a continué de jouer à la patinoire Humberside – pour se concentrer sur le basketball, la natation, mais surtout la course à pied.

Malheureusement, la Petite Ligue de hockey de Toronto n'a pas créé de ligue de hockey pour les filles l'automne suivant. Dans une entrevue qu'elle accordait à Ed Fitkin, un journaliste de la radio CBC, en décembre 1956, Abby a expliqué que des dirigeants de la ligue avaient écarté l'idée de ce circuit parce que cela aurait coûté trop cher pour la location des glaces afin d'accommoder les filles.

On pourrait y voir là, également, la principale raison pour laquelle Abby a dû délaissier le

hockey. L'accès à la ligue pour les garçons lui aurait été refusé si l'on en juge par ce commentaire du même journaliste radiophonique : « Dommage que tu n'aies pu jouer au hockey. Reste en forme... Peut-être que l'an prochain, « ils » changeront d'idée et que tu pourras jouer... »

Non seulement les dirigeants de la Ligue de hockey de Toronto n'ont pas changé d'opinion à ce sujet l'année suivante, mais ils sont allés jusqu'à adopter un amendement, en novembre 1958, visant à empêcher une ligue mixte. Le tout était en lien avec l'épisode Abby Hoffman survenu deux ans plus tôt. Dans la constitution de la ligue, les futures Abigail ont été éliminées par les mots « pour les garçons ».

Cette détermination qui l'a menée aux événements que l'on connaît ne l'a pas quittée d'une semelle, au fil des années. Abby Hoffman s'est forgée littéralement une carrière internationale en course à pied.

Par contre, la barrière du hockey pour les filles n'est pas le seul obstacle qu'Abby a dû franchir au cours de sa vie. À l'école secondaire, elle a réalisé que les garçons étaient encouragés à faire de l'activité physique et à être en forme alors que peu d'opportunités semblables étaient offertes aux filles. À une compétition d'athlétisme à Waterloo, à l'été 1961, elle devait prendre le départ à une course de 220 verges pour les filles de moins de quinze ans. L'épreuve a été annulée parce que les responsables jugeaient la

distance trop longue pour elles... Abby s'est plutôt inscrite à la course du demi-mille.

À l'époque également, les femmes n'avaient pas le droit de participer à des épreuves de plus de 800 verges. Abby, encore une fois, a dû déployer énergie et temps pour faire lever cette interdiction. En 1966, elle s'est débattue pour que la Hart House de l'Université de Toronto – une institution qui abritait l'unique piste intérieure d'entraînement pour la course – soit aussi ouverte aux femmes. Elle en avait été expulsée trois fois après y avoir couru...

Cette initiative mémorable sera soulignée à la Hart House, en 1979, par une plaque portant la mention : « Only she who attempts the absurd will achieve the impossible » (Seule celle qui tente l'absurde réussira l'impossible).

Elle est devenue l'une de meilleures coureuses de demi-fond au Canada. À quinze ans seulement, elle représentait son pays aux Jeux du Commonwealth de 1962, à Perth en Australie, elle qui, pourtant, ne courait que depuis un an.

Quatre ans plus tard, cette championne canadienne a touché l'or à l'épreuve du 880 verges aux Jeux du Commonwealth, en Jamaïque, tout en poursuivant des études en sciences politiques et économiques à l'Université de Toronto.

Celle qui rêvait toute jeune d'aller aux Olympiques a participé à quatre Jeux : Tokyo (1964), Mexico City (1968), Munich (1972) et Montréal (1976), où elle a porté le drapeau du Canada

pour les cérémonies d'ouverture. Ce sont les membres de l'équipe canadienne qui l'ont désignée en reconnaissance de sa longue carrière internationale et en remerciement pour son travail au sein de l'Association olympique canadienne.

Il faut savoir qu'au milieu des années 70, cette femme articulée et indépendante a été de celles qui ont osé déplorer les piètres conditions monétaires des athlètes d'élite du Canada. Un programme de bourses a été mis sur pied afin de combler cette lacune et leur permettre de se concentrer sur l'entraînement, sans trop se soucier des questions financières.

Le plus grand moment de ses années en athlétisme, a-t-elle raconté à l'auteur Fred McFadden, dans son livre *Abby Hoffman*, demeure sa performance aux Jeux de Munich, en finale du 880 verges (800 mètres). Dans une vague relevée de coureuses, elle a réussi à battre le record olympique de l'époque.

À sa retraite de la piste, vers la fin des années 70, après être montée à maintes reprises sur les podiums au cours de sa carrière internationale, Abigail Hoffman a travaillé au ministère du Sport à Ottawa durant plusieurs années (elle en a été la première femme directrice générale) avant d'œuvrer au sein de Santé Canada. Elle est devenue, en 1993, la première directrice générale du Bureau pour la santé des femmes.

Les reconnaissances publiques ont été nombreuses tout au long de sa fabuleuse carrière. Le

20 octobre 1982, elle était nommée Officier de l'Ordre du Canada. L'année suivante, la Coupe Abby Hoffman a été instaurée par l'Association de hockey féminin de l'Ontario pour récompenser la meilleure équipe au Canada, dans le cadre du premier tournoi national de hockey féminin. En novembre 1994, l'Université de Toronto lui ouvrait les portes de son Temple de la Renommée. Dix ans plus tard, elle était admise au Temple de la Renommée des Sports du Canada.

L'Association canadienne de l'avancement des femmes et du sport lui a décerné le prix Herstorical, en février 1992, pour marquer ses efforts afin de briser la barrière de la participation égale (homme-femme) dans les sports. Quatre ans plus tôt, lors du gala de cette même association, Abby Hoffman remettait le prix *Celebration Breakthrough* à la hockeyeuse, Justine Bailey, 15 ans. Cette jeune ontarienne a dû se rendre jusqu'à la Commission des droits de la personne pour pouvoir jouer au hockey dans une ligue de garçons. Trois ans de lutte ont été nécessaires pour qu'elle ait gain de cause.

Depuis 1995, madame Hoffman représente le Canada à titre de membre du conseil de l'Association internationale des Fédérations athlétiques. Cet organisme l'a d'ailleurs honorée en 2007 en lui octroyant le trophée « Femmes dans le sport » des Amériques.

Au moment d'écrire ces lignes (printemps 2011), Abby Hoffman travaille au gouvernement

fédéral, à titre de sous-ministre adjointe déléguée à la Direction générale des politiques pour la santé de Santé Canada.

Dorothy Medhurst

La mère d'Abby Hoffman, Dorothy Medhurst, est décédée alors que l'auteur de cette histoire travaillait à l'écriture de la première version. Elle s'est éteinte le 29 décembre 2010, à l'âge de 95 ans. Elle demeurait avec son fils, Benny, à la maison familiale sur la rue Glendonwyne à Toronto.

Jusque très tard dans sa vie, elle a vécu dans un chalet à Caledon, où il n'y avait ni électricité, ni eau courante, ni téléphone.

Cette femme passionnée, née le 7 juin 1915, était une artiste. Encore adolescente, elle a commencé à enseigner l'art aux enfants du Toronto Art Gallery. Son directeur était le peintre Arthur Lismer, un des membres du célèbre groupe des Sept. Plus elle côtoyait les enfants, plus elle était fascinée par l'excitation et les récompenses de l'enseignement. Au-delà de ses quatre-vingts ans, elle a continué à leur inculquer l'amour de l'Art.

Le Collège Sault, à Sault-Sainte-Marie, en Ontario, remet annuellement une bourse Dorothy-Medhurst à un étudiant de 2^e année, en Environnement et Éducation, ayant fait preuve de créativité dans le domaine. Faut-il s'étonner de cet hommage à cette grande dame qui puisait

son inspiration dans l'environnement ? Sa curiosité ne s'est jamais démentie au fil des décennies.

Dorothy Medhurst a également été le sujet d'un film, *Notes on seeing*.

Samuel H. Hoffman

Le papa d'Abby avait vu juste quant à la fin de la suprématie des Red Wings de Détroit dans la Ligue nationale de hockey. Le printemps 1956 s'est ouvert sur le début de la domination outrageuse des Canadiens de Montréal pour les cinq années à venir. Ceux-ci ont défait les Red Wings en cinq parties lors de la finale de la Coupe Stanley.

Il a précédé sa femme dans la mort. Il était un ardent partisan de l'athlétisme, lui qui a été l'un des directeurs du Club Olympique de Toronto. Il est décédé à l'âge de 69 ans, le 21 juillet 1978. Le chimiste à la retraite (il a travaillé chez CIL) a été foudroyé par un arrêt cardiaque alors qu'il œuvrait bénévolement à la préparation de l'équipement pour les championnats juniors d'athlétisme au Stade Etobicoke Centennial.

Paul Hoffman

Paul, le grand frère d'Abby, est l'un des personnages les plus fascinants de cette galerie de gens qui ont côtoyé notre jeune héroïne. Né le 21 mars 1941, Paul est devenu un géologue de réputation internationale, particulièrement en raison de ses études et travaux sur la théorie de

la Terre Boule de neige (Snowball Earth). Selon ses recherches, la Terre aurait été recouverte de glace sur de longues périodes, il y a 600 ou 700 millions d'années. Chaque période glaciaire pouvait durer des millions d'années. Ce sont ses séjours fréquents en Namibie (en Afrique), où il a étudié les strates de roche sédimentaire, qui l'ont mené à cette conclusion.

Le Dr Paul Hoffman a œuvré au département des Sciences planétaires et de la Terre à la prestigieuse Université de Harvard, à Cambridge aux États-Unis. Il est rattaché à l'Université de Victoria en Colombie-Britannique. Le chercheur a été décoré de la médaille Wollaston 2009, une récompense scientifique attribuée dans le domaine de la géologie. Il s'agit de la plus haute distinction allouée par la Geological Society of London. D'une grande gentillesse, Paul Hoffman a accepté de répondre à plusieurs de mes questions par courriel.

Muni Hoffman

On estime que son frère cadet Muni était le plus talentueux joueur de hockey de sa famille. Quand il parlait de ses 38 buts dans sa saison, il n'avait rien exagéré ; il disait vrai. Muni a atteint la Ligue junior de l'Ontario à titre de défenseur. Il a évolué pour les Malboros de Toronto en 1961. L'année suivante, il a porté les couleurs de la formation Dunlop de Whitby, dans la Ligue métro Junior A. Il a rejoint la Ligue junior de l'Ontario

pour les Generals d'Oshawa, mais l'expérience a tourné à vide. Il a été repêché par le club de Lakeshore, dans la ligue Junior B. Fait intéressant à noter : dans un revers de 5 à 0, contre les Indians d'Etobicoke, Muni affrontait le gardien de but, Ken Dryden (qui connaîtra ses heures de gloire quelques années plus tard avec les Canadiens de Montréal).

Muni Hoffman a mis un terme à sa carrière junior à titre de capitaine des Dodgers de Weston en 1964-65. Avec les six nouvelles franchises qui ont été acceptées dans la Ligue nationale de hockey, pour la saison 1967, Muni a été invité au camp des Kings de Los Angeles. Malheureusement, ses services n'ont pas été retenus.

Phyllis Griffiths

Un autre parcours auquel il convient de s'attarder est celui de la journaliste Phyllis Griffiths. Née en Angleterre en 1905, elle a mené une carrière remarquable au basketball, tant à titre d'athlète, d'entraîneur et même d'arbitre, des années 20 à la fin des années 30. Entre-temps, elle a été embauchée par le quotidien *Toronto Telegram* en 1927. Elle a été une des premières femmes chroniqueuses au Canada à écrire dans le domaine du sport. Le titre de sa chronique était *The Girl and The Game*, qu'elle a animée pendant une quinzaine d'années. Au moment de sa rencontre avec Abby Hoffman, en mars 1956, elle était âgée de 51 ans.

Respectée dans sa profession, madame Griffiths a été admise au Temple de la Renommée du journalisme (Canadian Newspaper Hall of Fame), le 22 mars 1978.

Elle est décédée au mois de décembre 1978.

Foster Hewitt

Foster Hewitt (1902-1985) mérite également que l'on s'intéresse à sa carrière, lui qui a été la voix du hockey au Canada anglais à la radio et à la télévision, d'un océan à l'autre.

Pendant quarante ans, il a décrit le jeu à *Hockey Night in Canada*, la première émission radio-phonique largement écoutée au Canada. Avec l'arrivée de la télévision dans les années 50, son travail était diffusé simultanément à la radio et à la télé de CBC jusqu'en 1963. On lui doit le célèbre : « He shoots ! He scores ! » (Il lance et compte !) C'est dans la gondole, au Maple Leaf Gardens de Toronto, qu'il a reçu Abby Hoffman. Cette même gondole a été démantelée en août 1979 pour faire place à des loges corporatives. L'actuelle gondole des médias au Air Canada Centre, à Toronto, porte son nom.

Foster Hewitt a été élu au Temple de la Renommée du hockey, à titre de Bâtitteur, en 1965, puis il a été consacré Officier de l'Ordre du Canada en 1972. Un trophée, le Foster Hewitt Memorial Award, du Temple de la Renommée, rappelle annuellement la contribution exceptionnelle de membres de la radio ou de la télévision.

Des joueurs des Tee Pees juniors...

Certains des joueurs de l'équipe junior des Tee Pees de St.Catharines ont fait leur marque dans la Ligue nationale de hockey. En passant, les tombeurs des Tee Pees, en demi-finale, les Malboros de Toronto, ont remporté cette année-là (1956) la Coupe Memorial contre les Pats de Regina.

Le plus spectaculaire de ces Tee Pees juniors est certes **Bob Hull**, qui a vraiment arbitré certains matchs de la Petite Ligue de hockey de Toronto lors de son séjour avec les Tee Pees.

Né en 1939, Bobby Hull a été l'un des grands joueurs de son époque, dans la Ligue nationale de hockey. Embauché à 18 ans par les Black Hawks de Chicago (saison 1957-58), il a évolué pour cette formation jusqu'en 1971-72. Surnommé le Golden Jet, Hull a aidé son club à décrocher la Coupe Stanley en 1960-61, leur première en vingt-trois ans. Avec son équipier Stan Mikita, il a développé le bâton de hockey recourbé ; son lancer frappé, évalué à plus de 160 km à l'heure, terrorisait les gardiens de but. Il a été consacré le meilleur joueur de la LNH à deux reprises, en 1965 et en 1966. Avec l'avènement de l'Association mondiale de hockey, il a emprunté une nouvelle avenue, soit la route pour Winnipeg où il a porté les couleurs des Jets à compter de 1972, avant d'aboutir chez les Whalers de Hartford. Il s'est retiré en 1980 avec un bilan fort éloquent

de 610 buts et de 1170 points. Il a été intronisé au Temple de la Renommée du hockey en 1983.

Ab McDonald, assistant capitaine avec les Tee Pees de St.Catharines, est passé de la Ligue junior de l'Ontario lors de la saison 1956 aux Americans de Rochester de la Ligue Américaine de hockey. Il a signé pour les Canadiens de Montréal en 1957, équipe avec laquelle cet ailier gauche a remporté trois fois consécutives la Coupe Stanley, pour être ensuite échangé aux Black Hawks de Chicago. Il a ainsi retrouvé son ami Bob Hull avec qui il a gagné... une quatrième Coupe Stanley de suite ! En route pour le prestigieux trophée, les Hawks avaient éliminé Montréal en demi-finale. McDonald a appartenu à différents clubs au cours des années suivantes (Boston, Détroit, Pittsburgh et Saint-Louis) avant de terminer sa carrière avec les Jets de Winnipeg, de nouveau aux côtés de son ami, Bob Hull ! En 762 parties dans la Ligue nationale de hockey, Ab McDonald a récolté 182 buts et un total de 430 points.

Elmer Moose Vasko est un autre représentant des Tee Pees qui a contribué à la conquête de la Coupe Stanley des Hawks de Chicago en 1960-1961. Ce défenseur format géant (6 pieds 2 pouces), originaire de Duparquet au Québec, a joué pour Chicago après sa sortie du St.Catharines en 1956, et ce, jusqu'en 1965. Il a fini sa carrière avec les North Stars du Minne-

sota. Moose Vasko a amassé 200 points en treize saisons régulières. Il est décédé en octobre 1998.

Des porte-couleurs des Maple Leafs...

Trois des joueurs des Maple Leafs de Toronto, qui ont rencontré Abby Hoffman, ont connu de belles carrières dans la Ligue nationale de hockey.

L'ailier droit **Tod Sloan** a joué presque 10 ans pour les Leafs (1948-1957) avant d'être échangé aux Black Hawks de Chicago en 1959. L'année suivante, aux côtés des Bobby Hull et Ab McDonald, cités plus haut, il a aidé Chicago à gagner la Coupe Stanley. Tod Sloan a pris sa retraite en 1962. En 745 parties dans la LNH, il a compté 220 buts.

Jim Thompson, défenseur droit, n'a endossé qu'un seul chandail dans ses douze saisons au sein de la LNH, soit celui des Leafs de Toronto. Il a disputé 787 parties et obtenu 234 points.

Enfin, l'autre **Jim, Morrisson** celui-là, a joué pour les Leafs de 1951 à 1958. Par la suite, ce défenseur a quitté Toronto pour les villes de Boston, Détroit et New York. Il s'est retrouvé au sein des As de Québec, dans la Ligue Américaine, de 1960 à 1967, avant un bref retour dans la LNH avec les Penguins de Pittsburgh. En 704 parties, il revendique un dossier offensif de 200 points.

Impossible de passer sous silence la présence de **George Armstrong**, surnommé le Chef, avec les Leafs de Toronto. Ce joueur (à qui Susie fai-

sait référence en parlant à Abby : « ... monsieur George Armstrong ! ») a porté le chandail des Leafs pendant 21 saisons (1951 à 1971) et a disputé 1188 matchs. Il a été capitaine de l'équipe à partir de 1957. Il a été intronisé au Temple de la Renommée du hockey en 1975, avec une fiche de 296 buts et 713 points.

Des étoiles sur patins

Susie Read, la meilleure amie d'Abby Hoffman, avait raison de louer les performances de Barbara Ann Scott et du couple Walter-Paul, dans ce que l'on appelait à l'époque le patinage de fantasia et que l'on connaît désormais sous le nom de patinage artistique.

Barbara Ann Scott, originaire d'Ottawa (1928), a mérité sa place dans la mémoire collective canadienne en remportant une médaille d'or aux Jeux Olympiques de Saint-Moritz, en Suisse, le 6 février 1948. Barbara Ann Scott a été nommée athlète canadienne de l'année en 1945, 1947 et 1948. Elle a participé par la suite à des revues sur glace jusqu'en 1954. Elle devra patienter presque quatre décennies avant d'être admise à titre d'Officier à l'Ordre du Canada en 1991 et au Temple de la Renommée du sport en 1995.

Barbara Walter et **Robert Paul** ont tout simplement dominé la scène mondiale en patinage en couple dans la deuxième portion des années 50. En plus d'être sacrés Champions canadiens à cinq reprises, ils ont été Champions du monde

de 1957 à 1960, ont décroché une médaille d'or aux Olympiques d'hiver de 1960, à Squaw Valley (Californie), devenant ainsi les premiers athlètes du Canada, dans cette discipline en couple, à monter sur la plus haute marche du podium. Walter et Paul se sont retirés du circuit des amateurs en 1960 pour patiner chez les professionnels jusque 1964. Le Temple de la Renommée de Patinage Canada leur a ouvert les portes en 1993.

Les arénas

Les matchs de hockey de ce récit se déroulent principalement dans deux arénas de Toronto : Varsity et Maple Leaf Gardens.

L'aréna Varsity, ouvert le 17 décembre 1926, a été l'un des premiers arénas bâtis sans les piliers d'acier qui bloquaient la vue des spectateurs. On peut y asseoir plus de 4 000 personnes. L'édifice est situé au 275, Bloor Street West, près de l'Université de Toronto.

Le Maple Leaf Gardens a été construit en 1931 et a été la demeure des Maple Leafs jusqu'en 1999. L'équipe de la LNH y a joué son dernier match le 12 février avant de déménager au Air Canada Centre, mettant fin à une tradition de 67 ans. Ce temple du hockey, toujours localisé au 438, Church Street à Toronto, est le dernier des six arénas originaux de l'histoire de la ligue.

Bibliographie

Archives digitales

CBC Digital Archives (radio) ; « *Ab turns out to be a girl* », présenté le 20 décembre 1956.

CBC Digital Archives (radio) ; « *A rising star : Abby Hoffman at 15* », présenté le 23 février 1962.

CBC Digital Archives (télévision) ; « *He's a girl* », présenté le 9 mars 1956.

Livres

Her Own Woman, Profiles on Ten Canadian Woman, Macmillan of Canada, 1975 ; *A portrait of Abby Hoffman*, by Valerie Miner.

Abby Hoffman, par Fred McFadden ; série Super People ; Fitzhenry and Whiteside, 1978.

The Girl and the Game, par M. Ann Hall ; Broadview Press, 2002.

Articles de journaux

Toronto Daily Star, 12 novembre 1955 : « Little THL resumes Nov. 19 at Varsity ».

Toronto Daily Star, 23 décembre 1955 : « Playing, not winning that counts », par Jim Proudfoot.

Toronto Daily Star, 7 février 1956 : « Ref hands out tips as well as Penalties in Little THL », par John MacDonald.

Toronto Daily Star, 9 mars 1956 : « No time for Girls – Abby », par Ben Rose.

Toronto Daily Star, 12 mars 1956 : « Abby concedes Leafs slightly better than own team » ; (texte non signé).

Toronto Daily Star, 15 mars 1956 : « Ab Hoffman gets

award at Little THL Jamboree » ; (texte non signé).
Toronto Daily Star, 16 mars 1956 : « They're both Tee Pees » ; (texte non signé).
Toronto Daily Star, 17 mars 1956 : « 'The Boys' honor Abby Hoffman for hockey skill » ; (texte non signé).
Toronto Daily Star, 17 mars 1956 : « Goalies dominate Little THL scene », par Jerry Young.
Toronto Daily Star, 22 mars 1956 : « THL Hockey school for girl tonight » ; (texte non signé).
Toronto Daily Star, 23 mars 1956 : « Could it be the Maple Leafs will sign one of these ? » ; (texte non signé).
Toronto Daily Star, 29 mars 1956 : « Abby seeks her first goal in Timmy Tyke Tournament » ; (texte non signé).
The Toronto Telegram, 8 mars 1956 : « Rough, hard-checking Ab back on the ice – she is », par Phyllis Griffiths.
The Toronto Telegram, 9 mars 1956 : « A girl hockey league », par Phyllis Griffiths.
The Toronto Telegram, 9 mars 1956 : « She's a star » ; (texte non signé).
The Toronto Telegram, 11 mars 1956 : « Tod's stick, Leaf cushions wonderful, new to Abby », par Abby Hoffman.
The Toronto Telegram, 12 mars 1956 : « Abby was star, fan, mascot », par Phyllis Griffiths.
The Toronto Telegram, 17 mars 1956 : « Abigail still a winner – Her Teepees champions », par Morganson.
The Toronto Telegram, 2 avril 1956 : « 'Stay as sweet as you are' – Selke sends Ab a sweater » ; (texte non signé).

The Globe and Mail, 9 mars 1956 : « Name nine-year old girl to boys' all-star team » ; (texte non signé).

The Globe and Mail, 22 mars 1956 : « To give girls hockey lessons » ; (texte non signé).

The Globe and Mail, 4 avril 1956 : « Mustangs royally treated, Coach Vince Leah reveals », par Bobbie Rosenfeld.

The New York Times, 8 mars 1956 : « Great Pretender : Girl, 9, hockey ace » ; (texte non signé).

Bibliothèque et Archives Canada (www.collectionscanada.gc.ca) ; *La Presse*, 9 mars 1956, « *Les officiels d'une Petite Ligue de hockey confondus* ».

Remerciements

L'auteur tient à exprimer ses remerciements au Conseil des arts du Canada, qui lui a octroyé une bourse pour effectuer les recherches et l'écriture de ce roman.



Ce livre a été imprimé sur du papier Sylva enviro
100 % recyclé, traité sans chlore, accrédité Éco-Logo
et fait à partir d'énergie biogaz.

Achevé d'imprimer
à Cap-Saint-Ignace (Québec)
sur les presses de Marquis Imprimeur
en août 2012